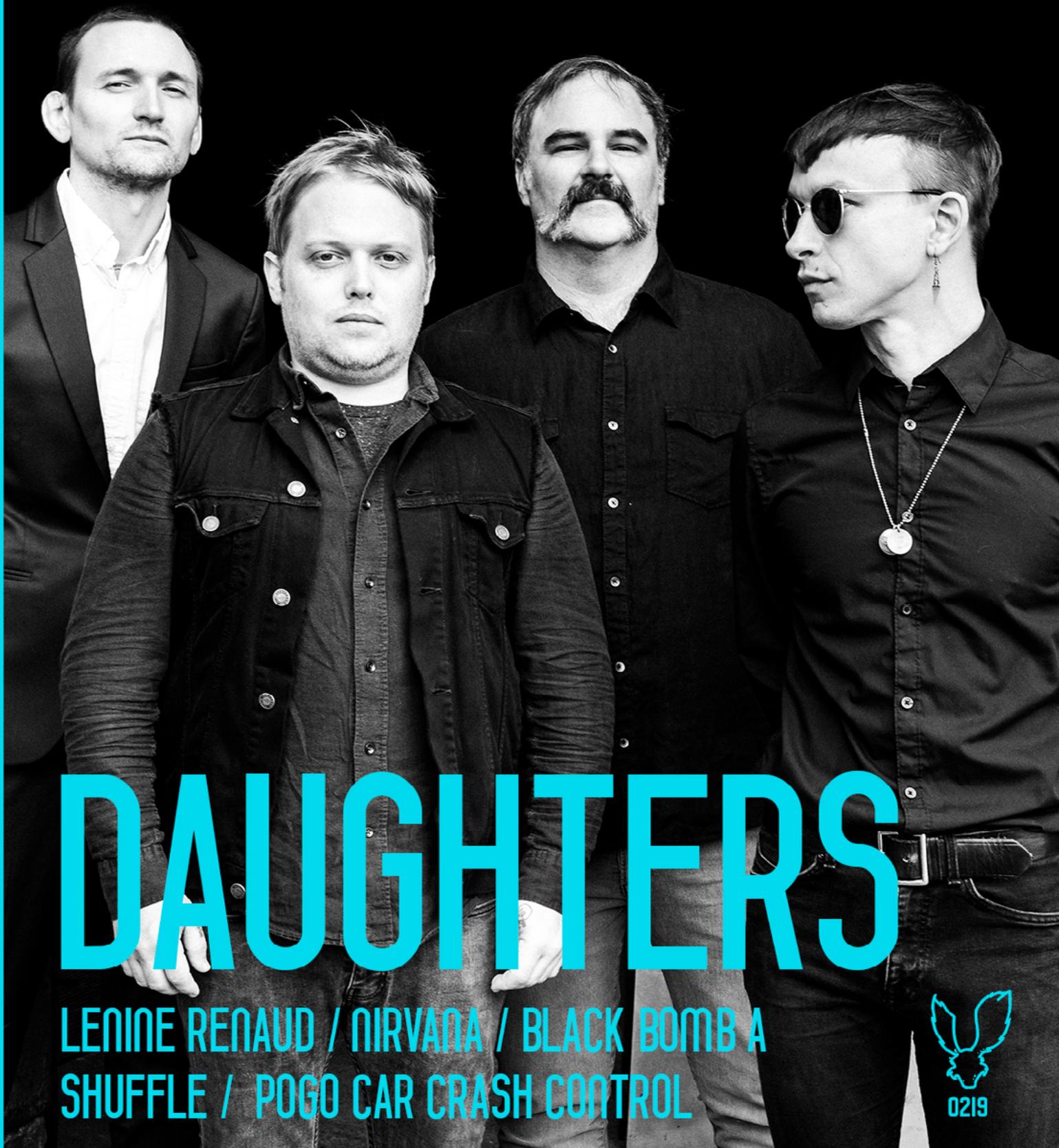


W-FENEK

MAGAZINE



DAUGHTERS

LENINE RENAUD / NIRVANA / BLACK BOMB A
SHUFFLE / POGO CAR CRASH CONTROL



ÉDITO

A priori, quelle musique est plutôt encline à porter des revendications politiques ou sociales ? A chanter la révolte et l'insurrection ? Le rock bien sûr ! Peut-être parce qu'historiquement le rock est d'abord perçu comme une musique amoral, «la musique du diable» ; parce qu'elle est la bande son de la jeunesse de l'après guerre qui revendique une certaine liberté. Parce que les hippies qui rejetaient le modèle de société de l'époque préféraient prendre du LSD en écoutant Hendrix plutôt que de la musique trad. Et parce que pour crier «no future», les Sex Pistols ont choisi de se mettre à la guitare électrique/basse/batterie, plutôt qu'au violon. D'ailleurs, la majeure partie des styles musicaux ont un sujet de prédilection. La pop traite souvent d'amour, de rupture sentimentale. Le hip-hop c'est «me, myself and I» et egotrip congratulatoire. Pour la dance music, ça se résume en 3 mots qui doivent obligatoirement faire partie de l'éventuel refrain : «dance», «tonight», et «party» (avec «summer» en option pour les tubes de l'été). Et on pourrait jouer à ce petit jeu longtemps.

Pour revenir au rock, c'est bien joli de hurler à la révolution, mais est-ce que cela a un effet sur les masses ? Ou comme le résume Bad Religion «This is just a punk rock song» ? Même si Les Béruriers Noirs (et bien d'autres groupes depuis), faisaient (font) reprendre en chœur, lors de leurs concerts «la jeunesse emmerde le front national», cela n'a pas empêché Le Pen et compagnie d'afficher des gros scores depuis plus de 20 ans à chaque élection. De même, quand Rage Against The Machine improvise un concert devant le New York Stock Exchange en l'an 2000, obligeant la bourse de New York à fermer plus tôt que prévu, il n'y a pas un trader qui s'est écrié «putain, ils ont raison, le libéralisme c'est de la merde, je vais aller cultiver des betteraves en biodynamie dans une ferme dans l'Oregon!». Donc, les lyrics ont beau être raccords avec la musique, les revendications disparaissent quand on éteint l'ampli. La preuve, Leonard Peltier est toujours en prison.

Pourtant, de manière totalement fortuite, durant l'année 2018, une chanson a influé sur les relations internationales, le contexte politique des États-Unis, et a même entraîné involontairement la tenue d'une réunion tout à fait sérieuse entre les députés du congrès et un représentant des GAFAM. Tout commence en 2004, lorsque Green Day écrit «American idiot», avant tout pour protester contre l'invasion de l'Irak par les troupes américaines décidée par Georges W

Bush. 14 ans plus tard, contre la venue de Trump à Londres, un groupe d'anglais, au sacré sens de l'humour, souhaite que cette chanson de Green Day se retrouve en tête des charts, pile le jour de la venue de Donald. A coups d'achats sur les plateformes, de streams, d'écoutes, «American idiot» est numéro 1, ce jeudi 12 juillet 2018. Superbe ! Quelques temps après ce coup de com, à force d'associer cette chanson à Trump, le moteur de recherche d'images de Google fait apparaître en premier choix, un paquet de photos du président des States, quand on tape le mot «idiot». Et ce 11 décembre 2018, Sundar Pichai, patron de Google, est obligé de justifier devant une commission d'enquête du congrès américain, que son moteur de recherche est totalement apolitique, ne se base que sur des algorithmes complexes prenant en compte les recherches précédemment effectuées et qu'il n'a aucunement lié volontairement ces deux termes. Au final, une bonne blague des Anglais, un épithète Homérique sympathique, un hymne anti-Trump, et des gens haut placés qui rament pour proposer une explication plausible. Le punk rock de Green Day a fait bouger les lignes !

Il faut quand même relativiser les conséquences de cette anecdote qui reste un épiphénomène dans la vie des personnalités incriminées. Et puis à part Kanye West et quelques groupes de Country, tous les artistes sont contre Trump, donc ce n'est pas non plus une prise de position si courageuse. Et puis Trump se fout comme de son premier hamburger de cette histoire.

Et Leonard Peltier est toujours en prison.

«Et même si la chanson et ben elle sert à rien j'crois qu'ça fera du bien de gueuler ce refrain» - Stupeflip «A bas la hiérarchie»

■ Eric

Bande son : Adolescents «Can't change the world with a song»

SOMMAIRE

06 MAOTFA

10 DAUGHTERS

16 ØLTEN

18 SMASHING PUMPKINS

19 L'ESPRIT DU CLAN

20 POGO CAR CRASH CONTROL

26 LES TAMBOURS DU BRONX

28 DOG EAT DOG

29 BLACK BOMB A

37 PORN

38 SHUFFLE

43 DAYTONA

44 THE YOUNG GODS

46 PALEM CANDILLIER

53 VOLBEAT

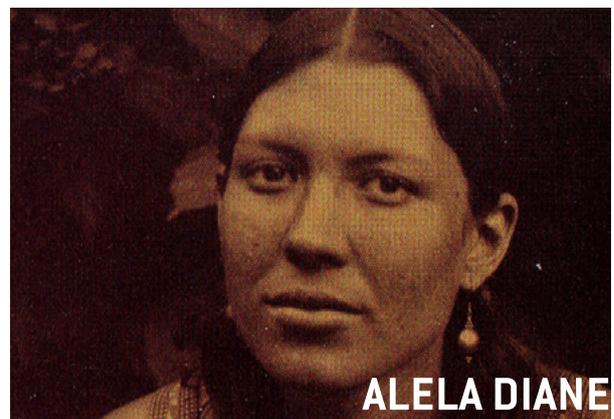
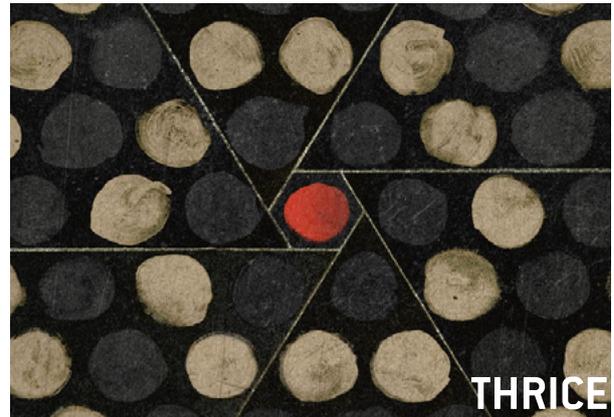
56 INTERVI OU : LENINE RENAUD

60 EN BREF

76 LIVE IN FRANCE

102 IL Y A 10 ANS

104 DANS L'OMBRE



Ont participé à la rédaction de ce numéro :

Oli, Ted, Éric, Julien, Rémi, Mic

Maquette couverture :

Guillaume / Studio Paradise Now

Photo couverture :

Reid Haithcock

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN DECEMBRE

Les **Deftones** confirment qu'un nouvel album est prévu pour 2019.

Le festival monté par Slipknot, le **KnotFest**, se tiendra exceptionnellement en France en 2019 à la veille du Hellfest (le 20 juin donc), en partenariat avec l'orga du festival clissonnais. Seront à l'affiche : Slipknot, Rob Zombie, Papa Roach, Ministry, Sick Of It All, Sabaton, Amon Amarth, Powerwolf, Behemoth et Amaranthe.

Dave McClain, l'ancien batteur de Machine Head, marque son retour derrière les fûts de **Sacred Reich**. Il avait assuré le poste dans le groupe de 1991 à 1995.

Pierre, a.k.a. Pit Samprass, chanteur, guitariste et co-fondateur des **Burning Heads** quitte le quatuor pour diverses raisons. Parmi celles-ci, l'envie de s'investir au maximum dans Monde De Merde dont le deuxième album est dispo depuis fin janvier.

La Ruda a confirmé par le biais d'un post Facebook son retour officiel aux affaires (en tournée en tout cas) ! Ils seront notamment au festival Les Feux de l'Été à St-Prouant les 28 et 29 juin avec Ultra Vomit, Volfoni, Nashville Pussy, Elmer Food Beat, No One Is Innocent, Tagada Jones, Les Sales Majestés...

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN JANVIER

Cave In devrait sortir un nouvel album dans le courant de l'année.

Comity a déclaré qu'il splitterait à l'issue de quelques dates prévues sur 2019.

Un documentaire pour fêter les 20 ans d'existence d'**AmenRa** sortira cet été, AmenRa XX.

Il semblerait que **The Ghost Inside** soit de retour en studio.

La sortie du prochain **Tool** serait planifiée à la mi-avril selon une révélation de Danny Carey. MJK calmera nos espoirs quelques jours plus tard, donnant une fourchette entre mai et juillet pour la sortie de l'album.

MAIS QUI A DIT ?...

«J'ai déjà décommandé un concert la veille pour le lendemain.»

- A. Pogo Car Crash Control
- B. Black Bomb A
- C. Daughters
- D. Lenine Renaud

«Nous n'avons jamais un message politique.»

- A. Black Bomb A
- B. Shuffle
- C. Pogo Car Crash Control
- D. Lenine Renaud

«Je pense qu'on manque d'icônes rock féminines et qu'il est temps que ça change.»

- A. Palem Candillier
- B. Daughters
- C. Pogo Car Crash Control
- D. Lenine Renaud

«Sans cette campagne nous aurions dû faire un prêt ou quelque chose comme ça...»

- A. Shuffle
- B. Black Bomb A
- C. Pogo Car Crash Control
- D. Lenine Renaud

«Quand tu annonces la disparition d'un ami, y'en a qui t'envoient maintenant un smiley qui pleure.»

- A. Lenine Renaud
- B. Palem Candillier
- C. Pogo Car Crash Control
- D. Black Bomb A

«J'aime la musique minimaliste, le goth et les musiques de films.»

- A. Daughters
- B. Shuffle
- C. Pogo Car Crash Control
- D. Black Bomb A

MAOTFA 2018

BEST OF DU MEILLEUR DE 2018 MAIS AUSSI DU PIRE ET DU RESTE. ET C'EST AU MOMENT DU BILAN QU'ON SE REND COMPTE QUE LES GROUPES FRANCAIS NOUS ONT GATES. VOILA DONC NOS MUSIC AND OTHER TRUC FENEC AWARDS !

MAOTFA de nos albums préférés cette année dans l'ordre alphabétique :

Alice In Chains - Rainier fog
Daughters - You won't get what you want
Eryn Non Dae - Abandon of the self
Halo Maud - Je suis une île
Here Lies Man - You will know nothing
Lofofora - Simple appareil
Mass Hysteria - Maniac
Miegeville - Longue distance
Oh Sees - Smote reverse
Vola - Applause of a distant crowd

MAOTFA du groupe qui chiade ses clips : **Thrice** et parmi d'autres mention spéciale pour «The grey»

MAOTFA des vieux pots qui font toujours de bonnes confitures pour **No One Is Innocent**, **Mass Hysteria**, **Black Bomb A**, **Lofofora**, ...

MAOTFA de la cover réussie et pourtant c'était casse-gueule : «Hey you» de Pink Floyd par **Seeds of Mary**

MAOTFA de la reprise pour laquelle on n'a pas compris pourquoi ils ont changé le titre et dit que c'était un de leurs morceaux ... : «New noise» de **Refused** par Shaka Ponk

MAOTFA du groupe qui a fini de convaincre toute la France sur scène : **Pogo Car Crash Control**

MAOTFA de l'autre groupe qu'il ne fallait pas manquer sur scène en 2018 mais qui sera encore là en 2019 : **Ultra Vomit**

MAOTFA du groupe du dernier millénaire que ne s'est pas reformé et que ça nous en touche une sans faire bouger l'autre : **Oasis**

MAOTFA du groupe qu'on aime bien leur taper dessus, mais faut dire que même si on voulait pas, ben on est obligé : **Muse** avec leur trip 80's revival

MAOTFA du «rendez vous en terre inconnue» : le **Hellfest**, avec l'intégralité des pass pour l'édition 2019, vendus en moins de 2 heures, en ne connaissant que 5 groupes

Promesse du MAOTFA d'or 2020 à **Ben Barbaud**, si pour se marrer, vu que tous les pass 2020 seront vendus en moins d'une heure cette année, il programmait pour l'édition 2020 sur la Mainstage en têtes d'affiche : Pascal Obispo le vendredi, Calogero le samedi et Indochine le dimanche.

MAOTFA du groupe du dernier millénaire que ne s'est pas reformé et que ça nous ferait bien plaisir : **Rage Against The Machine**

MAOTFA du nom d'album avec du caca d'alien dedans : **Headgearalienpoo**

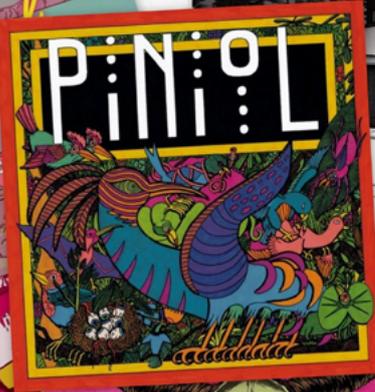
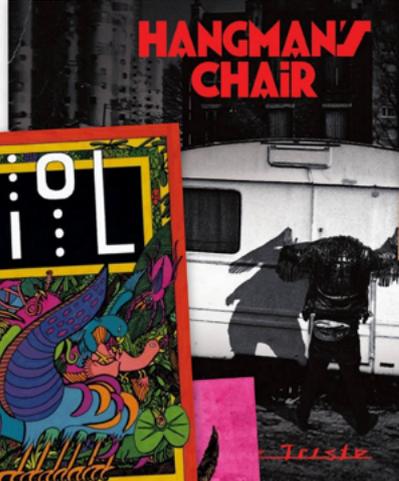
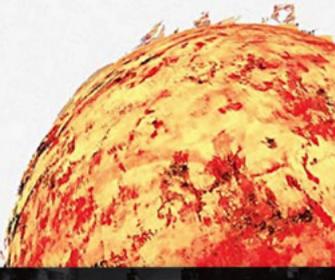
MAOTFA de l'artwork qui joue entre l'ombre et la lumière : celui d'**Unswabbed**

MAOTFA de l'artwork qui représente une Banlieue triste : **Hangman's Chair**

MAOTFA de l'artwork qui représente bien le nom du groupe : celui de **Madame Robert**

MAOTFA de l'artwork qui fait passer un message, reste à savoir lequel : Cleave de **Therapy?**

MAOTFA de la meilleure chaine TV pour la bonne musique : **Arte** (arte concert, Tracks,...)





MAOTFA de la meilleure émission métal de la télévision française : **personne** et c'est bien dommage !

MAOTFA du groupe dont on ne rate pas une occasion de partager une info : **Five Finger Death Punch**

MAOTFA de l'album de sciences politi-co-miques : Marx attack de **Soviet Suprem**

MAOTFA du clip qui enquille les références : «Evier metal» par **Ultra Vomit**

MAOTFA ciné : **Solo: A Star Wars Story**, c'est dire si c'est une année pauvre pour le cinéma

Meilleures séries 2018 : **La Vérité sur l'affaire Harry Quebert**, **Mayans M.C.**,

MAOTFA «plus c'est gros plus ça passe» : **Who Is America?**

MAOTFA du groupe qu'on a adoré retrouver même si tout le monde s'na fout : **Dysfunctional by Choice**

MAOTFA du festoche qui réussit à réunir Ariana Grande et Aphex Twin : **Coachella**

MAOTFA de la fausse bonne idée sauf s'il fallait couler le festoche : faire venir les **Guns N Roses** au Download

MAOTFA du festival dont la prog' fait peur à l'heure de ne pas imprimer ces pages : euh, non, il y en a trop et il est vraiment pas évident de les départager !

MAOTFA de la meilleure pub pour le logiciel Logic Pro d'Apple : **Christine and the Queens**

MAOTFA du clip «nu et culotté» : «Hypersects» de **Bison Bisou**

MAOTFA du chiffre qui fait peur : **-18,2%** soit la baisse de la vente d'albums dans le monde en 2018, par contre les plate-forme de streaming explosent et accaparent désormais 77% des écoutes.

MAOTFA du gars qui faisait moins parler de lui en 2017 alors qu'il était encore vivant : **Johnny Hallyday**

MAOTFA 2018 du MAOTFA 2015 «MAOTFA du groupe qui a intérêt de sortir un nouvel album en 2016 parce qu'on en a marre de lui refourguer ce MAOTFA chaque année : **Tool.**»

MAOTFA 2018 du MAOTFA 2013 «MAOTFA du groupe qui a intérêt à sortir son nouvel album en 2014 sinon on brûle sa famille : **Tool.**»

MAOTFA 2018 du MAOTFA 2010 «MAOTFA 2010 des nouveaux albums attendus / espérés pour 2011 : **Tool**»



MAOTFA de l'album le plus attendu : Gojira. Non, on déconne, **Tool**. Mais le Gojira vaudra certainement le détour aussi !

Merci à toi de nous lire encore malgré notre grand âge... Merci aux labels, agences promo, salles de concerts et groupes qui nous font confiance !

■ Team W-Fenec





DAUGHTERS

SI VOUS N'AVEZ PAS ENCORE JETÉ VOS DEUX OREILLES SUR YOU WON'T GET WHAT YOU WANT, LE NOUVEL ALBUM TORTUEUX ET MAGIQUE DE DAUGHTERS, C'EST LE MOMENT DE LE FAIRE. LES AMÉRICAINS SONT À L'HONNEUR DANS CE NOUVEAU NUMÉRO ET ON NE POUVAIT PAS NE PAS TIRER QUELQUES MOTS À LEUR GUITARISTE NICHOLAS ANDREW SADLER QUI EST UN HOMME QUI SAIT AUTANT TRANCHER DANS SES IDÉES POUR COMPOSER QUE DANS SES RÉPONSES.



Pour commencer, j'aimerais savoir exactement pourquoi le groupe a splitté après la sortie de votre album éponyme en 2010 ? Un ras le bol général ?

Nous nous sommes séparés en 2009 avant la sortie de l'album éponyme parce qu'il y avait des problèmes d'ordre personnel entre nous, mais aussi des choses liées à nos styles de vies qui n'étaient pas propices au bon fonctionnement d'un groupe.

Le groupe s'est réuni à nouveau quelques années après alors que c'était presque impensable. Vous étiez tous occupé et situé à des endroits différents, c'est ça ?

Tout à fait. En ce qui me concerne, j'ai sorti des albums avec les formations Way Out et Mythless, mais aussi composé pour des films et des bandes sons pour des supports commerciaux. Durant cette période, j'ai également été ingénieur live et je gère un studio d'enregistrement. Et pour finir, je suis retourné à l'école. Jon, le batteur, est devenu tour manager à temps complet pour plusieurs groupes. Lex, le chanteur, a sorti des albums avec son groupe de hardcore, Fucking Invincible, et enfin, Sam, le bassiste, est devenu maître-brasseur pour une bière locale qui s'appelle Revival.

Est-ce qu'on peut dire qu'il s'agit d'un nouveau



groupe ?

Non, du tout.

Est-ce que vous avez pensé à un moment donné à changer de nom de groupe vu l'évolution de votre style qui est passé de quelque chose de grind-punk-mathcore à une formule qui pourrait se présenter comme étant la rencontre entre David Yow et les Swans avec Suicide ?

Absolument pas, ça ne nous a pas traversé l'esprit de changer de nom.

Comment on aborde l'écriture d'un album quand on n'en a pas sorti depuis 8 ans ?

Il est faux de dire que nous n'avons rien écrit en huit ans. J'ai commencé à composer les instrus de ce disque vers 2012, soit trois ans après notre pause. En raison de tous les changements de nos modes de vie depuis notre absence, qui comprend le travail, la famille par exemple,

cela a pris six ans pour nous comprendre et se mettre d'accord sur ce que nous voulions faire, le mettre en place et finaliser cette création.

Est-ce que ce nouvel album fut autant un combat que le précédent ?

Non, ça n'a certes pas été évident cette fois-ci, mais pas au degré de l'album éponyme qui lui était un vrai combat [NDLR : Comme disait Nicholas, le groupe avait splitté pendant l'enregistrement de Daughters].

Ce titre d'album, You won't get what you want, à qui il s'adresse ? A vous-même ? Ou aux fans ?

Très bonne question ! Je préfère qu'il soit adressé à moi-même.

Cet album est un risque pris à double titre, d'une part pour vous, car vous avez tenté de redéfinir sans limite la musique de Daughters,



d'autre part pour les fans qui ne s'attendaient sûrement pas à ce résultat. Est-ce que vous avez pensé à tout ça en le composant ou vous êtes plutôt du genre «advienne que pourra» ?

J'ai surtout beaucoup réfléchi à la voie qu'allait essayer de prendre notre groupe musicalement, tout en étant conscient que ça va rarement dans le sens des auditeurs. C'est en toute conscience que nous avons abouti là où nous en sommes, mais tu as raison de te questionner sur le fait qu'il y ait au moins un certain air de nonchalance de notre part vis à vis des fans à ce sujet. Cette aspect-là s'illustre probablement quand, par exemple, on prend soin de nos propres besoins créatifs qui, au-delà de la notion de carrière par exemple, constitue quand même l'étape numéro un de la création d'un album de Daughters. Tu sais, pour beaucoup de formations et de musiciens, il y a une notion de carrière derrière, que ça marche ou pas. Précisé-

ment, notre nonchalance se trouve-là.

C'est assez curieux de voir que votre album sort chez Ipecac Recordings, on s'attendait à ce qu'Hydra Head Records s'en occupe. Finalement, ça n'a pas été tant galère que ça de trouver un label ?

Considérant toutes les sorties d'albums sur lesquelles a travaillé Ipecac, on comprend que son fonctionnement très intelligent est totalement approprié pour Daughters. Nous sommes entre de bonnes mains compte tenu de la difficulté de trouver un bon label de nos jours. Je parle en connaissance de cause puisqu'on s'est fait rejeter par un paquet de compagnies pour la sortie de ce nouvel album.

«Less sex» est un de mes morceaux préférés, et bizarrement il fait partie de ceux qui se détachent le plus des autres. Le considères-

tu comme une pièce servant de respiration à l'album ?

Je n'ai pas du tout pensé à ça quand je l'ai écrit, car il a été composé trop tôt dans le processus. Je n'avais pas la moindre idée de la gueule qu'allait avoir l'album à ce moment-là quand je l'ai fini. C'est marrant, j'ai reçu pas mal de commentaires disant que c'était, comme tu dis, une sorte de respiration.

Globalement, le disque se base beaucoup sur des trames répétitives, quelles sont les influences qui ont pu vous aider à formaliser les idées de ce nouvel album ? Fait curieux, le disque se termine même par de la musique classique et orchestrale !

J'aime la musique minimaliste, le goth et les musiques de films. J'ai essayé de moins écrire pour ce projet cette fois-ci et laissez plus de temps à mes propres sensibilités, celles que j'avais en tête. Je me suis demandé comment Daughters sonnerait si nous créions des chansons avec moins d'éléments, en les

décomposant en blocs, en se focalisant sur la dynamique du volume, sur des moments de respirations, en contrôlant les humeurs et les tons des chansons.

Ce nouvel album est tellement génial qu'on ne s'imagine pas une seule seconde ne pas avoir une suite. Est-ce que votre visibilité sur l'avenir du groupe est court-termiste ?

Seul le temps le dira. En tout cas, je suis déjà en train d'écrire de nouveaux morceaux actuellement.

Vous jouez en Europe bientôt, ne ressentez-vous pas un peu de pression au moment de prendre la route ?

Jamais !

Merci à Lauren de Rarely Unable

■ Ted

Photos : Reid Haithcock



DAUGHTERS

You won't get what you want (Ipecac Recordings)



Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur la noirceur et ses degrés de profondeur et de nuances, le sale et sombre nouvel album de Daughters va vous l'apprendre à coups de décibels dans la face. *You won't get what you want* est le fruit de la renaissance d'un groupe dont personne n'aurait parié sur leur reformation il y a de cela cinq ans. On a bien fait d'attendre visiblement, d'autant plus que l'objet en question a été, d'après son guitariste, difficile à accoucher, car en plus d'être nourri de doutes sur le processus de création, ses membres étaient surtout compliqués à réunir car éparpillés aux quatre coins des States. Dans le même temps (et heureusement), l'idée de refaire cette bouillabaisse de «mathcore grind punk» à la Dillinger Escape Plan n'était pas dans leurs plans, au contraire, la formation a redessiné les contours de leur musique et ce nouvel album en est la plus belle preuve. «Tu n'auras pas ce que tu veux», le message est clair.

Le disque est inauguré par un «City song» étrange, entre bourdonnements et cris de douleur, de colère et d'euphorie, le chanteur Alexis S.F. Marshall geint comme pour annoncer en partie l'univers et la couleur de l'album. «Long road, no turns» joue la carte du tourbillon sonore, un maelstrom dirigé par une voix

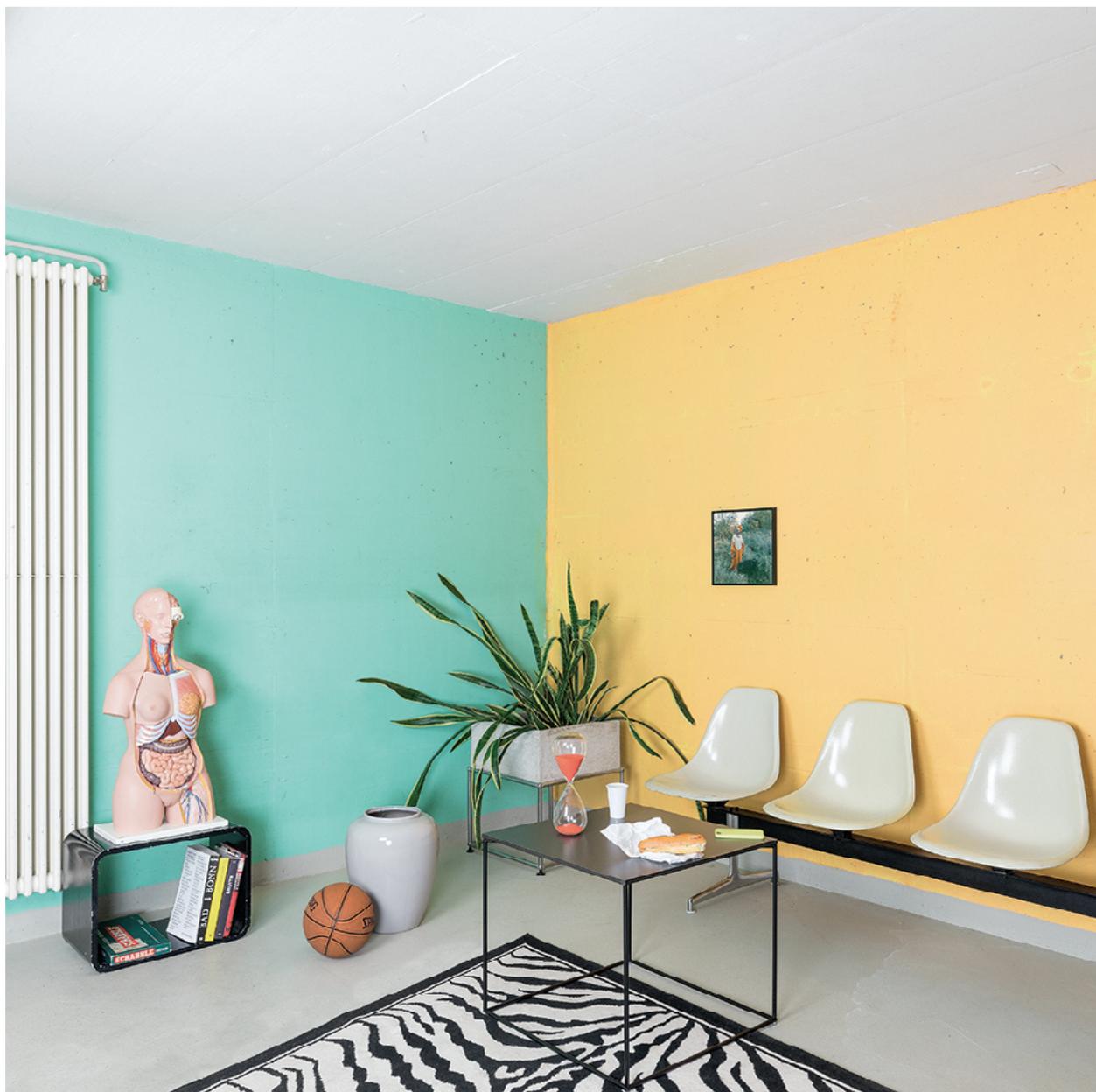
parlée, scandée voire hurlée qui tiendra de fil rouge dans cette œuvre «punk as fuck». «Satan in the wait» calme un tantinet les ardeurs avec une rythmique cyclique noisy, un peu comme l'aurait fait volontiers un Jessica93 sans le côté malsain, pour ouvrir par intermittence le champ de la mélodie par le biais d'un clavier. «The flammable man» et «The lords song» portent la caution brutale de ce disque et renouent avec les velléités hardcore du combo, rappelant le style de certains titres du précédent disque éponyme. Les fans de la première heure aimeront sans aucun doute, en revanche, il n'est pas dit qu'ils adhèrent à l'OVNI du disque, «Less sex». Ce dernier, d'une beauté magique et céleste, dans l'état d'esprit d'un Suicide en mode Nine Inch Nails, s'offre comme l'exemple absolu de la respiration parfaite en milieu d'œuvre et de la base de la transformation d'un groupe en plein renouveau. Le rythme bossa-nova de «Daughter» n'est pas vraiment là pour nous faire danser mais plutôt pour nous engloutir dans son marasme émotionnel, tout comme le yo-yo de tensions qu'est «Ocean song» avec son côté math-rock en plus. Daughters sait aussi pondre des tubes comme «The reason they hate me», direct, simple, et efficace, comme peuvent le faire les Queens Of The Stone Age dans un atout autre style.

You won't get what you want se termine par «Guest house», histoire d'achever définitivement le débat. Une pièce chaotique pleine de maîtrise, à l'image d'un album dont l'aspect cinématographique revendiqué est à peine décelable mais qui délivre ses atouts au fur et à mesure de son écoute. Une pièce maîtresse dans la discographie des Daughters, dans laquelle le travail des ambiances est proportionnel au ralentissement de son tempo. Intense, fou et complètement indispensable.

■ Ted

ØLTEN

Ambiance (Hummus Records)



Où sommes-nous ? Des couleurs criardes qu'on ne mettrait pas chez soi, un mobilier épuré, différents objets, sacrée ambiance... Jeu de piste ? Indices volontairement laissés là ? Aucune indication précise, j'enlève le CD blanc de la table, le met dans le lecteur et commence mon enquête.

Par où ? Bonne question. D'abord par ce qui se rapproche de l'humain, à savoir ce sandwich à peine entamé et ce gobelet en plastique, quelqu'un était ici il y a quelques instants mais a disparu, est-ce lui qu'on cherche ? La musique est sourde, je crois distinguer des bruits de pas sans savoir s'ils s'éloignent ou se rapprochent.

Qui était là ? Pourquoi ? Pourquoi n'est-il plus là ?

Un salon ? Non. Une salle d'attente ? Peut-être. Cette immonde ligne de chaises en plastique ressemble à un faux banc pour s'asseoir et attendre dans une gare, personne ne mettrait ça chez lui. On attend donc dans cette salle. Le sablier conforte cette hypothèse, il faut faire son temps avant de passer à l'étape suivante. Qui l'a retourné ? Au vu de la quantité de sable, ça fait peu de temps. «Igelkott» s'est énervé comme si la réflexion n'avancait pas assez vite. Il faut de la patience, savoir profiter de chaque instant avant de se délecter de son moment. Chez le médecin ? Ce corps humain qui laisse entrevoir des organes et ses vaisseaux sanguins, c'est bien le genre de trucs qu'on trouve chez le docteur... C'est vrai qu'il y a quelque chose de viscéral dans ce «Raus», un son rampant qui ronge l'intérieur de l'estomac, qui remonte l'œsophage et termine en éructation saturée. Pour autant, pas de trace de magazines de l'an dernier ni d'affiche sur l'hygiène corporelle.

Mais un ballon de basket comme celui qui rebondit sur la caisse claire et les tomes de «Klark» ? Mais Persson pour jouer avec et ce n'est clairement pas le lieu pour. Le riff tourne en boucle, la rythmique et les habillages font le reste, nous hypnotisent, détournent l'attention. Me suis-je trop rapproché de ce pot vide à côté ? Le plafond s'effondre-t-il ? Non, ce n'est que le titre qui se termine de façon sourde.

Un frisson dans le dos avec ce son clair qui introduit «Lied», contrebalancé par des éléments sombres, j'ai besoin d'un peu de confort et le trouve près de ce radiateur démesuré qui monte jusque tout là-haut, c'est tellement plus simple à purger... Utile mais énigmatique comme cet autre bout de plastoc sur la table. Une table carrée, noire, simple, design mais qui ne semble pas solide et jolie. Je suis perdu. Comme au milieu de «Gover» qui fait tomber les repères avant d'envoyer un gros riff. Quand on cherche sans trouver, il faut revenir aux basiques, «Sludge» porte bien son nom, là, on sait de quoi on parle. Avec «Popoutro» aussi

même si ce n'est pas vraiment pop et pas vraiment une outro puisqu'il y a encore du monde derrière.

«Pope» qui déploie sa rythmique et ses phrases guitaristiques pour nous ceinturer, à l'image de cette plante envahissante qui chatouille celui qui patiente et semble vouloir quitter son espace. Le débordement, voilà un mot qui colle bien à cette musique qui nous emplit de sentiments jusqu'à un trop plein qui se transforme en gestes incontrôlés comme si elle prenait possession de nos membres. Il me faut revenir à une réalité cartésienne.

En bas à gauche transpire un monde cultivé, oui, le Scrabble est un jeu qui ressemble à une punition pour certains tandis que d'autres s'en délectent (n'hésite pas à défier Ted ou Oli), on trouve aussi différents ouvrages dont le «Bad bonn songbook» un bouquin édité par le café Bad Bonn de Fribourg pour fêter ses 25 ans qui a demandé à quelques bons groupes de présenter leurs chansons de différentes façons. On est donc en Suisse...

Je sais ! Nous sommes chez Ølten, la preuve avec la photo qui sert d'artwork à Mode accroché au mur et avec ce choix si particulier de pochette où le zèbre s'étale comme une tendance manichéenne, partagée entre le noir et le blanc, rayée, hachurée, forcément différent et attachant. Bienvenue.

■ Oli

SMASHING PUMPKINS

Shiny and Oh So Bright, Vol. 1 / LP: No Past. No Future. No Sun.
(Napalm Records)



Chanteur et guitariste de sa formation, Billy Corgan est le liant de The Smashing Pumpkins depuis 1987. Avec de multiples remaniements de musiciens et quelques coups d'arrêt, ce groupe signe pas moins de onze albums studio. Trop occupé à me passer du Nirvana dans les oreilles et en boucle, j'ai rien entendu de Gish (1991) et même de Siamese dream (1993) pendant des années. Mellon collie and the infinite sadness (1995) et de son faussement féérique «Tonight tonight» aura su me faire tendre les esgourdes pour un découvrir l'univers de ce groupe de rock alternatif. L'histoire aurait pu tourner court un soir où claviériste et batteur prennent un poil trop d'héroïne : l'un est incarcéré, l'autre est mort. The Smashing Pumpkins tient debout et sort un remarquable Adore (1998). Machina/The machines of God signe tout de même la séparation de la formation (2000). Dans la même année Machina II/The friends and enemies of modern music est distribué librement sur le site internet du groupe. Après quelques années de silence, The Smashing Pumpkins revient rouge écarlate, brandissant la statue de la liberté sur la pochette du colérique Zeitgeist (2007). Avec 44 morceaux publiés en téléchargement, la route se poursuit avec Teargarden by kaleidyscope (2009), Océania (2012) et Monuments to an

elegy (2014). Avec son titre à rallonge, Shiny and oh so bright, vol. 1 / LP: No past. No future. No sun. vient tout juste de sortir (2018).

En guise de première amorce, The Smashing Pumpkins a présenté en juin le titre «Solara». Rien de lumineux dans le clip. C'est en fait une atmosphère froide et tordue qui habite des images travaillées dans le souci de l'esthétique et de la perfection. Billy Corgan est interné dans un hôpital psychiatrique bourré de clowns complètement azimutés. Il parvient à s'en échapper mais la folie semble s'agiter devant ses yeux jusqu'à ce qu'une porte le ramène proche de ses infirmières pas tout à fait saines non plus. Et pendant ce temps, le morceau monte sous tension. La batterie lâche les chevaux avec ses roulements fracassants. Reconnaissable parmi mille autres, la voix de Billy Corgan emmène le morceau dans la tempête. En matière de rythme, c'est pourtant «Marchin'on» qui atteindra des sommets qu'aucun des morceaux de l'album n'égale.

En septembre, «Silvery sometimes (Ghosts)» laissait transparaître que The Smashing Pumpkins conserve aussi ses touches rêveuses et nostalgiques. Assez posé «Travels» conserve la même idée, tout comme «Alienation». «Knight of Malta» choisit comme première piste du disque révèle en live un manque de dynamisme évident. Les parties instrumentales ne possèdent que peu de relief. Grosso modo, c'est le style de Billy Corgan qui sauve la baraque (enfin sa voix pas ses costumes !). Avec plus de beauté qu'il n'en faut, Shiny and oh so bright, vol. 1 / LP: No past. No future. No sun. se termine sur «Seek and you shall destroy» nerveux et saccadé. Trente-deux années de vie, c'est pas rien. Pourtant The Smashing Pumpkins en ont encore sous la pédale. Preuve en est avec ce dernier album dont seul le titre est trop long.

■ Julien

L'ESPRIT DU CLAN / CHERISH

Split EP (Paradise Regained Records / NERDS Records)



Les albums partagés sont souvent l'occasion pour chacun des groupes d'y trouver leurs comptes... L'idée étant souvent de partager son public et pourquoi pas de l'élargir en rencontrant celui du (ou des) autre(s) combo(s). Quand on reste sur du local ou national, c'est également un moyen de montrer ses affinités et de construire un projet avec des potes croisés sur la route ou du même coin. Quand c'est un split international, c'est un bon cheval de Troyes pour passer outre les frontières, L'esprit Du Clan a déjà fait le coup en 2006 avec les Polonais de Schizma, un format court où ils plaçaient 3 titres extraits de leur Chapitre 2 : révérence. En ce début 2019, c'est vers le Japon que nos oreilles se tournent avec trois morceaux inédits et un nouveau compagnon de jeu en la personne de Cherish.

Sans même écouter l'EP, on sait tout ce que peut gagner l'EDC à charmer le pays du soleil levant. Car si on est marqué par leurs textes, on n'oublie pas la puissance de leurs compos et l'universalité de leur musique. L'écoute du skeud laisse par contre très dubitatif sur l'intérêt des Nippons... Malgré ses 8 ans, Cherish n'a jusqu'ici sorti qu'une démo (2012) et un split (2013) avec Primal Age et xMostomaltax, split sur lequel leur son était déjà très moyen (et

moins bon que sur leur démo), ici, de nouveau l'écart de production est gigantesque et rend difficile l'appréciation des 3 titres débridés. Beaucoup trop sourd, l'enregistrement ne fait honneur qu'au chant (et encore) donnant l'impression d'écouter un groupe métal amateur des années 90' ! Musicalement peu inspirés («Lost request» repose sur 2 riffs) et peu tranchants (on tourne toujours en rond mais sans le circle pit), leurs morceaux ne font pas de vague et ne donnent pas spécialement envie de les connaître davantage. Tant pis pour nous, tant mieux pour les Franciliens qui vont mettre une grosse claque à l'archipel.

Nos Tontons Flingueurs donnent un avertissement «Faut reconnaître... C'est du brutal !» mais pas certain qu'il soit compris par les Japonais qui prennent cher dès «Bomaye» (encouragement scandé pour Mohamed Ali qui signifie «tue-le»), L'esprit Du Clan continue son histoire, rappelant «L'esprit reste haut / Le clan évolue / Depuis Chapitre O...», sans que l'on sache si le remplacement de Ben (guitariste) par Fabio (As They Burn) était déjà connu au moment de l'écriture ou si le clin d'œil n'est adressé qu'à Nicolas (batter parti chez Dago-ba) remplacé par Vincent (Darkness Dynamite) après la sortie de Chapitre VI. Le titre est (up) percutant mais mon préféré n'arrive qu'après, c'est «Atlas» et ses paroles coups de poing qui contrastent avec les mesures qui alternent passages ultra speed et moments posés propices au headbang et au déchirement des guitares. Titanesque. Jouant aussi sur tous les registres, «Asphalte» est très bon aussi sans pour autant me hérissier les poils comme son prédécesseur à qui il ressemble un peu dans la construction.

Bonne nouvelle, L'esprit Du Clan a réussi à se reconstruire et compose toujours des morceaux de très haut niveau. Mauvaise nouvelle, ce témoignage n'est tiré qu'à 100 exemplaires, il n'y en aura donc pas pour tout le monde...

■ Oli



POGO CAR CRASH CONTROL

UN AN APRÈS, ON PREND LE MÊME ET ON RECOMMENCE ! VU LEUR ASCENSION FULGURANTE ET LEUR TALENT, ON ÉTAIT OBLIGÉ DE REVENIR AVEC OLIVIER (CHANTEUR ET GUITARISTE) SUR CETTE ANNÉE FORMIDABLE VÉCUE PAR LES POGO CAR CRASH CONTROL MAIS CETTE FOIS-CI UN PEU PLUS LONGUEMENT QUE JUSTE AVEC UNE INTERVIEW FERMÉE. GO.



L'année 2018 a été riche en émotions, qu'est-ce qui a vous a le plus excité, la sortie de l'album ou les grosses dates ?

Les deux. On était très excité de sortir notre 1er album, c'était la première fois pour nous tous, donc une découverte à tous les niveaux. Et quand le planning de tournée s'est calé, on était pressé d'attaquer ! En réalité je pense que l'on a ressenti le dur du «travail» pendant la production du disque et le tournage des clips. Mais quand le disque est sorti, on n'avait plus qu'à faire des concerts et se laisser porter par le mouvement, ce qui était très agréable. Et bien sûr l'été 2018 a été très intense en terme de concerts et de festivités avec le Download, le

Hellfest, le Cabaret Vert entre autres. Je n'arrive pas à réaliser qu'on a réussi toute cette tournée sans aucun gros problème. J'en profite pour remercier le professionnalisme de notre équipe technique qui assure grave. Même si notre EP a fait un peu de bruit je pense que l'on a gagné notre public cette année 2018 avec la tournée autour de ce premier album. Et étrangement c'est toujours «Conseil» le tube de notre EP qui déchaîne les foules pendant nos lives !

Pour reprendre une question que j'avais posée il y a un an, vous avez préféré le Hellfest ou le Download ?

Difficile à dire puisque tu te doutes bien qu'on aime-



rait rejouer aux deux ! (Rires) Mais parce qu'on est des punks je vais être sincère. En tant que spectateur, j'admets avoir beaucoup apprécié le Download mais le Hellfest c'est très impressionnant. On a surtout squatté la Warzone qui est plus intime et c'était vraiment extraordinaire.

Jouer sur de grandes scènes, c'est pas un peu perturbant, vous qui êtes habitués à être très proches ?

Si carrément. Mais on s'habitue vite. Ce qui est difficile c'est d'ouvrir la journée sur un grosse scène à moitié vide. Mais quand il y a du monde ça devient vite fantastique. Le son massif d'un gros système et la marée humaine qui se déchaîne c'est hyper stimulant et finalement tu peux très bien avoir un rapport de proximité avec le public même sur des grosses scènes.

Et jouer aussi peu de temps à l'heure de l'apéro (Hellfest) ou du goûter (Download), c'est pas frustrant ?

Oh bah c'était déjà un honneur pour nous d'y être programmé ! Mais pour la suite en effet j'espère qu'on aura un créneau un peu level up !

Vous êtes un des rares groupes «vénér» à accéder aux festivals «grand public», c'est votre réputation «live» qui fait la différence ?

Alors tu as tout à fait raison de la remarquer parce qu'étonnamment on a partagé la scène avec des groupe comme les Nègresses Vertes ou bien Stéphane Eicher. Surprenant ? Et bien on n'a aucune réponse claire ! Que veux-tu, on nous appelle, on vient, on joue... voilà (rires). Parfois on a eu le sentiment d'être le groupe qui défoule dans ce genre de festival. Tout monde vient s'éclater la tête devant nous, et le résultat est souvent très nerveux. Et ce qui fait plaisir c'est de toucher un public qui n'a pas l'habitude de voir des concerts de hard et souvent on nous dit «J'écoute pas de rock mais vous, j'ai aimé».

Il y a des dates que vous pourriez refuser ?



J'ai déjà décommandé un concert la veille pour le lendemain. C'était il y a bien longtemps, nous avions gagné un tremplin musical dont les épreuves se déroulaient dans plusieurs villes de France. A l'époque on tournait avec la Fiat Panda de Louis, c'était très précaire ! Bref, on gagne ce concours et nous sommes donc invités à nous produire dans un festival en Suisse. Sauf qu'on nous prévient que finalement nous jouerons la veille de l'ouverture du festival devant l'équipe technique et quelques personnes extérieures. En gros c'était le petit kiff de l'orga. On a tout simplement dit «Non, la flemme», ce à quoi le programmateur m'a répondu «Vous allez venir, ça ne va pas se passer comme ça». Franchement je ne regrette pas du tout. Je considère qu'en tant que groupe, personne n'est en mesure de te donner un ordre.

2018 a apporté beaucoup de bonnes choses, ça va être dur de trouver des sujets de paroles «déprimants»...

Tu te doutes bien que si le simple fait de faire des

concerts et d'être aimé pouvait guérir cette déprime hostile que l'on a en nous, la question serait réglée depuis bien longtemps ! Cependant sur nos nouvelles compositions il y a une dimension que l'on n'avait jamais explorée auparavant maintenant, mais je ne puis en dire plus...

Côté vidéos, c'était plus calme en 2018, pourquoi moins de frénésie de ce côté-là ?

On a fait deux clips en effet c'est beaucoup moins que les cinq vidéos tournées pour l'EP. Ça a beaucoup payé au début et on a pris beaucoup de plaisir mais on reste un groupe de musique et l'aspect visuel ne devait pas arriver au même niveau que le disque. C'est en tout cas ce qu'on voulait puisque l'aspect scénique était désormais plus pertinent pour faire parler de nous. Du coup on a eu des vidéos live assez efficaces comme celle avec Stupeflip, notre passage au Hellfest et Arte concert au Cabaret Vert. Ça nous a beaucoup aidé.

Vous avez conscience d'avoir vécu un tas de trucs

beaucoup plus rapidement que la normale ?

Eh bien sincèrement oui et non. Oui parce qu'en effet quand on regarde les 2 années derrière nous, on se dit qu'on a fait beaucoup de choses ! Mais quand on pense à nos premiers concerts c'était il y a déjà 7 ans. Tu te rends compte que dans 3 ans seulement ça fera 10 ans qu'on supporte nos tronches ensemble ! (rires) Certains groupes «marchent» tout de suite. Nous ça a pris du temps je pense, mais c'est un temps qui a été nécessaire pour construire l'identité de PCCC. On a la sensation d'être solide.

Vous vous attendiez à un tel début de carrière ?

Eh bien non. Jamais on a espéré quoi que ce soit de carrière avec la musique, on n'y croyait absolument pas. Par contre on croyait très fort aux avantages de jouer dans un groupe : sortir, s'amuser, avoir de la bière gratos, rencontrer des gens, voyager un peu en voiture... Donc on a toujours fait ça de manière assez sérieuse parce qu'on a toujours cru dans la réalité de notre musique. Mais pour nous, être dans une maison de disque, jouer au Hellfest, c'était du domaine du fantasme.

Qu'est-ce qui peut l'expliquer ?

Je pense que depuis la génération No One Is Innocent, Lofofora, Tagada Jones il n'y a plus eu de groupe de metal alternatif qui chante en français. Nous sommes donc un peu seuls dans cette niche et je pense que les Français aiment bien leur rock en français. Donc on est venus combler un vide générationnel. Ensuite je crois que les gens s'éclatent pendant nos concerts et se sont passés le mot.

Vous chantez en français mais ça pourrait être dans n'importe quelle langue, vous avez des retours de l'étranger ?

Canada oui ! On y est allé en 2017 pour deux concerts. Ça a bien fonctionné. Les Canadiens adorent la langue française.

Si vous gardez le rythme dans votre progression, vous mettez les États-Unis à genoux d'ici deux ans, c'est dans les plans ?

Je pense que nous sommes un groupe profondément européen et encore plus «français». C'est sûr que l'on a l'énergie nécessaire pour faire de bons concerts partout dans le monde. Mais je me demande si ça prendrait aux States. C'est comme si tu leur montrais «Les bronzés fond du ski» je ne suis pas sûr qu'ils puissent bien comprendre le film. En

tout cas on aimerait aller aux USA.

Ce genre de questions un peu suce-boules, ça ne vous dérange pas trop ?

Point du tout.

Votre musique est une somme d'inspirations assez importantes, laquelle est pour vous la plus fondamentale ?

BB Brunnes et Slayer.

Sur scène, il y a une grosse débauche d'énergie, c'est pareil en studio ou vous êtes beaucoup plus posés ?

En studio il y a souvent cette inquiétude quand on perd ses repères après avoir beaucoup travaillé : est-ce qu'on fait le bon choix ? Les directions sont infinies et donc il faut être sûr de soi et arrêter de se poser des questions à un moment. En live y'a pas d'autres choix que de jouer fort et bien ce qui est assez confortable je trouve ! C'est la vraie différence. Mais le plaisir que tu ressens quand tu as enregistré la prise parfaite avec l'arrangement parfait et que ça te fait sauter de ta chaise pour danser, ça c'est le truc magique qui n'arrive qu'en studio et c'est jouissif.

Vous avez commencé à composer de nouveaux titres, vous allez les tester sur scène ?

Exactement !

Quand vous vous retrouvez en répét', vous discutez de la «direction artistique» des morceaux ou tout est instinctif ?

On parle beaucoup !

Y'a déjà une date importante de cochée pour cette nouvelle année ?

Jeudi prochain à Petit Bain à Paris.

C'est aussi l'époque des bonnes résolutions, vous en avez pris ?

Oui un certain nombre, notamment faire un joli merch.

Merci Olivier et Pogo Car Crash Control et merci Virginie.

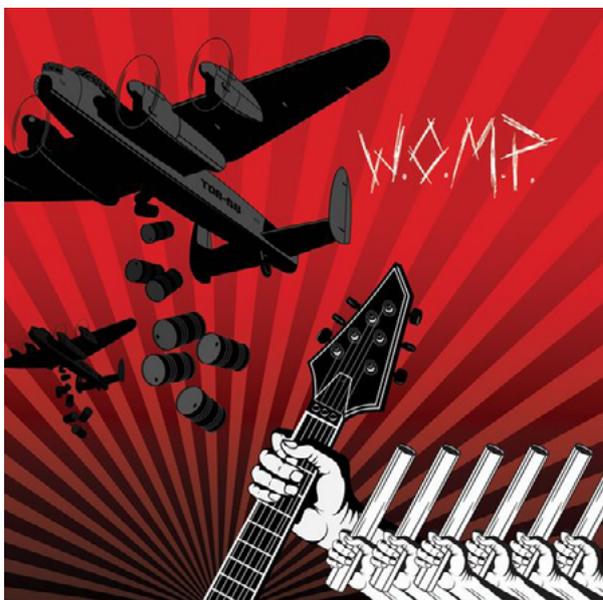
■ Oli

Photos : Ted



LES TAMBOURS DU BRONX

Weapons of mass percussion (At(h)home)



«... ils ont demandé aux 18 tambours du Bronx, qui sont des gars de Nevers comme leur nom l'indique», bégayait le speaker avec sa voix chevrotante à la Léon Zitrone, lors de la présentation du concert des Garçons Bouchers à la fête de l'Huma en 1989. 30 ans ont passé et les martyriseurs de fûts sont toujours présents dans le paysage musical français et mondial. Si par le passé, ils ont fricoté avec tous les styles musicaux existants, du classique, du rock (notamment Jaz Coleman [Killing Joke]), de l'indus (The Young Gods), voire de l'electro et de la chanson française, cela fait quelques temps qu'ils tournent autour de la planète metal, multipliant les contributions pour assurer les premières parties (Korn, Metallica, Alice In Chains...) ou pour développer un projet commun scénique avec Sepultura sur une série de concerts qui aboutira à la sortie d'un live enregistré au Rock in Rio en 2014 Metal veins. Quoi de plus normal d'ailleurs de retrouver des percus dans le métal. Si Slipknot ou Mushroomhead complètent la section rythmique avec tambours et grosses caisses ce n'est pas que pour le show. Donc à force de tourner autour du pot, les Tambours Du Bronx sont tombés dedans, et sortent un album metal en mode solo, renforcé par de très belles et respectables collaborations.

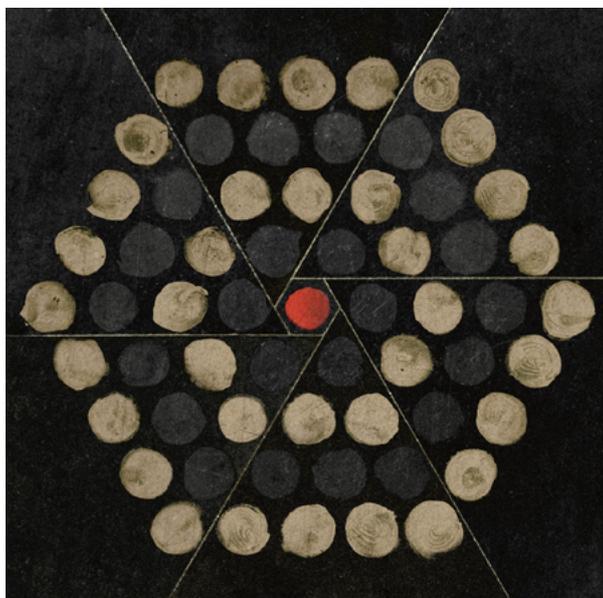
A la genèse de cet album, c'est à un batteur que

les Tambours Du Bronx viennent proposer une collaboration : Franky Costanza (ex-Dagoba, Blazing War Machine). L'ébauche d'un projet commun se dessine mais comme ça va être compliqué de faire autre chose qu'un LP conceptuel si on ne rassemble que des types qui jouent des baguettes, deux membres des Tambours Du Bronx troquent leurs bidons pour une guitare et une basse, et on invite deux pointures pour le chant, et pas des moindres : Reuno Lofo, et Stéphane Buriez (Sinseanum, Loudblast). Rajoutons un clavier et la troupe est complète pour un album 100 % metal, à la gloire des défonceurs de bidons. Et il y a là un savoureux mélange qui arrive à donner un rendu métal classique méchamment boosté par les percussions, rajoutant une atmosphère encore plus lourde et assommante. Il y a des sonorités indus à croire tâter du Ministry, plus thrash avec un petit côté Sepultura, mais on a aussi une cover du «Requiem pour un con» de Sieur Gainsbourg. En tout, une bonne quinzaine de tracks coups de burin parfois entrecoupées de nappes de synthé solitaires. J'aurais d'ailleurs préféré à la place de ces dernières, entendre les tambours en mode solo, mais ils ont peut-être souhaité reposer les orifices auditifs entre 2 salves sonores. En conclusion, un album symbiotique parfaitement équilibré. Cette joyeuse équipe a réussi avec brio, à mettre du métal dans les percus, et non l'inverse. On sent bien que les TDB sont les meneurs de cet album, et en bons chefs d'orchestre ce sont eux qui tiennent la mailloche (...la baguette, pardon).

■ Eric

THRICE

Palms (Epitaph)



Dixième (voire douzième si on compte les doubles) album de Thrice, groupe en perpétuelle évolution qui se réinvente en permanence réussissant à gagner des fans malgré des compositions toujours ambitieuses. Difficile de présenter cet album «en résumé» si ce n'est pour dire qu'il est très bon ! J'ai l'impression que Dustin Kensrue a été poussé plus loin dans ses retranchements, chargeant son chant davantage en émotions, montant légèrement dans les aiguës par moment pour toucher davantage les cordes sensibles et montrer une relative fragilité. Les Californiens se rapprochent ainsi d'un grand Cave In.

L'opus s'ouvre avec une intro qui ressemble un peu au générique de «Stranger things», idée renforcée avec la vision du clip véritable court-métrage qui met en scène des enfants étudiés à leur insu dans un camp de vacances, l'occasion de signaler que le groupe soigne ses vidéos et que ça fait du bien de voir telles productions ! Surtout que ce «Only us» est un petit bijou, la boucle qui hante le morceau et la débauche d'émotions qui passent tant par les guitares que par la voix forment une sorte de brouillard qui se détache du sol et s'élève lentement. Bis repetita avec «The grey», sur une musique superbe, les lascars ont collé des images en noir et blanc pour le clip, encore un vrai court-métrage, il traite de la manipulation mentale, de l'impossi-

bilité d'une autre voix que le noir ou le blanc, c'est une autre petite merveille. On passe du côté obscur avec «The dark» même si le découpage de la voix sur la batterie reste assez clair et lumineux et qu'il faut attendre la fin du titre pour sentir tout le poids des guitares. Un poids contrebalancé par un chœur composé de fans qui ont enregistré la petite mélodie et l'ont envoyée au groupe. Les sons clairs de la guitare se font plus entendre sur «Just breathe» où Emma Ruth Rundle (Red Sparowes entre autres) est invitée et se signale sur un pont tout en délicatesse. La première petite déception de l'album c'est «Everything belongs», cinquième morceau, le chant est un peu dissimulé et ça ne décolle pas vraiment. «My soul» est bien plus chaleureux mais la tension des premières compositions ne refait surface que brutalement avec «A branch in the river», titre écorché vif. Rock plus basique, «Hold up a light» est l'autre moment de moins bien de l'opus, peut-être parce que le reste vole très haut... On reprend la balade avec «Blood on blood» et ses sonorités sorties d'un rêve qui ont le don de décontenancer l'auditeur non averti. C'est avec gravité et un «Beyond the pines» qui vous tire les larmes que Thrice prend congé non sans y avoir mis toute sa classe.

Un paquet de titres sublimes, deux clips somptueux, un artwork intrigant, 20 années après ses débuts, Thrice démontre qu'ils ont encore des idées et le talent pour les exploiter au mieux. Au passage, on peut noter l'excellent flair des recruteurs de chez Epitaph qui par leurs dernières signatures ont prouvé que le label était plus que jamais un poids lourd de la production alternative et non plus seulement cantonné au skate-core (Architects, Converge, The Frights, Touché Amoré, Quicksand...).

■ Oli

DOG EAT DOG

Brand new breed (Metalville)



Formé en 1990, Dog Eat Dog est un groupe de punk hardcore. Il est composé de Dave Neabore à la basse, John Connor au chant, Brandon Finley à la batterie et Roger Haemmerli à la guitare. Avec le soutien de Roadrunner Records puis de Nuclear Blast/Wanted, les Américains sortiront un Ep et quatre albums studios de 1993 à 2006. Après 12 années d'absence, Dog Eat Dog revient avec un nouvel EP : Brand new breed.

Les zicos de Dog Eat Dog tiennent à montrer qu'ils ont toujours les crocs en attaquant avec «XXV» qui fait le plein d'énergie. On pourrait pogoter tout feu tout flamme. Du punk au bord de la fusion, voilà ce que nous promet Dog Eat Dog dès les premiers instants. L'histoire de marquer le coup, quelques aboiement en fin de morceau. «Vibe cartel» continue de faire démonstration d'une énergie très intense. «Lumpy dog» bascule un peu dans le reggae et se révèle moins aguichante. Virage à 180 degrés et les gros riffs partent de nouveaux soutenus des cuivres. Impossible de la louper, la troupe des chiens enragés traînent dans le coin. Un retour court mais intéressant pour les musiciens originaires de New Jersey.

La suite sent un peu le réchauffé. D'abord trois titres unplugged : «Isms», «Rocky» (1996 - Play games) et «Lympy dog» qui est déjà sur l'album

en version électrique. Les deux anciens morceaux perdent ici toute substance. L'unplugged ne colle pas au style de la formation. Dog Eat Dog relève finalement la tête en finissant Brand new breed comme il a commencé. C'est à dire avec un «XXV» explosif en live.

L'avantage d'un EP comme Brand new breed, c'est de souffler la poussière sur les disques de Dog Eat Dog. Ressortir un All boro kings (1994) ou un Play games des débuts, c'est toujours bon.

■ Julien

BLACK BOMB A

Black Bomb A (Vercords)



Il aura fallu attendre plus de 20 ans et ce septième album pour que Black Bomb A nous sorte deux LPs consécutifs avec le même line-up ! Et ne pas réussir à trouver un titre plus explicite que le nom du groupe ou un artwork plus marquant qu'un album noir, en même temps, un black album pour Black Bomb A, ça semble logique. Qu'il soit produit par le duo Francis Caste/Stéphane Buriez est une évidence et qu'il claue sa race n'étonnera personne.

Les forces de Black Bomb A sont connues, elles sont ici presque toutes présentes. En effet, le groupe a laissé de côté le pouvoir de certaines mélodies ultra puissantes qui donnent des frissons au public [genre celles entraperçues sur «Bulletproof», «Brainwashed» ou «No time to say goodbye»] pour ne concentrer dans cet opus que des parties plus ou moins brutes et brutales. Les secondes de calme sont rares et appréciables autant qu'appréciées comme ces différents breaks de «Civil war» (avec le sample puis avec la gratte en boucle), titre qui pourrait bien devenir un standard du groupe et dont le message résonne particulièrement en cet automne 2018 (si on traduit quelques paroles ça donne «Quand les politiciens bouffent du caviar et se moquent de ta misère (...) On apporte le chaos, des soldats en civil contre un pouvoir établi.» Un thème récurrent que celui de la révolte qui ne permet pas de se la couler

douce. D'ailleurs avec une moyenne de 180 secondes par titre, ça ne perd pas de temps, aucun riff n'est posé, tout gicle avec une frénésie parfois old school («Greed», «Wake up»), parce que c'est à ce prix qu'on accède à la liberté et à un monde meilleur («My last resort» qui n'a rien à avoir avec une cover de Papa Roach). Autre arme déployée par BBA, celle qui fait son identité depuis toujours, son double chant hurlé/growlé, c'est toujours un régal, Poun et Arno jouent avec nos sensations auditives («Kill yourself», «Fight the system») se répondant, mixant leurs voix et agressant nos oreilles de façon quasi constante. Pas la peine de te faire un dessin, tu sais déjà ce que ça va donner en live... Et comme les rythmiques sont bien lourdes et les riffs assez tranchés et tranchants, ça promet de sacrés pits.

KO on est donc, au moment de faire les comptes, arrivé à 10, on ne se relève pas car même si on n'a pas un morceau de l'ampleur de «Mary» (faudra qu'on aille tâter la réponse de la fosse sur «Bulletproof» pour être sûr), cet album noir réunit et sublime toutes les potentialités de Black Bomb A pour en faire ce qui restera peut-être comme leur meilleur album après Human bomb (indéboulonnable tant il a marqué nos esprits et son époque).

■ Oli



BLACK BOMB A

C'EST LA VOIX LA PLUS LOURDE DE BLACK BOMB A QUI RÉPOND À NOS QUESTIONS SUR CE NOUVEL ALBUM ET ARRONDIT QUELQUES ANGLES, RENFORÇANT L'IDÉE QUE CES GARS SONT VRAIMENT DES CRÈMES.

Ca modifie quelque chose de composer et d'entrer en studio pour un nouvel album avec un line-up inchangé ?

Disons que ça crée une situation de confort car on est dans une dynamique positive. On se connaît tous très bien, on a nos automatismes on va dire !!! On va tous dans la même direction donc c'est plutôt cool !

Travailler sur le son avec des amis de longue date, c'est une solution de facilité ou c'est aussi parce que leur talent et leur avis compte ?

Alors en premier lieu, il est bien évident que c'est pour leurs talents et compétences. Après il est vrai que l'amitié que l'on entretient avec Stéphane Buriez est un sacré avantage pour



nous. Il nous connaît très bien, il sait nous emmener là où ça va matcher. Il est à notre écoute, il fera tout pour que nous soyons efficaces et constructifs. Lui même apporte sa touche. Nous connaissons Francis Caste mais n'avions jamais travaillé avec lui. Nous sommes très fans de son travail. Son approche du studio était ce qu'il nous fallait pour faire un pur album. En définitive, nous avons tous les éléments en main pour que ça se passe à merveille et c'est exactement ce qu'il s'est passé !!!

Si on vous propose un gros producteur américain qui ne vous connaît pas mais moins cher ?

On a déjà travaillé avec un producteur américain, Logan Mader. Ce fut une belle expérience mais nous voulions revenir aux fondamentaux et surtout, nous avons, en France, des mecs très talentueux qui n'ont absolument rien à en-

vier aux producteurs américains donc autant bosser avec eux !!!

Ce genre de questions se pose au sein du groupe ou c'est une évidence ?

Quand nous avons parlé de préparer le nouvel album, nous nous sommes posés la question oui... mais nous avons préféré faire comme ça.

Et celle de faire du «pur BBA», c'est là encore une évidence quand vous composez ou alors certains titres plus aventureux sont mis de côté ?

Quand nous avons commencé à travailler sur des nouvelles compositions, nous avons pris une direction qui n'était pas la bonne. Nous avons 4 morceaux mais qui ne nous ont pas convaincus donc on a tout jeté à la poubelle et nous nous sommes remis en question musicalement. Nous avons tous envie d'un album qui

casse tout, qui soit le reflet parfait de ce qu'est BBA en live. Plus «in your face», sans fioritures. Et c'est ce que nous avons fait.

D'ailleurs, ce nouvel opus est un peu moins mélodique que les précédents, c'est une volonté ou c'est juste tombé comme ça ?

Comme je te disais, on voulait un album plus direct mais avec cette violence maîtrisée qui nous caractérise. Poun est vraiment très bon dans le mélodique, c'est clair mais il sait aussi très bien faire dans le violent. Preuve en est !!!

D'après moi, c'est clairement votre meilleur album depuis le tout premier, vous êtes d'accord ou vous pensez qu'il n'est pas si différent des autres ?

Oui nous sommes assez d'accord avec ça. Nous sommes très fiers de cet album. Il y a tous les ingrédients du meilleur de Black Bomb A !!

Vous n'avez pas trouvé de titre ? Les albums éponymes sont souvent ceux des débuts... Et oui, il y a des exceptions très connues...

Alors oui il y a plein d'exemples qui te feront dire le contraire concernant cette théorie des albums éponymes !!! Non c'est Hervé qui a eu l'idée. Nous n'avions jamais fait un album éponyme justement et il s'est avéré que nommer cette album «Black Bomb A» est devenu une évidence, compte tenu de la teneur des morceaux.

Vous vouliez faire un «black album» ou il n'y avait pas d'idée pour un artwork ?

Justement l'idée d'Hervé était de faire un black album éponyme.

La signature BBA est un argument de vente suffisant, la musique est plus importante que les images ou le choix de quelques mots ?

Black Bomb A a une réputation scénique qui n'est plus à prouver. La musique est ce qu'il y a de plus important dans le groupe. Nous ne sommes pas là pour donner une image qui ne nous correspond pas. Nous faisons de la musique pour nous éclater sur scène avec notre public. C'est la seule chose qui nous intéresse.

Les textes reflètent encore plus une réalité sociale avec le mouvement des gilets jaunes, le fait que ça résonne différemment aujourd'hui change quelque chose dans le rapport avec le public ?

Nous n'avons jamais un message politique. Cet album est peut-être le plus engagé, c'est clair mais on voit plutôt ça comme un constat du monde dans lequel on vit. Non je ne pense pas que ça change quoi que ce soit vis à vis de

notre public.

Faut-il nécessairement passer par la violence pour faire évoluer les choses ?

L'histoire de notre civilisation nous montre que toutes les évolutions sociétales ont eu une part de violence. Malheureusement, la violence est inhérente chez l'homme. Certains problèmes se règlent souvent dans la violence. Mais le système dans lequel nous évoluons est violent par essence. Homo homini lupus est !!! Nous avons tendance à être violents et dangereux avec nous-mêmes !!!

«Bullet proof» est un des titres mis en avant pour la promo de l'album, c'est un très bon choix, il s'imposait naturellement ou il y a eu un grand débat ?

Oui nous aimons beaucoup ce morceau aussi. En fait, nous aimons et sommes très fiers de tous les morceaux de cet album. Disons que pas mal de personnes de notre entourage étaient d'accord pour dire que ce morceau était propice au clip. Donc on a acté en ce sens.

Comme «Greed» ou «Wake up» le clip est essentiellement composé d'images du groupe qui fait semblant de jouer, refaire des courts métrages dans le genre de «Tears of hate» coûte trop cher ?

Oui c'est une configuration de clip assez conventionnelle. Disons que pour le cas d'un clip scénarisé, le truc est plus conséquent et plus onéreux, c'est évident. Il y a aussi la qualité du scénario qui est très importante. Si c'est pour faire une bouse, ça ne peut que desservir le groupe. Mais nous préparons justement un nouveau clip type «court métrage» qui devrait sortir d'ici peu de temps. Nous te tiendrons au courant...

BBA est avant tout un groupe de scène, sur ce début de tournée, quelle date vous a le plus marquée ?

Alors il y a eu énormément de bons moments sur cette première partie de tournée. Le concert du Hellfest est sans aucun doute vraiment magique. La soirée du Trabendo est juste une tuerie. La date de Lyon, au Transbordeur, avec Ultra Vomit et Tagada Jones était monstrueuse aussi !!! Il y a eu aussi le Rock In Hell à Colmar, qui fut une soirée des plus folles.

Sur celles à venir, quelle est celle qui est particulièrement attendue ?

On a hâte d'être au Festival «On n'a plus 20 ans» avec les Tagada Jones, Le Bal des Enragés, Sick Of It All, No One Is Innocent, Ultra Vomit, Les Sheriff et plein d'autres qui risque

d'être juste épique !

Et les pays non francophones, qu'en est-il ?

Nous avons pas mal bougé dans le passé déjà en Europe ainsi qu'au Canada. Nous sommes en train de travailler sur une tournée européenne pour 2019. Là aussi, on te tiendra, évidemment, au courant.

La période l'exige, quels sont vos vœux et ré-

solutions pour 2019 ?

(Rires) Les vœux et résolutions !!! Je souhaite que ce monde aille mieux, qu'il soit plus juste. Sinon pour les résolutions, et bien on a décidé de continuer à tout casser en live !!!

Merci à Elodie, à Arno et aux Black Bomb A

■ Oli

Photos : Mathieu Ezan





BetiZ Fest

IN FLAMES **PARADISE LOST**

MASS HYSTERIA

RISE OF THE NORTHSTAR • SICK OF IT ALL

BUKOWSKI HANGMAN'S CHAIR

POGO CAR CRASH CONTROL • STICKY BOYS

THE LUMBERJACK FEEDBACK ODDISM • VIRGIL

Make BetiZ Fest not war

CAMBRAI *12 & 13 avril 2019*

1 J. 25 € • 2 J. 40 € EN PRÉV.

Bises aux filles

Festival des musiques alternatives

THE FRIGHTS

Hypochondriac (Epitaph)



Mikey Carnevale (chant, guitare), Richard Dotson (basse) et Adam Lomnitzer (batterie) montent un groupe début 2012 alors qu'ils sont au lycée, un groupe qu'ils pensent sans lendemain car la fac va les séparer. Lors des vacances de Noël, ils remettent ça pour un petit concert. Un show auquel assiste un mec qui leur demande de signer sur son petit label local Postmark Records. Le trio bosse donc bien davantage et enchaîne 2 EPs et un LP éponyme dans l'année 2013, la suivante, ils partagent un split avec Death Lens, enregistrent deux nouveaux morceaux et se font remarquer par Dangerbird Records, un label un peu plus gros où l'on trouve Minus the Bear. Ils enregistrent alors avec le chanteur de Fidler un You are going to hate this qui reste cantonné à la Californie. Changement de batteur avec l'arrivée de Marc Finn et changement de dimension avec la signature chez Epitaph qui va propulser le trio à la conquête du monde, l'occasion pour eux de prendre en renfort un autre guitariste à temps complet en la personne de Jordan Clark. C'est donc à quatre qu'ils peaufinent Hypochondriac (de nouveau avec Zac Carper), un album de punk rock sans prise de tête qui pourrait être un nouvel étalon tant certaines compositions sont tubesques.

Inspiration punk, natifs de Californie, accrocheurs, on peut les décrire comme des rejetons de Green Day. Mélodies puissantes et sens inné de la chanson pop, ils peuvent être comparés à des combos venus de l'autre côté de l'Atlantique comme The Fratellis ou Supergrass. Distorsions soignées et voix douce assez sucrée capable de t'embarquer en quelques secondes, tu peux les comparer à Radish ou Weezer. Album rempli de tubes immédiats à l'écriture en prise avec les soucis de teenager et un sens certain du clin d'œil («I used to like Fidler» entête «Whatever») et les voilà comparables à Ash. La liste pourrait se poursuivre à condition de trouver d'autres combos qui ont été capables de marquer durablement les esprits avec des titres simples mais ô combien efficaces sans pour autant ne pas être dénués d'honnêteté.

Seul bémol à cette avalanche de louanges, la toute relative faiblesse de la fin de l'album où l'on trouve «No place like (not being) home» avec une influence ska qui sonne comme un petit hommage à Rancid et «Alone» une ballade sympa mais sans plus que Mikey Carnevale aurait pu garder pour ses shows en solo. Si ces titres apparaissent «faibles» c'est qu'auparavant The Frights a sorti l'artillerie lourde avec une série de compositions aussi excellentes les unes que les autres : «Crutch» (et son clip délirant), «Whatever» (et son refrain entêtant), «Over it» (et son clip délirant), «Me and we and I» (et son clip délirant), «Goodbyes» (et son orgue). Pas moins de 5 hits absolus, accompagnés de titres bien cools («Broken brain», «Pills», «Hold me down»), ça donne un album de rock rempli d'énergie et de bonnes ondes. Ça fait du bien et ça vaut donc un bon paquet de médicaments !

■ Oli

ALELA DIANE

The pirate's gospel (Allpoints)



Il arrive parfois que l'on rate l'immanquable. Sûrement qu'en 2004, tu étais occupé(e) à faire tourner American idiot de Green Day et tu as raté la sortie de The pirate's gospel, ce deuxième album autoproduit d'Alela Diane, enregistré sur CD-R avec confection D.I.Y. de la pochette. Mais pour ce coup-là, c'est un peu normal, tant la distribution a dû être cantonnée à la Californie et les alentours de la ville natale d'Alela, à savoir Nevada City. Et puis en 2006, rebelote, Tool vient de sortir 10 000 days, et tu es tellement obnubilé(e) par cette toujours attendue production de la MJK team que tu zappes complètement la réédition de The pirate's gospel, cette fois distribué par le label Holocen Music. Si c'est quand même pas dommage ça ! Heureusement, Alela Diane pense aux distraits et ressort en 2018 une édition deluxe de ce chef d'œuvre folk, accompagné de 10 nouveaux titres, inédits ou versions alternatives. Et cette fois, il n'y a plus aucune raison de passer à côté. Aucune raison de faire l'impasse, car cette réédition étant agrémentée de 10 titres supplémentaires, nouveautés ou réorchestrations, si tu n'avais pas raté les premières sorties de The pirate's gospel, tu ne rateras pas non plus ce supplément d'âme.

Alors sur le papier, cet album d'Alela Diane ne

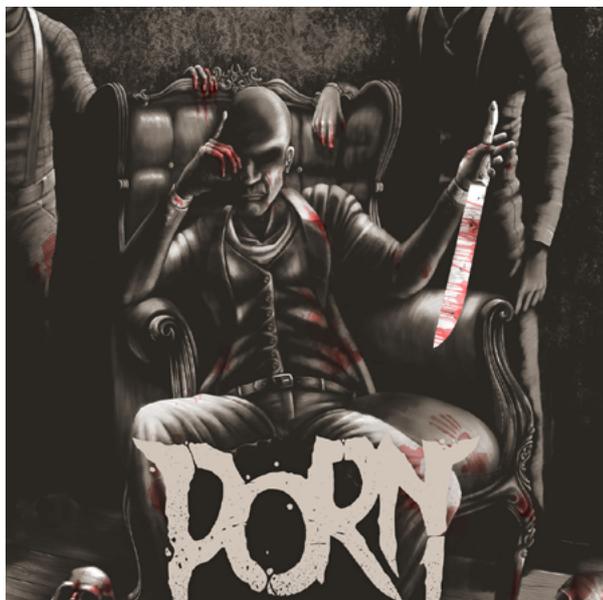
semble pas révolutionner le folk puisqu'elle en reprend les sacro-saint principes : une voix et une guitare acoustique. En tendant l'oreille, on pourra certes discerner un banjo, quelques percus très légères et tout autant de chœurs diffus et légers, mais la base est là : juste une chanteuse et sa guitare. Et si cet album est aussi réussi, cela tient évidemment dans les musiques, subtiles et diaphanes, mais surtout dans la voix d'Alela Diane. Une voix très personnelle, douce mais de caractère, libre et shamanique. J'ai lu quelque part qu'à ses débuts, Alela n'était pas du genre à écouter beaucoup d'autres artistes (même si elle a depuis participé en 2008, à un album de reprises (Nick Cave, I Am Kloot), imaginé par les producteurs Eddie Bezalel et Hugo Nicolson). Cela se ressent tant son interprétation est personnelle et dénuée de tics et autres gimmiks d'autres artistes. Pas influençable pour un sous, Alela Diane balance ses sentiments comme un orage sur un paysage d'automne. Ni trop sucré ou trop amer, on est dans le parfait dosage. Une chansonnette délicate sur «Piece of string», une ballade fédératrice sur «The pirate's gospel», une complainte sur «heavy walls». Alela Diane a capté des instants simples de beauté et les a insufflés dans cet album qui est simplement une merveille de poésie et de mélodie Folk.

Après, si tu penses que je suis un peu trop dithyrambique, ...c'est que tu dois avoir raté la troisième édition de The pirate's gospel et que tu t'es focalisé(e) sur la sortie du dernier Muse en cette année 2018. Alors là, tant pis pour toi !

■ Eric

PORN

The darkest of human desires - Act II (Echozone)



Si Porn nous a habitués à patienter entre deux sorties (en moyenne un LP tous les 5 ans ...), le groupe démontre ici qu'il peut enchaîner des albums de qualité et tenir ses engagements puisque *The ogre inside* (2017) n'était que le début d'une histoire bien plus vaste. Il faut dire que le concept central, les déviances de l'homme, permet de creuser jusque l'infini pour trouver des idées... Peur, torture, mort, domination, manipulation, perversion, la liste de nos désirs les plus sombres est longue, pas sûr que ce deuxième acte suffise à en faire le tour mais Philippe Deschemin s'en donne à cœur joie pour nous plonger dans ses ténèbres et nous donner un rôle à jouer puisque tous les textes sont écrits à la première personne. Le «je» est responsable des angoisses et de la souffrance et parfois il s'en délecte. Si tu veux éviter la sensation de malaise, ne te penche donc pas trop près des paroles. Histoire de rajouter du gravier sur les plaies, quand le micro est coupé comme sur le bel instrumental «Remorse for what» (une sorte d'outro au clair et planant «Tonight, forever bound» vu qu'ils partagent un sample), une voix se fait entendre au travers d'un enregistrement... et c'est celle de Charles Manson, un des plus célèbres psychopathes américains.

Musicalement, la patte Porn est toujours aussi aisément identifiable, leur style garde le cap de l'indus-métal-goth-rock avec des morceaux plus rapides en début d'album (les excellents «Choose your last words» et «Here for love» mais aussi «My rotten realm») et beaucoup de titres assez atmosphériques, comme si l'ambiance méritait qu'on s'appesantisse davantage encore et prenne le temps de disséquer nos âmes («Evil six evil», «Eternally in me») et notamment une fin d'opus assez «cool» (sic) avec deux pièces un peu plus gothique («The radiance of all that shines», «Abstinent killer») et un ultime «The last of million» à la fois doux et mélodieux. Le combo a surveillé le rythme cardiaque de son bébé et a soigné le track-listing pour que l'ensemble se tienne et se vive du début à la fin sans permettre une lecture aléatoire.

Dernier point mais non des moindres, si le son est encore de très très bonne qualité, les Lyonnais ont confié le mastering à un maître du genre, en l'occurrence Tom Baker. Expert quand il s'agit de donner le son juste à ceux qui mêlent machines et guitares (Danzig, Marilyn Manson, Rob Zombie, Ministry, Static X, Nine Inch Nails, Disturbed...) mais aussi à la planète rock/métal en général (30 Seconds to Mars, Deftones, Helmet, Stone Temple Pilots...), le grand nom qu'il porte pourrait certainement aider Porn à se faire remarquer davantage sur la scène internationale.

■ Oii



SHUFFLE

C'EST SANS DÉTOUR QUE JORDAN, GUITARISTE, RÉPOND À NOS QUESTIONS SUR LEUR CAMPAGNE DE CROWDFUNDING, LA DIRECTION DU NOUVEL ALBUM, LES CONCERTS ACOUSTIQUES, LES CLIPS ET LE FUTUR PROCHE D'UN GROUPE QUI CONTINUE SON ASCENSION.

La campagne de crowdfunding a failli ne pas réussir, vous étiez stressés ?

C'était la deuxième fois que nous tentions une campagne de crowdfunding, nous savions que beaucoup de personnes attendent la fin pour participer, la période de «flottement» en milieu de campagne est stressante en effet ! Au final, nous avons reçu énormément de soutien, des centaines de messages durant toute la campagne, des relais des médias, des personnes qui ont parlé de notre projet à tous leurs amis, de nouveaux «fans», des albums envoyés en Europe et au Canada. Que du positif !

Il y avait un plan B ou vous comptiez laisser tomber tous ces trucs «bonus» ?

Sans ces 6 000 €, ça aurait été très compliqué pour nous, il n'y avait pas vraiment de «trucs bonus» tout a été mûrement réfléchi ! Nous sommes autoproduits, nous avons tout avan-

cé de notre poche. Lors d'une réunion cet été, nous avons refait les budgets et nous nous sommes aperçus qu'il nous manquait des sous, clairement sans cette campagne nous aurions dû faire un prêt ou quelque chose comme ça, c'était ça le plan B.

Pensez-vous que le fait que cela ne serve pas directement à financer l'album qui sortait de toute façon ait pu calmer quelques financeurs potentiels ?

Aucune idée, nous avons essayé d'expliquer au mieux notre démarche. Vu que nous avons enregistré, mixé et masterisé nous-mêmes, il n'y avait pas besoin de «financer l'album», mais sans promotion avec attaché de presse et clips, on ne fait pas de tournée ! Nous sommes avant tout un groupe live, notre but maintenant est d'aller jouer partout où nous avons envoyé des albums et bien plus loin on espère !

La pochette est superbe, elle est signée Lucie Cros, vous pouvez nous la présenter et expliquer comment on en arrive à ce résultat ?

Lucie est une amie de longue date qui est venue faire ses études d'art au Mans. Au tout début, nous étions partis sur totalement autre chose, elle devait retravailler dessus mais finalement elle a fait quelques dessins complémentaires autour de l'idée de départ et nous a envoyé ça, nous sommes tombés amoureux de l'un d'entre eux, c'était exactement ce qu'on voulait ! Nous l'avons appelée juste après : «Euhhh en fait laisse tomber, on a notre pochette là !». Chaque membre du groupe voyait quelque chose de différent, l'idée nous a plu !

Le Hashtag dans le titre, c'est un signe de modernité alors que votre musique puise plutôt dans le passé... Pourquoi ce choix ?

Le hashtag a pris une ampleur énorme depuis quelques années, c'est un nouveau langage pour communiquer dans tous les domaines, ça nous a marqués ! Nous avons trouvé intéressant le fait de mettre le titre de l'album sous cette forme, il y a une référence à certaines chansons, dont les textes parlent du monde trop moderne.

#WontTheyFade? est davantage métallisé que le précédent, c'est une évolution naturelle ou réfléchi ?

L'objectif n'était pas de faire un album plus métal, je pense que nos inspirations évoluent et on est sans doute plus énervé qu'avant (rires). Le métal est un moyen fort d'expression. Nos pèlerinages au Hellfest nous auraient-ils influencés ?

«Switch to the otherside» a des aspects néo-métal à la Incubus très marqués, pourquoi l'avoir choisi parmi les «singles» ?

C'est extrêmement dur de choisir un single, surtout pour cet album ! Elle est simple et efficace, on voulait s'en servir comme un bon coup de marteau, un peu comme la suite de «Crazy» la dernière du premier album. Et c'est la seule chanson qui fait moins de 5 minutes, c'est peut-être pour ça aussi ! (rires)

On retrouve des idées similaires entre les deux derniers clips, «Faded chalk lines» présentant lui aussi le groupe jouant avec des spots horizontaux dans le dos, c'est un hasard ou une marque de fabrique ?

(Rires) On verra dans les prochains ! Ces deux clips ont été tournés pendant la même période, nous avons mutualisé pas mal de choses effectivement !

Les deux clips sont sortis à quelques mois d'écart mais «Faded chalk lines» a dépassé les 60 000 vues beaucoup plus vite, une explication ?

Notre attaché de presse a réussi à avoir des exclusivités sur une dizaine de webzines internationaux, le clip était disponible sur leur site avant la sortie, ça a très bien marché !

Laisser un titre instrumental est devenu un signe de reconnaissance, vous décidez de le composer dans cette optique ou c'est un peu au hasard de la composition que vous mettez ou pas du chant ?

Rien n'était décidé à l'avance. Nous avons composé plus de 50 morceaux, certains étaient sans chant et nous avons fait nos choix. Les deux morceaux instrumentaux ont été réalisés avant l'enregistrement de l'album, nous voulions utiliser les prises des pré-prods pour garder un son plus «authentique».

Vous allez jouer en mode duo acoustique, cette idée est-elle liée à la version acoustique de Klone avec qui vous partagerez les dates ?

Nous jouons depuis longtemps en acoustique, en showcase par exemple ou dans les petits lieux, mais il est vrai que la version duo acoustique est plus récente. C'est un super exercice, ça rend vraiment bien et c'est super pratique, une guitare, un clavier, 2 micros et hop ! Cette version est plus adaptée aux premières parties et vu que Klone tournait en acoustique, cela coulait de source. Ça reste tout de même exceptionnel et nous avons hâte de rebrancher les guitares !





Rebossier les morceaux pour des versions piano/guitare, c'est beaucoup de travail ?

Eh bien pour être franc ... pas tant que ça. Nous avons la chance de faire une musique très riche en harmonie. On repart de la compo de base, piano/voix ou guitare/voix on réarrange un peu et le tour est joué, sur certains morceaux ça marche direct, sur d'autres c'est plus long, il faut un peu d'imagination mais ça vaut toujours le coup !

Jouer en acoustique ouvre sur un autre public ou ce sont des gens qui vous connaissent déjà ?

Certains nous ont découverts lors de concerts

acoustiques oui ! Nous avons fait quelques belles premières parties en config acoustique comme Dirty Loops, Lonely The Brave, Alex Clare... et grâce à ces différentes formules nous pouvons jouer partout et à tout volume sonore ! Nous avons également eu de très bons retours du public qui connaissait déjà le Shuffle version électrique.

Vous allez aussi jouer en Allemagne, il y a un vrai enjeu hors de France ?

C'est un véritable plaisir de partir en tournée à l'étranger, à l'aventure dans d'autres pays ! L'Allemagne est un pays très rock / métal, nous avons un très bon public là-bas et au fil des an-



nées nous nous sommes liés d'amitié avec des «fans» et des pros. En plus on adore la bière ! (Rires)

C'est l'époque des vœux, qu'est-ce qu'on peut vous souhaiter pour 2019 ?

De jouer partout !!! Faire le maximum de concerts en France, en Europe, en Russie, puis poursuivre l'aventure en terrain inconnu, USA, Japon, Canada, Australie, Amérique latine, Inde, Mars, Neptune...

C'est aussi l'époque des bonnes résolutions, vous en avez pris ?

Euh je ne crois pas ! (Rires)

Merci à Jordan et à tout Shuffle, merci aussi à Pat et la Klonosphère.

■ Oli
Photos : Waap!

DEAD BONES BUNNY

What's up rock (Autoproduction)



Le titre de ce premier album des Dead Bones Bunny a beau s'intituler What's up rock ?, (en référence au «what's up doc ?» de Bugs Bunny pour ceux qui n'ont été biberonnés dans leur enfance qu'avec du kamehameha et du pikachu) on est loin de l'univers cartoonesque et enfantin de Looney Tunes. Au regard du style musical de ce groupe, on se rapprocherait plus du fameux lapin de la caverne de Caerbannog dans «Monty Python, Sacré Graal !». Car derrière un artwork plutôt gentillet, se cache un groupe Dead Bones Bunny plutôt chaud bouillant. Mais après tout, pourquoi partir dans de hypothèses farfelues alors que sur la page facebook du groupe, celui-ci a imaginé (et joliment illustré) une sympathique histoire romancée : celle de Bunny Bones, une danseuse londonienne décédée en 1975 qui réapparaît en 2017 à Paris Bastille, et qui, souhaitant trouver un mix entre ses 2 amours, le rockabilly et le métal, fonde le groupe Dead Bones Bunny. L'univers y est donc très travaillé, que ce soit sur les réseaux sociaux, au sein du digipak richement enjolivé ou même sur scène. Mais assez parlé de l'emballage, et passons au son, parce que d'un part, on est quand même plutôt sur une chronique musicale, mais surtout, ce serait bien dommage de s'arrêter au visuel, tant la bande originale de la biographie de Bunny Bones est savoureuse.

Donc, si je reprends la biographie de la bunny girl,

elle a souhaité combiner rockabilly et métal. Eh bien, elle y est arrivée. On n'est pas du tout dans une improbable fusion où Dead Bones Bunny reprendrait les tics des deux styles pour en sortir une caricature comique et bancale, un mashup improbable et finalement inaudible. Le talent de cette troupe de 11 personnes (si j'inclus le staff pour la scène et la conception graphique) est d'avoir placé le curseur là où il fallait, une fusion entre les Motorhead et les Stray Cats. Motorhead car on a retrouvé le fils de Lemmy tellement la tessiture de Tim, se rapproche de feu M. Kilmister. Mais aussi parce que l'on a beau retrouver quelques orchestrations rock 60's, la guitare de Steve pose des gros riffs grassouillets et s'envole dans des solos hard rock, Savi à la batterie a viré ses balais pour empoigner des baguettes incassables et Gab à la contrebasse doit avoir des cordes grosses comme des câbles de grue de chantier. Pour poser sur cette fureur quelques nuances, Isa et Fafa aux chœurs interviennent avec justesse, sans casser la rythmique effrénée des 12 titres de l'album.

En conclusion, même si l'imaginaire et le style métallo rockabilly pourrait laisser croire que l'on est dans une volonté parodique, les Dead Bones Bunny envoient un bon gros son de tout ce qu'il y a de plus sérieux et de plus métal. D'ailleurs, s'ils ont fait les premières parties de Bukowski et le Motocultor, c'était pas pour y planter des carottes, mais bien pour planter le chapiteau de leur délire.

■ Eric

DAYTONA

L'allégresse (Tekini Records)

DaYTona
L'ALLÉGRESSE



Changements de line-up, changements de labels, séparations, retours en grâce, la vie d'un groupe n'est pas toujours un long fleuve tranquille. Celle de DaYTona commence sur les bords du Rhône et continue de se construire aujourd'hui autour de JL et Sylvain. Les deux compositeurs principaux sont entourés de quelques amis qui gravitent autour du projet depuis quelques années. Ils ont trouvé une forme d'équilibre qui leur permet de sortir un nouvel album soigné dont l'écriture s'étale sur une longue période puisqu'on y retrouve deux titres parus en 2014 sur l'EP *Morceaux de lune* (même si «Kassérine» a été un peu retravaillé). Les comparses de longue date sont l'indispensable Nikko (producteur et clavier ici -encore-, mais guitariste de Dolly ou de Eiffel) et quelques renforts comme Valentin (aux cuivres chez Babylon Circus), Leelou ou Gilles, sans oublier ceux qui ont participé aux deux «vieux titres» comme Bayrem (ex-guitariste de Manu ou Luke, Les Hurlements d'Éléo) et Nicolas (batter de Eiffel qui prête ses talents à d'autres comme The Married Monk ou Laetitia Shérif)...

Basse ronde, sonorités travaillées (les claires comme les distordues), mots choisis, chant accrocheur, rythme calé sur les pulsations cardiaques, *L'allégresse* sait ce que c'est que la légèreté même si derrière une envie évidente de partager de la joie restent quelques pointes de tension et d'amertume

(comme «Les promesses» qui ne sont pas tenues). Le rock français n'est jamais franchement joyeux, les drames, les problèmes de la société, les relations compliquées, c'est aussi ce qui le nourrit et qui le différencie d'une brit pop plus guillerette. «J'emmerde», «Ma seule héroïne», «Sois belle» ou «Des étoiles en bandoulière» ne font dans *L'allégresse* de par leurs textes tandis que les instrumentaux «Malmö» et «...» ont des parties suffisamment saturées pour exprimer autre chose qu'un enthousiasme débordant quand bien même la sensation procurée est proche du titre choisi par les Lyonnais.

Longtemps relégué au rang d'espoir ou de bon groupe de deuxième division face à une concurrence dans la lumière (Dolly, Mickey 3D, Luke, Kaolin ou Déportivo ont tour à tour eu leur moment), DaYTona sont encore là et pourraient enfin recevoir les acclamations qu'ils méritent, non pas pour leur ténacité mais pour leur musique dont ils peuvent être fiers.

■ Oli

THE YOUNG GODS

Data mirage tangram (Two Gentlemen)



Rares sont les groupes à faire des albums toujours différents malgré un style reconnaissable en une fraction de seconde, The Young Gods est de ceux-là. Et si neuf années nous séparent de *Everybody knows*, on a l'impression que ce son et ces ambiances ne nous ont jamais quittés, comme si les Suisses étaient perpétuellement présents dans nos esprits même si on ne les écoute pas quotidiennement. Excellent par moments, ce nouvel album qu'est *Data mirage tangram* a également amené quelques déceptions. Pas sur l'artwork et le titre, très fidèles à l'image des Jeunes Dieux puisque la cover est aussi colorée qu'éclatée et puisque le titre peut servir de mots-clés pour définir leur musique : «data» pour les données et le côté ultra numérique de leur travail, «mirage» pour les illusions qu'ils sont capables de créer et «tangram» pour cette facilité avec laquelle ils agencent des pièces identiques de multiples manières pour créer quelque chose de toujours différent.

Si je suis un tout petit peu déçu par cet opus, c'est que deux morceaux sont à la fois très lents et très électroniques, le quasi instrumental final «Everythem» et le torturé et allongé «All my skin standing». «Everythem» clôt l'album, c'est un retour à la vie normale, une porte de sortie comme «Entre en matière» permet de s'introduire dans le monde de *Data mirage tangram*, à cette différence près

que le titre inaugural va quelque part, une mélodie nous prend par la main et nous guide jusqu'à quelques mots doux qui captent notre attention, là où la dernière piste cherche plutôt à nous perdre faute de repères. Quant à «All my skin standing», je lui reproche un aspect «non terminé», le jeu sur les percussions, les textes, la gratte qui déchire le truc, jusqu'à mi-parcours, c'est le kiffe mais ensuite la guitare s'égare dans un solo distordu durant trop longtemps. Alors que «Moon above», construit sur la même base mais avec un saxo sur la fin, réussit à éviter cette sensation en s'achevant avant l'ennui.

En revanche, «Tear up the red sky» peut devenir un marqueur important pour The Young Gods, rythme enlevé, sons lumineux, chant en anglais très mélodieux, basse envoûtante, le titre est excellent de bout en bout. On est loin de l'univers métal-indus du «TV sky» qui était trop bleu avec ce ciel rouge qu'il faut déchirer mais les chaudes saturations apportent un beau contrepoint aux bidouillages froids. L'ambiance du morceau m'a donné envie de réécouter «Cancer» qui est mon titre préféré de Filter (et pendant qu'on y est tout l'album *Title of record*), le mélange d'organique et de mécanique, de douceur et de rugosité étant juste parfait. «Figure sans nom» se défend pas mal lui aussi bien que les guitares ne s'énervent pas, là, c'est le tempo qui procure le plaisir. Beaucoup plus électro, «You gave me a name» propose un voyage qui fait monter l'excitation progressivement. Tout l'inverse de «Moon above» qui semble ne pas pouvoir tenir la mesure et tituber alors que tout y est maîtrisé.

Comme d'habitude The Young Gods a pris son temps, comme d'habitude, ils ont fait les choses sérieusement (au mixage, tu trouves le boss Alan Moulder pour lequel je réduis les travaux à 10 noms pour ne pas être trop long : Foals, Depeche Mode, U2, Placebo, Nine Inch Nails, A Perfect Circle, The Smashing Pumpkins, Death Cab for Cutie, Puscifer, Foo Fighters...) et comme d'habitude, ils ne laissent pas indifférents. Si tu apprécies, tu écouteras forcément, si tu hésites, écoute au moins «Tear up the red sky».

■ Oli

EMMA RUTH RUNDLE

On dark horses (Sargent House)



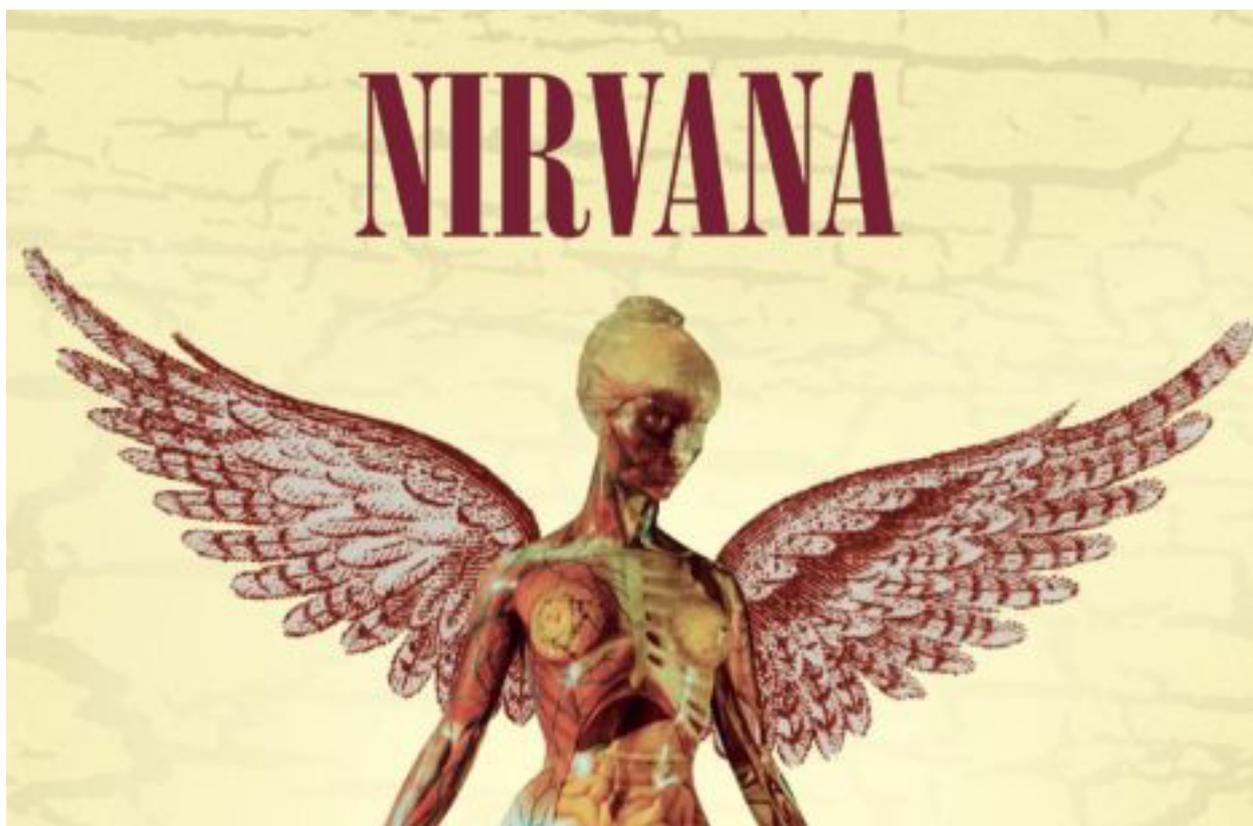
La guitariste du quintette heavy post-rock Red Sparrows et de Marriages (et accessoirement fondatrice de The Nocturnes) a présenté en septembre dernier son quatrième album solo, *On dark horses*, disque signé chez l'excellent label Sargent House (Chelsea Wolfe, Deafheaven, Earth...). Emma Ruth Rundle a décidé d'enregistrer pour la première fois avec un groupe dont la plupart des membres sont issus de Jaye Jayle, formation également signée sur le même label et dont le guitariste n'est autre que son mari, Evan Patterson, et a su faire confiance au producteur Kevin Ratterman (My Morning Jacket, Ray LaMontagne, Andrew Bird...) du studio La La Land pour un résultat simplement sensationnel et atmosphérique.

Bâti par des prises majoritairement live, *On dark horses* est une combinaison astucieuse de sonorités rock très US - «Darkhorse» aurait très bien pu être un titre d'A Perfect Circle et le refrain de «Dead set eyes» fait penser à Alanis Morissette - frisant facilement avec le post-rock («Control», «Light song») voire le goth-rock/darkwave («Fever dreams»), avec des éléments de folk americana au charme capiteux («Races», «You don't have to cry»). Cette oeuvre pleine de candeur et autobiographique est remplie de nuages révélant sporadiquement différents degrés de lumières et d'ombres en fonction de l'intensité des morceaux. À ce titre,

l'inaugurale «Fever dreams» est capable de proposer des mues progressives intéressantes.

Mélancolie et langueur sont au programme de ce nouveau disque signé par la merveilleuse voix douce mais franche d'Emma qui sait aussi jouer avec la dualité homme-femme sur l'intense «Light son» avec Evan. Un bijou que le feneç vous recommande si vous aimez autant Chelsea Wolfe que Marriages ou autant Shannon Wright que Alanis Morissette.

■ Ted



PALEM CANDILLIER

SI LE BOUQUIN DE PALEM SUR UN DES ALBUMS CULTES DE NIRVANA EST ARRIVÉ SUR MA TABLE DE NUIT, C'EST BIEN PARCE QUE L'ON A SUIVI QUELQUES UNES DE SES PRÉCÉDENTES AVENTURES EN TANT QUE MUSICIEN (SO WAS THE SUN, THE BREE VAN DE KAMP'S). LÀ, C'EST DANS LA PEAU D'UN AUTEUR QU'IL RÉPOND À NOS QUESTIONS...

D'abord, comment t'es-tu retrouvé dans ce projet ?

J'ai découvert par hasard le «OK computer» de Michel Delville dans la collection Discogonie en furetant chez mon libraire. J'ai beaucoup aimé le concept de consacrer un livre à un album, mais en allant à fond dans l'analyse, comme ce qui se fait depuis un moment chez les anglo-saxons avec l'excellente série «33 1/3». J'aime lire et écrire sur la musique en général, je surveille tout ce qui se fait chez les éditeurs à ce niveau-là et j'attendais la bonne occasion de me lancer dans un projet. Quand j'ai vu qu'on pouvait proposer un disque, je n'ai pas hésité à contacter Hugues, qui fournit un travail de dingue pour que la collection existe, et on a commencé à discuter de l'album que j'aborderais. J'avais beaucoup d'idées, nous sommes tombés d'accord sur

un Nirvana, «mais n'importe lequel» !

Le fait d'être musicien est un plus ou un pré-requis ?

Je dirais plutôt que «le fait d'être un musicien profondément influencé par Nirvana» est un plus, parce que j'ai eu envie de rentrer au cœur de cet album écouté des millions de fois pour comprendre ce qui a pu autant me marquer, comment et dans quel esprit ces chansons ont été faites. Je ne voulais pas me prétendre musicologue mais approcher la création de ce disque d'un point de vue d'artisan, car c'est l'image que j'ai de Kurt Cobain. Le côté «compo» des titres m'intéresse vraiment, j'espère avoir transmis cette fascination dans le livre.





Pourquoi In utero plutôt que Nevermind ? Le plus culte des deux est certainement l'autre...

C'est ça ! Il y a une phrase qui m'a définitivement poussé à parler de ce disque, celle d'un journaliste américain qui avait écrit : «Mes chansons préférées de Nirvana sont dans Nevermind mais mon album préféré est In utero». Je trouvais que ça résumait parfaitement le rapport qu'on a presque tous à la discographie de Nirvana et que pour résoudre ce paradoxe il était temps de se pencher sur ce disque hostile et tellement différent de Nevermind. Et puis In utero évoque aussi des noms du rock indépendant qui sont devenus mythiques : Steve Albini, le producteur, Pat Smear, le second guitariste de tournée qui deviendra un Foo Fighters avec Dave Grohl, sans parler des chansons elles-mêmes : «Rape me», «Heart-shaped box», «Pennyroyal tea»... Autant de raisons de raconter l'histoire de ce douzettes aux relents tragiques mais extrêmement sincère dans la démarche artistique du groupe.

Je trouve l'écriture assez «clinique» comme si tu cherchais à ne pas t'impliquer émotionnellement dans le livre, c'est une volonté de l'éditeur ?

C'est plutôt ma façon d'écrire. J'avais envie d'être neutre, de ne pas trop supposer, je pense que le traite-

ment du disque en avait besoin car on peut vite devenir trop passionné, on peut avoir tendance à imposer son regard, et Kurt Cobain est un cas d'école en la matière car j'ai lu trop de choses où on voulait parler à sa place alors qu'il n'est plus là pour confirmer. Il taggait lui-même sur ses murs à la fin «Aucun d'entre vous ne connaîtra réellement mes intentions», c'est dire. J'en ai beaucoup parlé avec Hugues, qui m'incitait à être moins objectif, plus personnel. Mais ma façon d'être personnel dans l'écriture, c'est justement d'emmener le lecteur à travers une galaxie de détails, d'anecdotes, sans perdre de vue l'album dans sa globalité. Et après tout, pour analyser un disque qui a un titre aussi médical, l'écriture clinique n'est pas une mauvaise idée !

Dans les gros bouquins parus sur Nirvana, les auteurs racontent aussi un peu leur vie, parmi ces «bibles», laquelle préfères-tu ?

Ce dont tu parles me fait surtout penser à «The True story» du journaliste Everett True qui était un vrai proche de Cobain et de Courtney Love, et sa bio est une mine d'infos fiables parce qu'il ne cache rien de sa proximité avec le groupe ni de ses réflexions sur l'évolution de Kurt. C'est assez rare pour être signalé, il n'y a ni voyeurisme ni angélisme dans sa démarche, et

pour cette raison c'est une de mes sources préférées. J'ai beaucoup aimé aussi «Nirvana : une fin de siècle américaine» de Stan Cuesta qui a le mérite de replacer le trio dans l'Histoire, ce qui manque trop souvent dans d'autres livres. J'avais souvent l'impression que Nirvana était traité comme une sorte d'îlot détaché de son entourage et de son époque. Parler du groupe sans mentionner les Melvins, Sonic Youth, les Pixies, Black Flag, le déclin de MTV et le contexte de désillusion sociale dans les zones défavorisées et rurales des États-Unis, c'est passer à côté de trop de choses qui expliquent le phénomène.

Du coup, on ne connaît pas ton histoire personnelle avec Nirvana et In utero, quels souvenirs t'évoque cet album ?

In utero a peut-être bien été mon premier album de rock contemporain, trouvé dans une brocante avec le Unplugged. C'est devenu au fil du temps un compagnon de route vers lequel je revenais souvent. Mais je pense que je ne prenais pas encore la mesure de l'importance de ce disque, qui s'est beaucoup résumé à «Rape me» et «Tourette's» dans mes premières années de fan. Un ami musicien très connaisseur, le collègue de groupe Pedro, m'a fait entrer davantage dans l'album bien plus tard, en me parlant des mix originaux de Steve Albini, du processus d'enregistrement fou de ce producteur intransigeant et de la qualité de chaque composition. J'ai complètement plongé depuis et je suis content de pouvoir parler de cette véritable épopée indépendante dans le détail aujourd'hui.

Quel est ton morceau préféré de Nirvana ?

Je suis progressivement tombé amoureux de «Radio friendly unit shifter», au point d'être obsédé par ce morceau, qui est pour moi la quintessence du punk qu'a toujours voulu jouer Kurt, du moins je pense. Ce côté cavalcade obstinée et funèbre est merveilleux. J'aime aussi énormément «Pennyroyal tea» et ses chœurs sur le refrain, «Aneurysm» bien sûr et les versions live de «Scentless apprentice».

Les anecdotes sont légions, comment as-tu fait la sélection ?

Les anecdotes c'est un piège, on voudrait toutes les mettre par envie d'être exhaustif mais beaucoup d'entre elles n'apportent rien de spécial pour faire avancer l'histoire. Celles qui sont restées aident à raconter quelque chose sur le processus créatif de Nirvana : les nombreux titres alternatifs de «Tourette's» qui amènent jusqu'au titre final sont passionnants,

tout comme les petits comportements des uns et des autres pendant l'enregistrement du disque, qui sont éloquentes sur les rapports entre le groupe, Albini et le reste du monde. Savoir que Dave Grohl s'est offert des petites récréations créatives entre deux prises, ça permet de souligner que les Foo Fighters sont déjà en gestation et que chaque membre a son identité malgré l'aura écrasante de Kurt. Le tri se fait au fur et à mesure que le récit se dessine en fait !

Tu évites aussi de faire des interprétations au regard de la suite de l'histoire, ça n'a pas été trop difficile ?

Il faut complètement oublier les derniers jours de Nirvana et de Kurt quand on parle de In utero, et en même temps on ne peut pas ne pas y penser ! D'ailleurs le disque reflète un mal-être évident, alarmant, mais pas obligatoirement tragique. J'ai préféré mettre en avant l'évolution musicale du groupe, les partis pris sonores et textuels, les ouvertures vers l'Unplugged, David Bowie et les expérimentations. Quand on regarde ça on est peut-être encore plus choqué que tout se soit terminé aussi violemment, mais ça laisse aussi un peu rêver : et si... ? Je préfère partir de ce principe.

Attaquer le livre par «Sperme», c'était pour tester ta liberté d'écriture ?

C'était pour tester... tout court ! Ce n'était pas voulu comme un gag mais ça tenait le coup à la relecture, alors pourquoi pas ?

Tu es trop jeune pour avoir vécu pleinement le «moment» Nirvana, tu aurais apprécié ou si tu pouvais vivre une époque, ce ne serait pas celle-là ?

Peut-être bien, mais en touriste via la DeLorean alors. Vivre l'époque actuelle est déjà un challenge, il y a beaucoup à faire !

Si on te demande une liste de prétendants au titre d'icône rock d'aujourd'hui comme l'a été Kurt Cobain, tu mets qui ?

Difficile d'y répondre, surtout que Ian Curtis, Kurt Cobain ou John Lennon sont devenus des icônes une fois morts et ce statut dépend de tellement de paramètres différents et discutables. Il est même un peu trop ancré XXème siècle, je crois que la célébrité du futur prendra d'autres formes. Mais pour rester dans l'esprit de Kurt, je pense qu'on manque d'icônes rock féminines et qu'il est temps que ça change. Des artistes comme St Vincent ou Shannon Wright le mériteraient bien. L'ancienne Slits qui est devenue autrice, Viv Albertine, en impose beaucoup aussi. En France, on a des musiciens



formidables qui n'ont rien à envier aux Anglais, comme La Féline. Sinon, pour moi, il y a sans aucune discussion possible Thurston Moore de Sonic Youth, qui est un monument de mélodicité et d'expérimental mélangés.

Avec Les Reines du Baal, vous allez jouer In utero en live en intégralité, c'est juste pour un concert ou il y aura une suite ?

Ce sera pour fêter en différé la sortie du livre, d'autres musiciens joueront du Nirvana au Supersonic à Paris ce soir-là et il y aura un stand pour se procurer des titres de chez Discogonie. Mais j'aimerais bien exporter ce show dans d'autres villes, ne serait-ce que pour le plaisir de jouer cet album et de lui redonner une vie sur scène. Je suis assez amateur de concepts scéniques de ce genre !

Qu'est-ce qu'on peut te souhaiter pour 2019 ?

Terminer mon projet sur John Lennon et continuer d'écrire sur des sujets qui m'éclatent, faire des scènes

encore, et que l'un continue de nourrir l'autre constamment !

Merci à toi !!

Merci à toi et longue vie à W-Fenec bien sûr, qui me suit depuis l'aventure So Was The Sun.

Merci Palem et merci Hugues chez Discogonie.

■ Oli

Photo couleur : Jordan Dorey



Nirvana

PALEM CANDILLIER

Nirvana In utero (Editions densité)



Parce qu'une chronique de disque (même celle de In utero [Réédition]) ne permet jamais d'aller aussi loin qu'un bouquin, les éditions Densité ont créé la collection Discogonie qui permet de revivre des albums cultes par la lecture plutôt que par l'écoute, dans cette série qui compte déjà de jolis noms comme The Cure (Pornography), Radiohead (OK computer) ou Rage Against the Machine (éponyme), tu peux ajouter le In utero de Nirvana. Pourquoi pas Nevermind plus emblématique ? Question qu'il faudrait poser à l'auteur qui présente le dernier album du combo de Seattle comme une synthèse de tout ce qu'ils savaient faire.

Pour ce genre de travail, le choix de l'auteur a de l'importance, ici, il s'agit de Palem Candillier, musicien bien connu de nos services puisqu'on l'a vu à l'œuvre dans différents groupes (So Was The Sun, The Bree Van de Kamp's...) et en solo, il sait donc ce qu'est une pédale de distorsion, un ampli à lampes et le mastering. Il est fan de grunge depuis toujours mais a quand même bossé et relu ses classiques (Michael Azerrad, Everett True, le journal de Cobain...) pour nous livrer moult détails sur chacun des titres de l'album. Quand ont-ils écrit, de quoi traitent les paroles, comment peuvent-elles être interprétées en fonction de la vie de Kurt, faut-il y voir des signes annonciateurs de la suite, quel a été l'apport d'Albini, pourquoi autant de frictions après les prises de son, à quels autres morceaux peut-on les comparer, existe-t-il une anecdote sympa à raconter, que dit le clip ou la pochette du single... chaque piste est décortiquée en plusieurs pages (et c'est écrit petit !) et nous plonge au plus près de la musique. C'est très détaillé, très précis, pas trop technique (ou alors bien expliqué), ça se lit assez vite et on a forcément envie de réécouter l'opus en même temps.

Seul petit reproche, mais c'est peut-être une volonté de l'éditeur, c'est le premier livret de cette collection que je lis, c'est le côté un peu clinique de l'opération, Palem Candillier s'efface totalement derrière Nirvana, j'aurais apprécié qu'il mette davantage de lui-même, qu'il transmette ses émotions, qu'il nous narre un peu de sa vie au travers de souvenirs ou d'expériences liées à ces morceaux. La nostalgie d'une époque fait qu'on a tous des choses à partager en rapport avec la musique, en particulier celle-là. Mais les aventures de Palem n'étaient pas le sujet, cet ouvrage ne se concentre que sur In utero et lui ouvre le ventre de fort belle manière.

■ Oli

VOLBEAT

Let's boogie (Vertigo)



Rock heavy/hard, Volbeat n'est pas tout à fait métal même s'il en reprend beaucoup de codes et a longtemps dû se contenter d'être un sous-Metallica vu la propension des Danois à sortir de belles mélodies et des solos. Avec le temps et les années, on s'est habitué à leur présence et ils ont patiemment gravi les échelons pour désormais s'inviter parmi les plus gros groupes européens à convaincre de par le monde. En août 2017, ils ont rempli leur Telia Parken, le stade qui est un peu l'équivalent du «Stade de France» pour le Danemark, c'est le gros stade de la capitale, celui de l'équipe nationale et d'un des meilleurs clubs du pays (le FC Copenhague), ils y ont presque mis 50.000 personnes ce qui est juste énorme. Le Danemark dans son ensemble comptant moins de moitié moins la population de l'Île-de-France. Pour pouvoir comparer, faudrait que Loudblast ou Gojira enquillent au moins deux Stade de France sold out en tête d'affiche...

La bande de Michael Poulsen joue donc à domicile devant un public comblé et qui va en avoir pour son argent. Volbeat va en effet délivrer un gros concert de plus de 2h avec 26 morceaux au menu, des hits en veux-tu en voilà et histoire de rompre un peu la monotonie (oui, y'a un paquet de longueurs -genre «Doc hol-

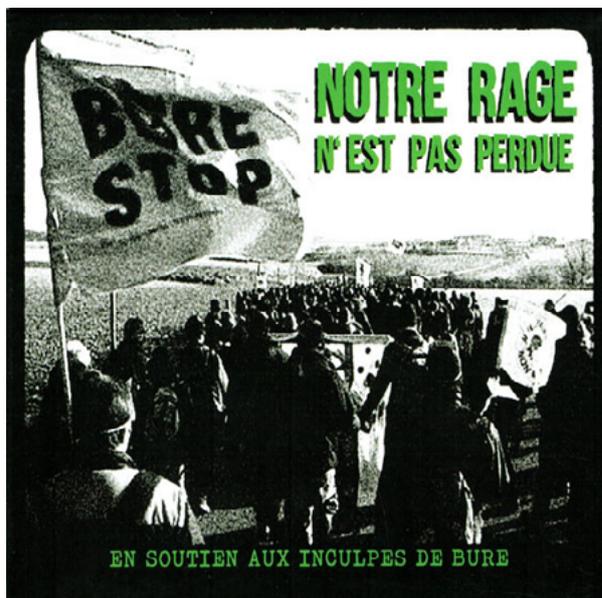
liday»- pour un non converti comme moi), le combo a invité plein d'amis. Dans la liste, on passe rapidement sur une chanteuse danoise inconnue (Mia Maja qui fait quelques chœurs sur deux titres), un guitariste local (Rod Sinclair sur deux titres aussi), un chanteur (Johan Olsen sur ... deux titres) ou encore un boxeur (Mikkel Kessler qui ne s'en prend pas aux gars de la sécu) pour s'appesantir un peu sur la présence de Mille Petrozza (Kreator) venu adouber les voisins sur «7 shots», celle de Mark «Barney» Greenway (Napalm Death) pour se faire «Evelyn» en mode gras, celle de Danko Jones pour un «Black rose» tonitruant mais surtout par celle du boss Lars Ulrich (Metallica mais danois d'origine !) qui tâte des fûts pour «Guitar gangsters and Cadillac blood» et pour la seule reprise du set, à savoir son «Enter sandman» ! La boucle est bouclée, on peut remballer et aller se coucher ? Non, parce qu'il y a encore «Pool of booze, booze, boozza» et évidemment «Still counting».

Son impeccable, gros contact avec le public, d'ailleurs, heureusement qu'il ne parle que peu de temps le danois, sinon, ça aurait très vite pénible, en anglais, c'est mieux pour nous même si je peux comprendre la déception des nordiques qui connaissent tout de même bien les paroles en anglais (n'est-ce pas «Lola Montez» ?). Il est certain que l'objet vaut certainement plus le détour en DVD mais on a dû se contenter de la version double CD pour cette chronique. Si tu apprécies un tant soit peu Volbeat, rajoute un peu de monnaie pour avoir les images, c'est encore mieux.

■ Oli

NOTRE RAGE N'EST PAS PERDUE

Compilation (General Strike)



Le cauchemar du nucléaire, énergie décriée depuis ses débuts par une poignée de philosophes mais promue unilatéralement par l'establishment étatique, industriel et militaire, combattue ensuite par des militants chevronnés, continue de s'abattre telle une fatalité sur l'ensemble du globe et plus intensivement à certains endroits de celui-ci.

Parmi ces endroits, se trouve Bure, paisible village du sud du département de la Meuse, justement choisi par sa faible population et par ses couches géologiques prometteuses aux yeux (non éborgnés) des autorités de gestion des déchets nucléaires, l'ANDRA. Des couches géologiques sondées et étudiées afin d'y enfouir des déchets issus des centrales nucléaires, chose dont la collectivité ne sait que faire. Pour l'anecdote, il se dit que les strates d'argilite présentes dans le sous-sol meusien sont semblables à celles présentes sous le siège de l'ANDRA en banlieue parisienne. Contre tout cela, des activistes mais aussi de simples citoyens et même des élus locaux se sont levés en Meuse ou ailleurs. Mais qui se lève prend le risque de se faire bousculer ou de tomber. Et c'est bel et bien ce qui est arrivé à nombre d'entre eux -bien avant que la France n'attrape la jaunisse- pour qui l'existence s'est derniè-

rement compliquée depuis que la Justice s'est intéressée à leurs activités et tout simplement à leurs vies.

Pourquoi un si long préambule ? Parce que ce qui était dénoncé hier et passait pour être hérétique est en train de devenir la réalité de demain, parce que certains éléments méritent d'être remis dans leur contexte et parce que cet objet est une compilation de soutien, à l'image de la précurseuse Enragez vous !, de l'anti-carcérale In the spirit of total resistance ou de l'internationaliste El libertario.

Afin d'apporter un « soutien aux inculpés de Bure », pas moins de 25 groupes différents, signe de générosité et de diversité, ont donc répondu présents à l'appel de deux collectifs (Blast et ALHM) et d'un label (General Strike : Cartouche, Nevrotic Explosion, Brigitte Pop, ...). Ainsi, les 76 minutes de la galette sont investies aussi bien par des vétérans du mouvement punk-rock (Heyoka avec une version acoustique, Bérurier Noir avec un remix, Ludwig Von 88 avec le bien nommé «Fire» et même Psycho Squatt qui s'étire durant 6 minutes avec «Déforester» ou encore Attentat Sonore) que par des formations habituées de la scène alternative (Los Tres Puntos et son ska-punk, 22 Longs Riffs et son punk à tendance street, 8°6 Crew et sa sauce ska, Les Ramoneurs de Menhirs et leur formule punk-bretonne, Banane Metalik et son original gore 'n'roll ou Les Clébards et leur authentique punk-musette).

En plus des revenants nés au milieu des 1990's que sont ZSK et Les Partisans, on notera la présence de groupes ayant dernièrement mis un terme à leurs activités (les excellents The Decline! et Edouard Nenez et les Princes de Bretagne avec son caustique «Quechua on a ?») ainsi que celle du trio de potes constitué par Guerilla Poubelle, Diego Pallavas et Justin(e) (les deux derniers ont partagé un split sur le label tenu par les premiers, vous suivez ?).

Parmi les formations plus confidentielles se trouvent des «débutantes», même si la plupart d'entre-elles a

déjà au moins un album au compteur : il s'agit des Langrois de The Black Peppers (punk-hardcore), Stéphanois de Zone Infinie (punk-rock), Messins de Recidive (speedpunk) et Dijonnais de The Berbiseyans (reggae). En guise de (très bonnes) découvertes, on soulignera les performances de Radiocrimen et d'Accidente, combos respectivement Bilbayens et Madrilènes, qui insufflent un punk chaleureux en provenance d'outre-Pyrénées. Enfin, la mission d'achever la tracklist de cet explosif objet sonore a été confiée aux énigmatiques Black Birds qui (se) font plaisir avec un «92451» certes rudimentaire mais entraînant.

Près de 35 ans après que l'individuelle rage du «malheureux renard» des Bérus ait été chantée pour la première fois (sur Concerto pour détraqués), cette rage devenue collective sur la pochette de cette compilation s'allie désormais à tous les anti-nuke qui se sont mis à scander un peu partout et en toutes circonstances qu'«On ne nous atomisera jamais !».

■ Rémi





INTERVI OU : LENINE RENAUD

C'EST AVEC FRANK, LE LEADER CHARISMATIQUE (MÊME S'IL DIRAIT QU'IL NE L'EST PAS, LEADER) DE LENINE RENAUD (MAIS AUSSI DE MARCEL ET SON ORCHESTRE) QUE L'ON S'ENTRETIENT AUTOUR DE LEUR ACTUALITÉ (AVEC BIEN SÛR LEUR NOUVEL ALBUM) SOUS LA FORME DES QUESTIONS FERMÉES À CHOIX PAS VRAIMENT MULTIPLE.

Marx ou Engels ?

C'est un peu con comme procédé, c'est comme si tu demandais à un skateur de choisir entre la planche et les roulettes. Certains binômes sont une association absolument indispensable pour l'existence du projet comme Laurel et Hardy, Pink et Floyd. J'aime toutefois beaucoup la carrière solo de Karl Lagerfeld.

Staline ou Mao ?

Les deux sont fascinants. C'est pas facile de trancher. Ils débutent au poste de libérateurs et terminent bourreaux. Toutefois, je pense pas pour autant que tous les totalitarismes se valent. Je ne mettrai jamais dans le même sac Fascisme et Communisme. Dans le Communisme, le Stalinisme est une lourde erreur de parcours alors que dans le fascisme c'est tout le parcours qui est



une erreur. Bref. Je dirais Mao pour la chanson de Nino Ferrer.

Docteur Renaud ou Mister Renard ?

Tristesse. Mais là, y'a pas photo. Choisir entre Docteur Jerry ou Mister Love, c'est impossible, mais là... Encore que je ne suis pas dans ses souffrances. J'ai tellement d'affection pour lui.

«La demoiselle from Armentières» ou la mère d'Antoine Bailleul ?

J'adore les meneuses de revue. C'est tellement glamour darling. Ma préférée reste toutefois Annie Cordy. Dans La Route fleurie, une opérette assez marrante, elle chante le titre «Subitiste». Elle y a un swing incroyable. En ce qui nous concerne, c'est donc la demoiselle from Armentières. Line Renaud est une bonne comédienne et, je pense, une femme bien, c'est dommage qu'elle soit de droite. J'ai pas envie de défoncer «Bienvenue chez les Ch'tis» y'a plein de bonnes choses dans cette comédie.

Les Nonnes Troppo ou les Suprêmes Dindes ?

Difficile de choisir, deux très bons groupes, mais connais-

sant bien un des membres de ces deux formations, je vous conseille Les Nonnes Troppo, car voir Cyril danser en sandalettes, est un grand spectacle. Il a les mêmes jambes que la mère de Jeannie Longo, sans aucun poil.

Les Blaireaux ou Les Fatals Picards ?

Tu veux vraiment m'obliger à renoncer à l'hypocrisie ; La faculté indispensable pour tenir dans le showbiz ? Je dirais Les Blaireaux car on est mieux assis dans leurs galas et y'a davantage de femmes mûres.

Marcel ou Son Orchestre ?

Je ne connais pas mais on m'a dit que c'était super. Je vais écouter.

Petites histoires ou chansons ?

J'aime bien qu'on me raconte des petites histoires dans les chansons.

Badge Acid ou Pin's ?

Pin's orange uniquement, ceux à la framboise sont moins bons. Je recherche un beau pin's Suze pour un copain.



Smiley ou émoticône ?

C'est pas la même chose, le badge Acid avait une signification. L'émoticône est devenu un moyen pour répondre ou plutôt réagir à des messages en supprimant toute personnalité. Quand tu annonces la disparition d'un ami, y'en a qui t'envoient maintenant un smiley qui pleure. C'est devenu une appli pour répondre à notre place de façon très stéréotypée. Sur la pochette, on a joué sur la dénonciation du Smiley devenu émotion conne.

Gueule de bois ou gueule noire ?

L'alcool et le charbon, ça donne pas le même cancer. Perso je fais avec la gueule de bois. L'histoire de la mine est une grande tragédie romantique. L'alcool aussi tout compte fait.

ANPE ou Pole Emploi ?

À l'ANPE, on s'attaquait au chômage pas aux chômeurs. J'ai peur de ce qu'on est en train de demander aux salariés de pôle emploi.

Boulogne-sur-Mer ou Lille ?

Sans hésitation, le bord de mer, car mon chien préfère.

Mets tes faux-cils, deviens marteau ! ou 6, rue Brûle

Maison ?

Demande pas à une mère de choisir entre ses amants.

Clip ou scopitone ?

Les scopitones de David Vallet. La série Scopitone is not dead est mortelle. Les clips de Ben' Mister Bi sont terribles. Alors Joker de rockeur comme dirait Julien Clerc.

Concert perso ou festival ?

Pour la musique, les concerts perso, pour le folklore, les festivals.

Vœu ou résolution ?

La Révolution mon camarade. La fin de la misère donc la fin de l'exploitation de l'homme par l'homme. On démarre et on termine donc avec tonton Karl : «Le capitalisme produit ses propres fossoyeurs»

Merci à Frank et aux Lenine Renaud, merci également à At(h)ome.

■ Oli

Photos : François Bodart

LENINE RENAUD

La gueule de l'emploi (At(h)ome)



Conservant leur style, les Lenine Renaud semblent un peu moins portés sur la rigolade en cette année 2018. En phase avec la société, ce sont plutôt les difficultés et les accrocs qui nous sont contés, même le «déconneur» a des vagues à l'âme et «Ma copine narcoleptique» ne peut s'empêcher de se terminer par un tacle sur nos députés. L'équipe n'a pourtant presque pas changé, pas de crise de ce côté-là, il y a même eu un recrutement puisque après avoir travaillé pour Alain Chamfort ou Graeme Allwright, Sonia Rekis a pris possession de l'accordéon des Lillois, c'est donc bien le climat social qui a porté le groupe vers des textes et des ambiances qui flirtent entre nostalgie et mélancolie («Louloute», «Woodstock»).

Le décalage reste une de leurs armes favorites pour dérider et oublier ce qui nous entoure, nous plongeant pourquoi pas un siècle plus tôt avec les images du livret ornées de smileys jaunes pour casser l'esprit, dommage car certains collages (ceux de «Les limaces» ou «Libre» par exemple) méritaient mieux que ce photoshopage rapide (comme l'immonde double effet négatif / miroir au dos de l'opus, des graphistes ont connu le goulag pour moins que ça). Des décalages mais aussi des tranches de vie comme celle de la voisine d'en face, celle du gars qui va chercher du «Concentré de tomates» ou du petit «Émile» (putain, celle-là

on dirait du Cabrel !), dans ces cas-là, on écoute, on suit les histoires de ces héros de l'ordinaire, on s'attache et on arrive même à être déçu pour eux lors du sappy end («Marre»).

Plus grave que ses prédécesseurs, La gueule de l'emploi n'est pas l'album le plus facile d'accès pour pénétrer le monde de Lenine Renaud, surtout pour celui qui déboule en pensant trouver une alternative à Marcel Et Son Orchestre... D'ailleurs peut-être que le retour de ces derniers (au moins sur scène) a capté un peu trop de bonne humeur ou alors, c'est simplement que le groupe est ancré dans la vie réelle et que celle-ci n'est pas toujours réjouissante. Enfin, tout ça, c'est juste mon petit doigt qui me l'a dit, à peine aidé par mon oreille droite...

■ Oli

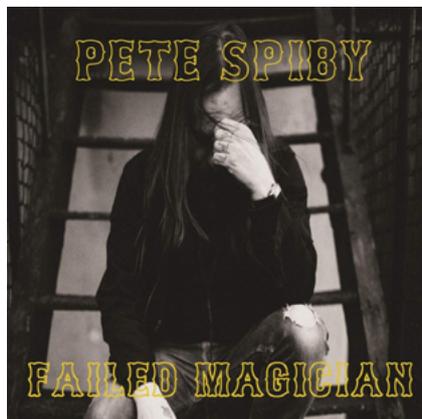


PLATANES

Platanes
(Autoproduction)

Quand on découvre un musicien de talent, on le suit dans tous ses projets et même si avant d'écouter son nouveau groupe, on se dit que ce sera forcément bien, on pourrait être déçu... Avec Sébastien Abat, ce n'est toujours pas le cas, que ce soit avec Tokyo/Overtones ou Adieu Papillon, ce garçon nous a toujours charmé, c'est encore le cas avec Platanes, un trio formé avec Clémence et Matthieu, un combo plus axé vers l'électro et une forme avancée de trip-hop, le chant féminin peut ainsi se faire très aérien comme très punchy, on est alors partagé entre Bristol et l'Islande, comme si Portishead, Gus Gus et la Björk des débuts s'associaient dans un projet servi par des boucles moins contemplatives et des rythmiques plus percussives. Signe de la complexité à cerner le groupe, le titre éponyme «Platanes» se veut certainement dansant (le sample directeur et le beat permettent les déhanchements) mais reste doux avec des éléments lounge qui brouillent la piste et nous invitent à la retenue. Les Caennais ont donc quelque chose de mystérieux, leur musique incite à creuser les passages, à chercher des influences, des inspirations tout en étant assez immersive pour celui qui voudrait juste en profiter et se détendre en la laissant couler, au calme, zen.

■ Oli



PETE SPIBY

Failed magician
(Cargo records)

Les araignées noires se sont faites écraser mais il y en a encore une qui continue de chanter : Pete Spiby, leader des Black Spiders (groupe de Sheffield qui avait sorti 2 LP entre 2011 et 2013, avant de splitter en 2016), se la joue donc solo pour ce Failed magician. Après tout, c'est compréhensible, l'araignée n'est pas une espèce qui vit bien en groupe. Même tout seul, on est dans le même registre de hard rock stoner US, ... pardon UK. Ce rock au gros son bien puissant, avec son flot de guitares en mode riff assommants et solos enivrants. Un espèce de mix entre les seventies avec un son et un tempo un peu plus contemporains. Mais tout seul, Pete Spiby a un petit peu moins de mordant, avec des tendances plus bluesy, voire même jazzy comme le sympathique «Mary Lou's dwag» et sa base rythmique qui donne envie de claquer des doigts. Il y a aussi pas mal de ballades rock US comme «Why not let them come» ou «We used to be friends». Pourtant, le gugusse sait quand même nous rappeler au bon souvenir de son ancienne formation («Wrap me round your little finger»). En résumé, sans renier son passé, Pete Spiby propose une partition plus posée, pas trop osée, mais dans la continuité.

■ Eric



THE BREATH

Let the cards fall
(Real World Records)

Riognach Connolly et Stuart McCallum sont... Britanniques, et ouais, Irlandaise pour la première et sa voix translucide, de Manchester pour le guitariste (aussi à l'œuvre dans The Cinematic Orchestra) qui économise ses notes pour ne délivrer que les plus douces. Comme pour son premier album il y a 2 ans, le duo s'est entouré d'amis musiciens pour donner davantage de reliefs à leurs compositions, un batteur et un bassiste tout en discrétion et un pianiste tout en légèreté. Tu l'auras compris, The Breath est un souffle, une bise, une respiration. Tout en retenue et en délicatesse, le groupe explore la beauté des molécules d'air en piochant dans ses origines (le côté celtique de «Hide out»), en usant de sa tessiture (quelle voix !!!) et polissant chaque seconde pour la transformer en coussin ouatée. Au passage, si tu aimes ce genre de sucrerie éthérée, plonge-toi également dans la discographie de Priscilla Ahn. L'hiver est déjà là (quel brouillard !), il faut rester au chaud sous la couette et la douceur de Let the cards fall n'incite pas à quitter son cocon, on est plus tenté par une simple contemplation béate, une dégustation sonore... et tant pis si on se rendort.

■ Oli



SNATCH

Trilemma
(Atomixity Productions)

Snatch, film culte de Guy Ritchie n'a pas qu'influencé quelques réalisateurs (Martin McDonagh ?) puisque c'est le nom de plusieurs groupes dont celui qui nous intéresse, formé en 2015 en Belgique, il marque le retour aux affaires pour quelques gars de La Louvière (notamment deux ex-Non-U qui enchaînent un deuxième EP à l'été 2018). Rock/métal clairement branché sur la vague alternative, les gaillards resuscitent de bons vieux souvenirs des années 90' de par leurs compositions et la façon de traiter le son, les inspirations sont nombreuses mais suffisamment diffuses pour ne pas enfermer le groupe dans la case de la «pâle copie de ...» Sont ainsi conviés à la fête avec un poil de nostalgie quelques échos lointains piochés chez Helmet, Therapy?, Tool avec un léger goût de stoner massif de temps à autre. Snatch aime donc les plans soignés, les surprises, les contre-pieds, les stars qui ne font que passer, entremêlent ses idées pour donner davantage de densité et prouvent ainsi qu'il a bien choisi son nom. A moins que ce ne soit que pour son sens premier qui est «arracher» auquel cas, c'est pas mal non plus... Et pas besoin d'une troisième possibilité pour avoir un trilemma car c'est le titre de l'EP...

■ Oli



THE MAGPIE SALUTE

High water
(Mascot Record)

A voir le groupe The Magpie Salute poser fièrement sur la pochette dans ce qui semble être un marais, dans un dress code un peu cow-boy, on imagine rapidement que ces gugusses viennent du Sud des States et qu'ils vont nous proposer du southern rock matiné de blues. Mais ces cinq-là qui posent fièrement, les guiboles marinant dans les hautes eaux du bayou, viennent d'une feu référence en matière de rock à l'ancienne qui a surtout sévi dans les années 90's, à savoir les Black Crowes. Sauf que les frangins Chris et Rich Robinson qui étaient aux manettes dudit corbeau sombre s'étant chamaillés, voilà que le groupe a splitté, et que Rich Robinson est reparti pour un autre volatile, troquant le corbeau pour la pie. Et si on ose un parallèle entre le règne animal et le style musical, disons que la pie reste très proche du corbeau, mais que sa robe est moins sombre. The Magpie Salute est donc dans la continuité musicale de Black Crowes, avec un peu moins de noirceur, de riffs brûlants et d'audace. Un album qui sera néanmoins apprécié par tout ornithologue adepte des espèces musicales endémiques des Etats du Sud Est Américain.

■ Eric

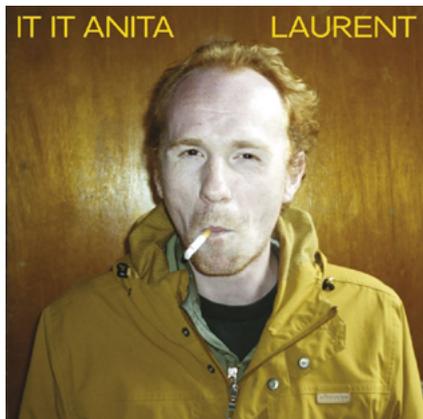


CRYPT TRIP

Rootstock
(Heavy Psych Sounds)

En quelques années, le label italien Heavy Psych Sounds est devenu un spécialiste du stoner, de la fuzz et d'un rock ensoleillé et granuleux. Ils viennent de nous dénicher Crypt Trip qui joue bien entendu dans cette veine mais avec un côté «math» [ou jazzy] en bonus. C'est un trio texan qui n'a que 5 ans mais délivre déjà un deuxième album très abouti avec de longues parties instrumentales où la guitare s'exprime très librement autant dans l'enchaînement des riffs/notes que celui des effets. La basse tient un rôle prépondérant car elle occupe beaucoup d'espace sonore et attire régulièrement l'oreille de par ses petites trouvailles. Les roulements et autres caprices rythmiques démontrent la volonté des Américains d'être plus qu'un énième groupe de stoner et de varier les plaisirs (la respiration «Mabon song») et d'expérimenter un tas de trucs sans pour autant que cela se réduise à une influence psychédélique. Très porté sur les instrus, la musique profite également de la beauté d'un chant souvent dénué d'effet et très pur. Ajoute une petite référence au plus grand festoche de tous les temps (et du coup Hendrix) et tu as là un fort bel opus garni de rayons de soleil.

■ Oli

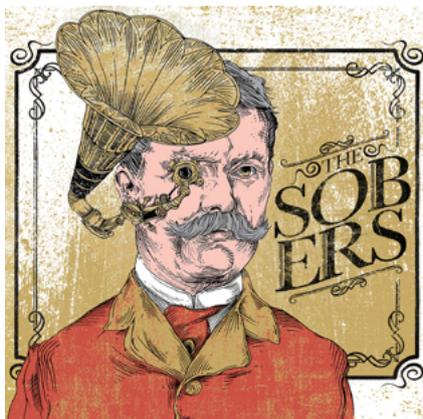


IT IT ANITA

Laurent
(Vicious Circle)

Laurent n'est sûrement pas l'album de l'année, quoiqu'en toute objectivité (terme qui n'a pas vraiment de valeur en journalisme, soit dit en passant), il aurait pu facilement s'y placer. En effet, ce nouveau disque des très bons Belges It It Anita passe comme une lettre à la Poste, ce rock qui brasse plusieurs univers bien connu chez nous et que l'on apprécie fortement (indie-rock, post-rock, noise-rock, alterno-90's) s'avale facilement et se digère instantanément. Tout simplement parce qu'on bouffe aussi pas mal à ce râtelier et que la musique d'It It Anita reste ancrée dans des classiques de genres. Ils sont très loin d'être les seuls, et si la réussite de ce disque se trouve indiscutablement dans la qualité d'écriture et sa production (les enregistrements ont été assurés par Laurent qui est représenté sur la pochette, un bel hommage), il semble avoir été davantage conçu comme un avant-goût d'un live (là où le groupe excelle), plutôt que de se présenter comme une œuvre ambitieuse à l'écriture trop fouillée et moins directe. Par conséquent, il n'est pas certain que Laurent reste dans les annales (le temps le dira), en revanche, ses nouvelles chansons seront sans conteste des matières combustibles sur scène.

■ Ted



THE SOBERS

IV (Crapoulet Records / Bad Mood Asso / Panda Records...)

Quand on se prénomme The Sobers («Les Sobres» si tu n'es pas trop langues étrangères ou que tu es nul(le) en anagrammes), et que l'on fait du punk rock, c'est soit pour appuyer son allégeance à la mouvance straight edge, soit que l'on a un bon sens de l'humour. Pour ce trio marseillais (composé de Paul, JC et plus récemment Tom), c'est clairement la deuxième option qui est retenue. Dix années d'existence et c'est toujours un flot de punk rock bien serré, en mode coups de batte à répétition dans le cabestron qui nous est proposé. Leur quatrième LP, sobrement intitulé IV, ne déroge pas à leur ligne de conduite, enchaînant 13 titres en moins de 30 minutes. Dans un style classique mais loin d'être monotone, à l'instar des NOFX ou autres Unco, The Sobers ne fait pas dans la demie mesure. Le chant en anglais de Paul, chanteur et bassiste, est renforcé par les participations vocales de JC à la batterie et Tom à la guitare. Un trio pour une force de frappe punchy pour traiter des thèmes assez personnels et d'actualité. En conclusion, ne soyons pas sobres en compliments pour The Sobers qui méritent largement leur place dans le fameux guide du punk-rock français.

■ Ted

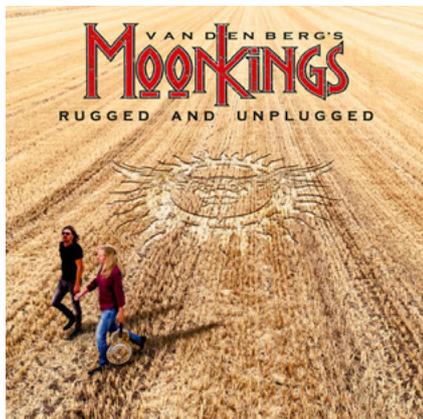


FAST FRIENDS

Unknown homes
(Les Disques Pavillon)

10 années d'amitié valent bien un petit EP, c'est ce qu'ont dû se dire Jim et Julien au moment de se lancer dans cette aventure, parce que composer, échanger des bouts de morceau, c'est sympa mais les graver pour l'éternité, c'est autre chose. Même quand on fait confiance à des Nord-Américains de renom pour mixer et masteriser son bébé. Le duo s'est donc lancé, leur pop n'est pas aussi minimaliste qu'attendu, de jolis enrobages et quelques renforts (une disto et des voix féminines sur «Eureka» par exemple) donnent davantage de corps à leurs mélodies. Ces dernières s'expriment autant à travers les guitares qu'à travers le chant qui n'est pas sans me rappeler celui de Simon chez Exsonvaldes («Enchantment», l'entêtant «An unstoppable fire»), son apparente fragilité donne envie de se rapprocher et de soutenir le morceau. Quand on descend vers plus de gravité («A sad John Lennon tune»), on retrouve la qualité pop lo-fi à l'américaine (Wilco, The Decemberists...), celle qui réchauffe les cœurs quand ça gèle dehors. Après ce premier 5 titres très réussi, on ne peut qu'encourager les Parisiens à poursuivre leurs aventures...

■ Oli

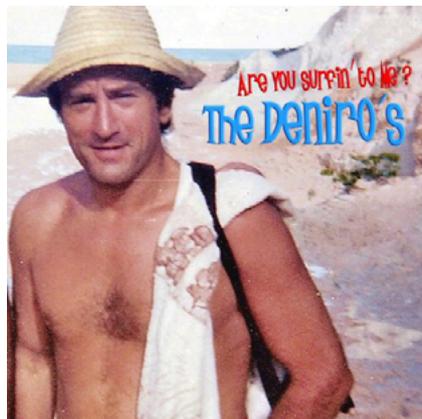


ADRIAN VANDENBERG'S MOONKINGS

Rugged and unplugged
[Mascot Records]

Le Rock est un petit monde, Adrian Vandenberg a été guitariste de Whitesnake, le groupe formé par David Coverdale après son départ de Deep Purple et avant de se lancer dans une brillante carrière en solo ou avec des amis (genre Jimmy Page de Led Zepelin), le Batave évolue lui aussi en solo à travers différents projets. Le dernier en date, Adrian Vandenberg's Moonkings, a livré deux efforts studio avant de tout débrancher pour revoir quelques-uns de ses morceaux en acoustique, à part «Burning heart» issu d'un album solo de l'époque Vandenberg (1982), ils sont soit (et surtout) issus de son éponyme ou de MK II. Des relectures en douceur où le charme de la voix agit autant que la chaleur des cordes. Et alors qu'en version électrique, on pourrait qualifier sa musique de très radiophoniquement correcte voire de «sans âme», ici, le dénuement met en valeur le travail sur les mélodies et les harmonies et on se laisse toucher par le chevelu. Rugged and unplugged arrive donc à sublimer des morceaux rendus quelconques par des arrangements et des choix de production, si Adrian Vandenberg composait désormais directement sans électricité, il gagnerait certainement des fans, moi le premier...

■ Oli



THE DENIRO'S

Are you surfin' to me ?
[Autoproduction]

Le lien entre Robert de Niro et la surf music ? Aucun ! Ah ben si, voilà Are you surfin' to me ? de The Deniro's. le premier EP d'un groupe toulousain qui combine ces deux thèmes avec la même aisance que si Kelly Slater, rendait la réplique à Joe Pesci dans Les Affranchis. Démarrant comme une bonne blague, ce projet finit pourtant comme un vrai bon album de surf rock, avec ce qu'il faut de guitare prédominante, de rythme simple et quelques chœurs qui chantent leur amour pour le surf (plus 2-3 samples de Robert en introduction des morceaux). On atteint la quatrième dimension de la vague quand le thème du Parrain est utilisé dans «Welcome to Corleone's beach». Rafraîchissant, dans tous les sens du terme, The Deniro's a de l'humour mais aussi du talent, et ne base pas son projet que sur l'objectif d'un mix improbable. Il y a un réel intérêt musical si on aime le style surf music. Après ce premier essai réussi, on attend donc la fin d'année 2019 pour entendre leur nouveau projet. Pourquoi pas, The Clint Eastwood's avec «Go ahead, make my rock» ou The Schwarzies avec «I'll be punk» ?

■ Eric



THE LIMIÑANAS

I've got trouble in mind Vol.2
[Because Music]

Même sans la reconnaissance de la France, le duo de Perpignan travaille sans cesse, après avoir compilé de «vieilles» raretés, le volume deux s'attaque aux dernières rencontres et covers dont le groupe est friand. Pour combler le fan ou faire découvrir leur univers (assez vaste), 17 titres sont au menu. Côté collaboration leur ami Pascal Comelade (assez présent mais ils ont sorti un album ensemble), Kirk Lake, Peter Hook (Joy Division), Anton Newcombe (The Brian Jonestown Massacre) sont de la partie pour du live, du rare ou de la reprise. Avec ce dernier, c'est le «Two sisters» des Kinks, pour le couple c'est aussi «La cavalerie» (de Julien Clerc histoire d'avoir un peu de français dans l'air en plus d'une «Nuit fantôme» ou de «The gift» dans un nouveau mixage), «Russian roulette» (de Lords Of The New Church), «Time will tell» (de Polnareff et Keith Reed), «Angels and devils» (de Echo And The Bunnymen) et à chaque fois, le son, le style, la patte psyché-fuzzy sont identifiables, aussi touche à tout soient-ils The Limiñanas conservent ce pouvoir d'assimilation qui fait de cette compil' bien plus qu'un assemblage de pièces éparses.

■ Oli



YANN ARMELLINO & EL BUTCHO

17 (Xplose Music)

Nouvelle salve de titres hard rock/hard blues/classic rock pour la paire Yann Armellino & El Butcho toujours appuyée par Erick Benzi et Alban Armellino (le frère de Yann) pour les batteries. Better way en 2016 avait démontré qu'on pouvait associer un guitar hero pédagogue et un chanteur charismatique touche à tout (Watcha, Rednekk Rampage, Hellectrokueters, Pleasure Addiction...), quelques concerts plus tard (avec les potes de Jesus Volt en renfort), le duo s'est remis au boulot mais cette fois-ci, ils ont davantage bossé ensemble (pour le premier opus, Yann avait déjà beaucoup de compos «en stock») pour livrer ces titres à la facture très... classique. Les gaillards connaissent leurs gammes et déroulent leur talent sans le forcer, les solos et les trouvailles rythmiques s'enchaînent, la voix se fait tour à tour accrocheuse, gouailleuse, mélodieuse, douce ou puissante, Yann laisse de l'espace à El Butcho pour que chacun trouve son plaisir et rende hommage aux vénérés pères fondateurs d'un genre indémodable (Van Halen, Def Leppard, Thin Lizzy, Blue Oyster Cult, Lynyrd Skynyrd...). Nombre de ces groupes qui sonnent «comme dans le temps» écumant les bars, rares sont ceux qui cumulent autant de qualités que celui-ci.

■ Oli

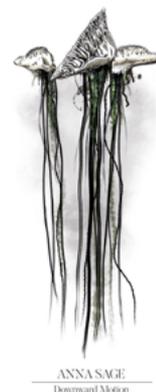


DIRTY DEEP

Tillandsia
(Deaf Rock Records)

Alors si tu penses que le blues c'est juste un gugusse en salopette poussièreuse qui gratte sa guitare sèche déglinguée avec une voix rocailleuse à croire qu'il n'a bouffé que du gravier dans sa jeunesse, en hurlant son désespoir comme un chien sauvage qui a paumé son os, hé ben tu n'as jamais écouté Tillandsia de Dirty Deep. Voilà un album qui suinte le blues par tous les pores, tout en titillant avec délice une palette de styles et sonorités multiples : stoner, country, rock garage, folk, avec même du gospel, des interludes instrumentales d'harmonica et un brass band. Ce trio strasbourgeois (Depuis que Victor, l'originel one-man band, a été rejoint par Geoffroy et Adam), a usé ses mélodies en Europe et aux states pendant 3 années, avant de mettre en boîte cet album. Et cette longue tournée ne les a pas fatigués, car ce Tillandsia déborde d'intensité et d'énergie. Peut-être que le fait qu'ils aient demandé à Jim Jones (The Jim Jones Revue) de prendre les commandes y est pour quelque chose, mais je pense qu'il a juste servi à les faire rentrer en studio, sinon ils tourneraient encore, et on aurait raté cette pépite. Puis si tu veux un résumé de la genèse de ce LP, mate l'excellent single «I want to miss you» sur Youtube.

■ Eric



ANNA SAGE

Downward motion
(Autoproduction)

Anna Sage aime très certainement autant Dillinger Escape Plan que John Dillinger appréciait Anna Sage, la Roumaine qui l'a trahi en espérant avoir le droit de rester aux États-Unis. L'amie de l'ennemi public N°1 savait user de ses atouts pour obtenir ce qu'elle voulait, le groupe parisien a pour principal atout un sens certain de la destruction et il cherche a priori à créer le chaos et la désolation partout où il pose ses riffs, ses rythmes et ses textes. Pour ce deuxième EP, ils repoussent les limites du métal, jouant autant avec des codes post hardcore que des plans matheux ultra speeds ou une tendance screamo éraillée. Les variations de tempo et donc d'ambiances sont légions et qu'on soit dans la lourdeur ou le pilonnage, le résultat est le même, les tympanes en prennent pour leur grade. Pas sage et à l'aise dans toutes les positions, Anna Sage flingue tout sur son passage et met mal à l'aise celui qui voudrait l'épingler quelque part. Jean-Jacques Rousseau a écrit «La violence de la femme est dans ses charmes», on peut le remixer et dire «Le charme d'Anna Sage est dans sa violence». PS: Anna Sage a été expulsée des États-Unis et une maladie l'a rongée jusque la mort quelques années plus tard.

■ Oli



WE HATE YOU PLEASE DIE

Kids are lo-fi
[Kids are lo-fi Records]

Rouen, deux garçons, deux filles, un amour pour Scott Pilgrim, le punk, la noise, les mélodies, les distorsions, mettez-moi tout ça dans un garage, filez leurs des instruments et ça donne We Hate You Please Die. Basse pugnace, batterie carrée, guitare échevelée et double chant masculin/féminin passé au filtre de saturations, voilà un peu à quoi ça ressemble de loin. De plus près, le groupe tire son épingle du jeu grâce à une 4 cordes vraiment excitante (et pas que sur «Hortense»), des parties vocales plus folles les unes que les autres (quelle entrée en matière avec «Rita baston») grâce une sacrée maîtrise («Got the manchu» offre un bel éventail) qui permet de frôler l'overdose de n'importe quoi sans passer du côté obscur («True men don't drink milk»). Et alors qu'elle prend beaucoup d'espace, la guitare et ses effets disparaissent peu à peu en temps qu'entité pour devenir la trame générale, la toile de fond, le cadre de ce joyeux bazar comme si cette débauche de bidouillages dans les pédales était «normale». Si les noms de Big Black, Swans, Thee Oh Sees ou Metz évoquent quelque chose pour toi, alors penche-toi sur ce pourrait devenir un phénomène. Et si tu n'es pas convaincu du potentiel bordélique du combo, va donc mater le clip de «Melancholic rain» !

■ Oli

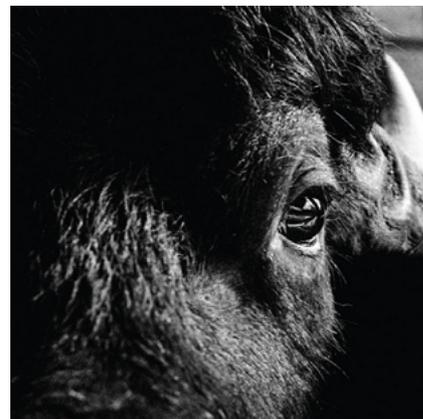


KINGCROW

The persistence
[The Laser's Edge Group]

Inspiré du poème «Le corbeau» d'Edgar Allan Poe, ce quintet italien en a puisé évidemment le nom, mais également la noirceur du volatile d'ébène, et la majestuosité de son vol. Plus de 20 ans d'existence pour ce groupe de Rome qui présente ce quatrième LP, dans un ligne de rock progressif à post rock. On s'élève avec eux, emmené par le chant mélancolique et mélodieux de Diego Marchesi, enveloppé d'une musique prégnante, composée de 2 guitares, basse, claviers, batterie. Le roi des corbeau a l'art de distiller une atmosphère sombre et intense mais qui caresse l'esprit sans violence ni agressivité. Les 10 titres, s'étirent souvent au delà de 6 minutes, permettant de varier les effets et les rythmes, de monter en puissance, et de mieux faire connaissance avec ce corbeau. «...et ses yeux ont toute la semblance des yeux d'un démon qui rêve ; et la lumière de la lampe, en ruisselant sur lui, projette son ombre sur le plancher ; et mon âme, hors du cercle de cette ombre qui gît flottante sur le plancher, ne pourra plus s'élever, - jamais plus ! « (Edgar Allan Poe).

■ Eric

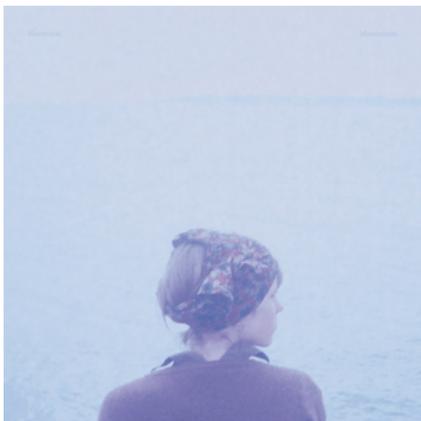


KILLBODY TUNING

Pictorial
[Hummus Records]

Lors des Etranges Nuits du Cinéma de 2017, Killbody Tuning s'est prêté au jeu du ciné-concert avec le «Pi» de Darren Aronofsky (auteur par ailleurs des excellents «Requiem for a dream» et «Black swan» mais aussi des plus dérangeants «Noé» et «Mother!») et n'a pas voulu s'en tenir à une performance live prolongeant le plaisir en retravaillant ses compositions pour un album intitulé Pictorial. Double clin d'œil (donc tu ne vois plus rien) puisque sa musique est très «visuelle» et ce mot commence par la magique lettre grecque. Pas la peine pour autant de voir (ou revoir) le film pour profiter de la musique des Suisses toujours aussi démonstratifs et enclins à balancer de grandes nappes progressives et de tout déchirer au larsen. Les plages de folie saturée sont un peu «classiques» (pour du post rock s'entend), c'est donc avec les parties plus douces que Killbody Tuning fait la différence («When I was 6 I did», «No... I saw everything», «Our fingerprints» eh oui, chaque morceau reprend une phrase prononcée dans le film). Des sonorités inattendues, une architecture moins évidente, des sensations plus nuancées et une approche plus mentale que physique qui s'étend jusqu'à ce que les distorsions reprennent du service et assurent elles aussi. Comme le nombre, cet album est donc transcendant.

■ Oli



MERMONTE

Mouvement
(Room Records)

Quel meilleur titre pour cet album que celui choisi par Ghislain ? Mouvement est un terme qui caractérise Mermonte de par sa forme, de projet solo, il est devenu une œuvre collective qui associe près de 20 musiciens sur cet album et en met 8 sur le devant de la scène. Mouvement va aussi comme un gant à ses élans que sont les compositions de ce troisième album, jamais immobiles, toujours dans la volonté d'aller de l'avant sans profiter de la beauté instantanée alors que parfois, on aimerait qu'ils délient un peu plus le propos pour s'en délecter encore («Acroamatic», «Atma») même si certains sons font échos à d'autres («Lude» à l'intro de «Motorique» par exemple). Indie-post-pop orchestrale d'envergure, la musique de Mermonte s'ouvre à tous les horizons et se paye le luxe de multiplier les invités sans perdre son homogénéité, on sautille d'un titre à l'autre sans que les changements de chant ne perturbent notre voyage sur ce petit nuage. Devin de Delta Sleep («Time travel»), Lætitia de Stereolab («Le cri de l'appelant»), Dominique A («Les forces de l'ailleurs») ou Stuart de TTNG («X3_X13») se fondent ainsi dans un paysage mouvementé mais jamais accidenté.

■ Oli



CADILLAC

Originul
(l'autre distribution)

Comme disait Ben-Hur à propos de son char : «Quais ben ça marche moins bien avec un seul cheval». C'est un peu l'impression que donne ce premier album de Cadillac membre de Stupeflip, ce fameux groupe qui mélange, rap rock et ritournelles de variété. Car Stupeflip a beau être un OVNI dans l'univers hip-hop, il n'échappe pas aux albums solo. En mode autonome, Cadillac sort le grand jeu avec 21 titres (dont quelques interludes instrumentaux). Musicalement, c'est en continuité avec le son du Crou, synthé basique, boîte à rythme déglinguos et sonorités 80's. Vocalement, c'est du pur Cadillac, un individu à la voix improbable, entre crise psychotique et délire syndrome de la Tourette. Textuellement, c'est la même sauce de non-sens, de Raymond Devos sous LSD et de recherche de la rime à tout prix («j'aime pas, j'aime pas marcher sur les limaces, j'ai l'impression d'tomber dans une crevasse»). En conclusion, les lapins fans de Stupeflip vont jubiler, les disciples moins illuminés trouveront leur bonheur sur quelques titres («Coca cola», «Game over»), surtout quand King Ju ou MC Salo débarquent («Débile», «Arkboot»). Alors c'est du Stup, mais Ben-Hur a raison, ça défouaille mieux quand tous les chevaux sont lâchés.

■ Eric



FOREST IN BLOOD

Pirates
(Autoproduction)

Alors que le groupe était mis de côté depuis 2005 (à part la reformation de 2010-2011), Forest In Blood revient fêter ses 20 ans avec son esprit originel, celui d'un brutal hardcore avec des fioritures et un nouveau bassiste en la personne de Pierre (ex-The Arrs). Ce Pirates ne devait être qu'un EP mais en y ajoutant des titres instrumentaux qui pour certains sont plus que des interludes (le «Seul au large» introductif ou «1518») et un titre acoustique qui tranche («James» qui sent bon la fiesta au Saint rhum après un raid sur un galion espagnol) on arrive à 11 pistes et l'allure d'un vrai LP. Parmi les six compos «classiques», on en a 4 qui bourrinent pas mal (lignée Hatebreed, Sick Of It All) et 2 où le tempo ralentit pour prendre le temps de poser de jolies notes de gratte en délié comme en plein («The code») ou pour bien viser avant de mettre une grosse claque («Path of the Dead» taillé pour faire plaisir au public qui voudrait gueuler avec le groupe). Très riche instrumentalement, Pirates a de quoi enchanter les amateurs d'un Hardcore pas enfermé dans certains codes et même des gens comme moi qui sont plutôt difficiles dans ce genre. Je trouve juste dommage que le chant d'Elie n'aille pas chercher davantage ailleurs que les sempiternelles lignes HxC, quand il met plus de variation comme sur «My dues», on y gagne clairement.

■ Oli

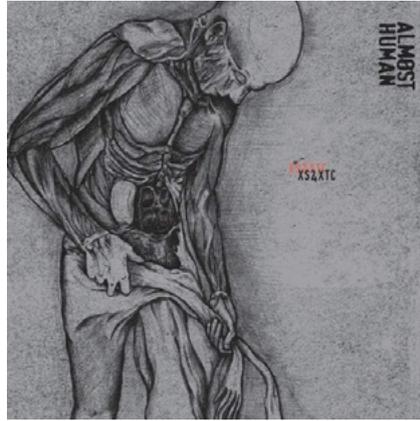


EXCEPT ONE

Fallen
[Autoproduction]

Avoir un tel niveau et une telle puissance vocale n'est pas donné à tout le monde, bon nombre de gars bien velus n'arrivent pas à la cheville d'Estelle qui est encore plus impressionnante sur cette nouvelle production d'Except One. Depuis Haunted humanity, il y a une place à prendre sur la scène (inter)nationale puisque Eths et Noein l'ont quittée, à l'écoute de ce Fallen, il est évident qu'on a trouvé la relève. A l'aise avec les growls, le hurlé, les harmonies (plus discrètes qu'auparavant ce qui a fait disparaître les éventuelles touches métalcore), toujours dans la bonne dose d'agressivité, le chant porte le groupe qui musicalement fait aussi un bon death métal assez moderne avec ce qu'il faut de brutalité et de touches mélodiques pour ne pas s'ennuyer (et pas juste sur les instrumentaux «Interlude» et «Black water»). Parmi mes titres préférés tu trouves «Until the world burns» (et trop peu de spoken words pourtant géniaux en break), «Monster» (pour son intro), «Nothing» (dispo en clip et qui est une bonne synthèse des talents du combo) et «Swansong» (pour sa basse, son ambiance, ses guitares déchirantes). Except One confirme tout le bien qu'on pensait d'eux, en mieux.

■ Oli



ALMOST HUMAN

XS2XTC
[fastball music]

Je ne sais pas si les membres d'Almost Human croient au Samsara, le cycle de la renaissance chez les hindouistes, mais leur parcours tout comme leur musique tendent à démontrer l'existence de celui-ci. Historiquement, car ce groupe suisse né dans les années 90, disparaît des ondes pour renaître en 2008 avec un line-up modifié et rajeuni : Ben Plüss au Chant, Olivier Perdriziat et Chris Matthey aux guitares, Jan Peyer à la basse et Rosario Fullone à la batterie. Artistiquement, car Almost Human s'interroge sur la place de l'être humain dans la civilisation actuelle, dans notre écosystème, la vie, la mort. Musicalement, Almost Human peut se ranger dans la catégorie du métal bien massif. Un chant au growl puissant avec quelques variations subtiles, des guitares qui plombent avec des sonorités heavy ou thrash, et une batterie qui multiplie les breaks. Almost Human respecte les codes mais rajoute en technicité et virtuosité. Pour leur premier LP, XS2XTC, soit «Excess to extasy», cela sera effectivement un trop plein d'extase (et non d'extasy) pour les fans de métal certes classique, mais réellement abouti.

■ Eric



METEOCLUB

Latex high quality
[Autoproduction]

Sens de l'esthétique autant que du groove rock, Meteoclub met dans l'embarras le chroniqueur par la multiplicité des influences qu'on peut retrouver dans ce premier album au nom évocateur (Latex high quality, mots tirés des textes du morceau «Aphrodite song»). L'origine doit remonter aux années 60/70, années où les distorsions font leur classe sans occuper tout l'espace et où la rythmique a encore vocation à faire danser (ou tout au moins se remuer le cul). Même quand le tempo ralentit, le trio laisse donc une place de choix aux rythmes («Old bull Lee»), base solide sur laquelle peut se déchaîner une guitare en mode noise-rock/garage. Si on fait abstraction du chant, on peut penser à Sonic Youth mais il y a cette voix, plutôt sourde et grave, dans le genre de celle de Mark Lanegan mais avec moins de grain et d'aspérité. Mélange tout ça, ajoute des idées venues du blues, du boogie, du stoner et tu auras une vague idée de ce qu'est Meteoclub, un groupe de rock garage, endroit où on peut caser à peu près tout ce qu'on veut et où sont déjà rangés JC Satàn, Johnny Mafia, Sobornost, The Black Keys ou The Hives.

■ Oli



Ô LAKE

Refuge
(Patchrock / Night-Night Records)

Du piano, du piano, encore du piano et un peu d'arrangements à cordes voire quelques touches électroniques, un style appelé «Néo-classique», tu l'as compris, c'est absolument ... ni notre cible ni un rayon dans lequel on se sent légitime pour le décrire. C'est pourtant ce que livre Ô Lake et c'est avec la promenade sur ces touches noires et blanches que je me suis fait totalement embarquer dans le nouveau projet de Sylvain Texier (ex-Fragments et de nombreux autres groupes pop, folk). Le multi-instrumentiste rennais délaisse donc ses outils plus rock (guitare, batterie...) pour se consacrer à son clavier et entre deux skeuds de post-métal et un autre de noisy-core, putain que ça fait du bien, pour une fois ma fille de 6 ans m'a dit «elle est belle ta musique» et elle a raison, Refuge, c'est simplement de la belle musique, tout(e) en douceur, quasi monochromatique (un blanc ouaté), contemplative. Quelques rythmiques à l'arrière-plan viennent parfois mettre un peu de nerf et de tension («Holocene», «Epilogue») tandis que le gimmick de «Conversation» me renvoie à du Clint Mansell (son «Lux aeterna», une des rares références que je peux citer). Dans l'ensemble cristallin et limpide, Ô Lake mérite largement d'être sur nos ondes.

■ Oli



AS A NEW REVOLT

Txxr
(Sandmusic)

As A New Revolt. Voilà, tout est dit. Thèse, antithèse, synthèse. Pas besoin d'en faire une tartine quand le nom de ce duo made in Grenoble (Manu Barrero au chant et instruments et Julien Lhuillier à la batterie) est un parfait résumé de leur projet musical. Une révolte parce que Manu scande, hurle, éructe, et plaque son rap agressif et violemment superbe. Un flow offensif et vociférant à l'image de celui de Zach De La Rocha. Une révolte parce As A New Revolt n'est pas venu pour parler histoire d'amour ou reproduction des koalas. Musicalement, c'est le monde des machines et c'est du lourd. De l'électro complexe et très travaillée, foisonnante et dissonante. La partition n'est en rien linéaire, entre indus, hip-hip et techno hardcore Et la batterie de Julien vient rajouter un dose de puissance et d'humanité. Oui, d'humanité, car on le sent faire face aux sonorités métalliques et stridentes des synthés et autres boîtes à sons, pour mieux les canaliser. As A New Revolt plante son drapeau au milieu du carrefour, à la croisée des chemins d'H9rr9r, de Urban Dance Squad ou One Day As A Lion. Un étendard pour lequel on lève le poing, on hurle de plaisir et on applaudit des deux mains.

■ Eric



QUENTIN SAUVÉ

Whatever it takes
(Ideal Crash)

Quentin Sauvé est le frontman de Birds In Row (mais a aussi officié dans autres groupes comme As We Draw, ## Calvaire) alors quand il se retrouve seul, il met de côté le scream-punk noise saturé-core pour ne garder que l'essence même du rock : guitare et une voix. Sa guitare, sèche et pure, sa voix, chaude et limpide, jouent ensemble sur les émotions, la douceur, la tendresse. Le Lavallois nous désarme tant il est touchant, nombreux sont les gars à ne s'exprimer qu'avec une gratte acoustique en mode folk (Forest Pooky (ex-The Pookies), Federal, Jonah Matranga (Far, OneLineDrawing...)) mais rares sont ceux à se livrer autant et ouvrir leur cœur comme Quentin Sauvé le fait sur Whatever it takes. C'est donc un projet bien plus personnel que son précédent travail en solo (Throw Me Off The Bridge), un travail plus épuré (seuls quelques ajouts viennent enrichir certains titres comme sur «Love is home» où il étoffe la guitare ou sur «Riddled» où des cuivres viennent titiller les oreilles), une œuvre intime qu'il partage avec nous comme si nous étions frères (we care for each other / we share the same mother), un album aussi exceptionnel pour son écriture que pour les sentiments qui en émanent.

■ Oli



ARCHITECTS

Holy hell
(Epitaph)

Pas évident d'écouter ce nouvel opus d'Architects sans sentir le poids qui pèse sur chacun des membres du groupe (et encore plus sur les épaules de Dan) un peu plus de deux années après le décès de Tom, guitariste de toujours, emporté par un cancer. L'habillage est noir, le titre est sombre (Holy hell), le nom des morceaux est explicite («Death is not defeat», «Hereafter», «Mortal after all», «Damnation», «Dying to heal», «Doomsday»...) et dans tous les textes, on sent le manque et la souffrance («Can you feel the empty space (...) Can you live a life worth dying for?» sur «A wasted hymn»). C'est triste mais la souffrance sublime souvent le travail des artistes et comme au rayon metalcore Architects était déjà une référence (si ce n'est «la» référence), ce nouvel opus est aussi violent que touchant, aussi brutal que cathartique, aussi porteur de douleurs que de signes de combat pour la survie. Plus qu'un hommage, c'est un témoignage poignant de la force du combo anglais qui montrer qu'il continue d'exister pour continuer de faire vivre Tom et ses œuvres, Holy hell démontre aussi que la musique peut soulager, accompagner, exorciser, transformer de la putain de merde en de l'énergie positive. Respect.

■ Oli



JIMM

Distorsion cérébrale
(Juste Une Trace)

Bière ambrée ou triple fermentation ? Uppercut ou high kick ? Beurre doux ou demi sel ? Rock ou metal ? La vie est une question de choix, qu'ils soient futiles ou primordiaux. Pour son troisième LP, Jimm avait le choix entre faire album de rock français ou de metal. Eh bien il a préféré n'en faire qu'un, en empruntant au rock français, la tessiture vocale d'un Bernie Beauvoisin ou d'un Mouss pour balancer des textes plus («Big brother») ou moins («Ton blues dans la peau») rageux ; et pour la bande musicale, c'est du bon riff métal, à la Therapy? ou à la Papa Roach, deux groupes que Jimm cite comme inspiration. La langue française n'est pas facile à électriser et peu de groupes nationaux s'y tentent. Et c'est dommage, car pourquoi ne pas essayer d'accorder la puissance de l'écriture à la française avec celle du rock et du métal ? En reprenant «La chanson de Prévert» en version punk rock et par extension à l'écoute de Distorsion cérébrale, Jimm en fait l'indéniable démonstration. Une preuve ? Check donc «La haine» sur le bandcamp de l'artiste, et on en reparle après.

■ Eric



CORTEZ

No more conqueror
(Basement Apes Industries)

Un peu comme les éclipses de soleil, un nouvel opus de Cortez n'arrive pas super souvent et il vaut mieux s'y préparer pour ne pas se bousiller les oreilles parce quand ils apportent leur dose de noir dans ta vie colorée, ils ne le font pas à moitié. Enregistrés en 2016, mixés en 2017, sortis en 2019, les titres de ce nouvel album ont pris leur temps (penser à placer une vanne sur la lenteur suisse) mais n'en perdent pas pour t'agresser, leur post-hard-noise-core qui dérouille envoyant grosses mandales sur méga-torgnoles en mode presque grind (c'est comme ça qu'ils aiment, cf «Seven past forever» ou «Abodes of hail season»). Quand les instruments baissent un peu leur niveau de sauvagerie, c'est le chant qui prend la relève comme sur «According to Claude Bernard» ou «Tristan Da Cunha» (avec quelques dédoublements savoureux). Aussi expéditif que brutal, No more conqueror ne fait pas de prisonnier, n'accorde pas de pitié, se contentant juste de réduire en bouillie tous ceux qui s'y froteront (l'apocalyptique «Hemigraphic» au son un poil plus clair qui n'est pas sans rappeler Unfold). Contrairement aux éclipses, on peut se faire mal tous les jours avec ce nouveau Cortez explosif et corrosif.

■ Oli



BRAZILIERS

421

(A tant rêver du roi)

Braziliers est le résultat de la réunion du duo Ropoporose et de Marceau Boré alias Piano Chat à la guitare et au chant, dont le point commun est au moins la pop rock bricolée et DIY. Sans trop de surprise, ce qui a découlé pendant ces deux années de collaboration musicale (composée à l'été 2016, enregistrée en juin 2017, sortie en octobre 2018) est une savante alchimie de douces et fleuries mélodies, de rythmes chaloupés et rock n' roll, le tout clamés par des voix pimpantes à la fois en langue française et anglaise. Inutile de vous dire, si évidemment vous connaissez bien les deux entités, que les six titres de ce 421 sentent bon l'été et le soleil, la douceur et la vigueur à la fois, et comporte de véritables petits bijoux pop comme le morceau tête de gondole «Choukès» ou bien un esprit plus garage-punk sur «Merci beaucoup bonsoir». Mais le trio sait aussi surprendre par «Veaux doux», titre fleuve de plus de 10 minutes dans lequel les percussions tribales accompagnent un air mystique, mais aussi par sa reprise personnelle et réussie de «C'est comme ça» des Rita Mitsouko. Comme dans le jeu de dés portant le même nom, cet album fait preuve d'une série de belles combinaisons. Entêtant et très accessible, cet EP est à posséder en cas de déprime.

■ Ted



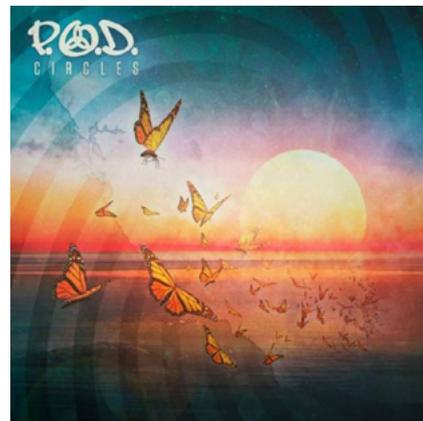
TANTRUM

Twisted in anguish

(Supine Records / Head Records)

Si Tantrum n'est plus actif depuis un petit bout de temps (aucune trace discographique depuis 2003 et The frontier bursts into view), on ne pouvait les oublier comme en témoignent le tribute sorti en 2011 ou cette réédition de leur deuxième opus initialement sorti en 1997. Un peu plus de 20 ans après (en '18), ce Twisted in anguish sonne toujours aussi actuel (certes David Weber a retravaillé le son) car même si on est loin de la fin des années 90, la noise sous toutes ses formes a toujours ses adeptes ; rien que dans ce numéro, tu peux difficilement rater Daughters mais tu trouves aussi Cortez ou We Hate You Please Die. Moins barrés que les Ricains, moins sombres que les Suisses, plus métalliques que les Rouennais, Tantrum menait sa barque entre hargne contrôlée, rythmiques énergiques, passages syncopés et distorsions saignantes. Bien dans son époque (celle du Aftertaste d'Helmet, du Subconscious nocturnal activity des Sleepers ou du Horma de Portobello Bones), la galette n'a pas vieilli et si on la réécoute dans 20 ans, on pourra certainement encore lui trouver de l'intérêt. En attendant, tu peux en (re)profiter (et en vinyle s'il te plaît !) même si on t'en déconseille l'écoute en cas de mal de crâne...

■ Oli



P.O.D.

Circles

(Mascot records)

Tiens, le train des années 90 rentre en gare, ça faisait longtemps qu'on ne l'avait pas vu. Et puis c'est marrant, y'a toujours le wagon fusion. Et il y a qui dedans ? Ah ben dans celui-ci on y retrouve encore Shootyz Groove, Sugar Ray ou Dub War. Mais qui voilà dans le fond ! Ils sont toujours là ! P.O.D. ! Plus de 25 ans de carrière et voici leur 10ème album. Et toujours la même recette, un peu de funk, de nu-metal, avec quelques phrasés hip-hop, ragga ou rock. Bref, le wagon résonne de ce mélange des genres qui a explosé à la fin du dernier millénaire, quand les murs de chaque chapelle musicale s'écroulaient pour mieux varier les plaisirs. Et presque 30 ans plus tard, ça donne quoi ? Pour les nostalgiques, c'est reprendre le train pour une plongée dans les souvenirs. Pour la génération millenium, c'est écouter le son d'antan, celui dont parle le tonton hardos aux repas de famille. Et Circles dans tout ça ? Ah ben il a sa place réservée dans le wagon. Un gros mélange des styles avec des bonnes surprises quand la guitare sature, et des beaucoup moins bonnes quand ça la joue balade hip-pop. Alors, tu peux rester sur le quai mais tu peux aussi monter voir.

■ Eric



SAINTSENECA

Pillar of na
(Anti- Records)

Derrière cette grosse fraise en forme de cœur qui semble présenter le dernier album des Bisounours ou la compil des Miss France que «la guerre c'est pas bien» et que «je voudrais travailler dans l'humanitaire», se cache en réalité un groupe de l'Ohio qu'il serait dommage de rater sous prétexte que l'on est allergique aux fruits rouges ou à l'excès de bons sentiments niais. Parce qu'en plus, c'est pas du tout ça. Déjà 10 ans de vie commune et un paquet d'EPs et de LPs (8 en tout), pour ce groupe qui évolue essentiellement autour de Zac Little, auteur-compositeur et leader de Saintseneca. Musicalement, on est dans un album folk de qualité, naviguant parfois vers des rivages tantôt pop, parfois psyché ou rock mais sans jamais tomber dans la facilité. A l'image de la musique de P.J. Harvey, cela semble juste simple et beau, parfois classique mais jamais facile, souvent novateur. Vocalement, Zac Little pose sa voix légèrement cassée et gorgée d'émotion. Globalement, c'est un album de folk inventive, aventureuse, qui casse un peu les codes, sans toutefois renverser la table. Et cette étrange fraise se laisse croquer aisément.

■ Eric



NO VALE NADA

Alter ego (Coups De Couteau / Bad Wolf / Vox Project)

A leur noir et blanc, les No Vale Nada ajoutent une couleur, celle du sang, un rouge dégoulinant qui se déverse depuis toutes les écorchures provoquées par Alter ego. Le groupe a calmé quelques-unes de ses (h)ardeurs pour baisser le rythme («Alter», «Heureuse perspective») ou la jouer plus rock n roll («Un toi(t) sans nous») mais n'a rien perdu ni de son tranchant ni de sa capacité à créer le malaise avec des instrumentaux glaçants («Intro», «2»). Sombre et sourd, l'opus, encore enregistré avec Amaury Sauvé (Bison Bisou, Calvaire, Robot Orchestra ou Drawers pour ne pas toujours citer les mêmes références...), joue avec nos nerfs et nos corps, alternant pièces ultra violentes et moments de déchirements («Ego», «Une poignée de rien») usant des effets sur les guitares et d'attaques hurlées, nous laissant toujours un peu de temps pour nous remettre avant d'enchaîner sur une nouvelle rafale de riffs. L'excellent «Plutôt crever que mourir» signe la fin du parcours avec un premier jet qui sonne comme un très bon morceau et une deuxième partie construite avec d'interminables larsens. C'est donc confirmé, on peut compter sur No Vale Nada pour nous faire mal.

■ Oli



BUÑUEL

The easy way out
(La Tempesta)

Le clin d'œil au sulfureux et anticonformiste réalisateur et scénariste espagnol est bien trouvé. Et même si l'art n'est pas tout à fait le même, la liberté d'agir et de penser y est totale. Provoquer des réactions, c'est sûrement ce que la bande de musiciens italiens qui entoure Eugene S. Robinson d'Oxbow a souhaité en donnant naissance à ces onze compositions noise-rock expérimentales aussi déstructurées que sauvages. En tout cas, ce deuxième album de Buñuel intitulé The easy way out est une éblouissante démonstration d'un méli-mélo électrique assourdissant où se mêlent riffs de guitares punk n'roll, effets à faire sauter les plombs, basse bourdonnante et rythmes déjantés de bûcheron. Pour autant, ce fracas orchestral est relativement minimaliste, nul besoin en effet de rajouter des couches et des couches pour se faire entendre. Surtout quand tu as Robinson dans ton groupe, un bonhomme qui tient une place importante (autant physiquement que vocalement) et qui depuis 30 ans s'est fait spécialiste dans l'art de parler, de beugler et de crier. Au final, la question ici n'est pas de savoir si cet album est bon ou pas, mais plutôt si ça fait mal ou pas.

■ Ted



NO MONEY KIDS

Trouble
(Roy Music)

Qui arrêtera No Money Kids sur sa lancée ? Le duo électro-blues enchaîne les albums comme si composer des pépites était un jeu d'enfants. Ils sont passés à la couleur et à des titres un peu plus pop-rock, s'éloignant un peu de leurs racines et se donnant ainsi davantage d'envergure s'évadant du cadre qu'ils avaient créé. Étrangement, c'est quand ils invitent un rappeur américain (Charles X sur «Chains») que leur côté blues ressort le plus, avec l'autre guest (le DJ The Toxic Avenger), les entêtants sons synthétiques sont à la fête et me font aimer l'électro. La revue d'effectif mériterait certainement un décortilage en règle de chacun des titres pour comprendre comment et pourquoi tous fonctionnent aussi bien en étant différents mais faute de temps, je ne m'arrête que sur la reprise du «Crazy» de Gnarls Barkley pour dire que le groupe aurait pu aller plus loin dans son travail et la jouer à la «See me laughing» ou à la «Blue shadow», les plages qui correspondent plus à l'idée qu'on se faisait d'eux. Trouble étend le champ des possibles en gardant une qualité hors du commun, finalement la question n'est pas de savoir qui les arrêtera mais qui voudrait les arrêter...

■ Oli



WITH CONFIDENCE

Love and loathing
(Hopeless records)

Dans le clip de «That something», le single issu de ce deuxième album du groupe australien With Confidence, le chanteur Jayden Seeley arbore la même coupe de cheveux que Javier Bardem dans l'excellent «No country for old men» des frères Coen. Avec un tel attribut de guedin, j'en déduis que With Confidence qui se réclame du courant punk rock va nous proposer une galette bien débridée, marquée au fer rouge, épicée au mélange wasabi y Carolina Reaper. Ah ben non, la coupe Mireille Mathieu tribute, c'est juste que le coiffeur devait préférer G G Allin ou même Nofx quand on lui parlait de punk rock et il a pas vraiment apprécié Love and loathing. Beaucoup plus pop que punk, ce deuxième LP de With Confidence est encore plus gentil que les Sum 41, Tonight Alive ou Good Charlotte réunis. Un album à offrir pour l'anniversaire de ton petit cousin de 5 ans pour pas qu'il ne tombe dans la soupe mainstream et que ses oreilles commencent à être habituées au fabuleux monde du rock. Mais vu la douceur du chant et la légère saturation de la guitare, ça peut même l'aider à faire sa sieste.

■ Eric



BLACK BOX REVELATION

Tattooed smiles
(Universal Music / Irascible)

Belge. C'est le meilleur adjectif pour qualifier la pop rock des Black Box Revelation qui en sont déjà à leur cinquième opus et continuent de réjouir les anglo-saxons et les flamands davantage que les francophones (tant pis pour toi). Accrocheur bien qu'aventurier des sons, le duo ne donne jamais dans la facilité même si le plaisir d'écoute est immédiat. Derrière des mélodies évidentes, le travail passe par des arrangements d'une grande finesse et l'apport d'instruments joués par des amis (violons, viole, violoncelle) et s'ils montrent qu'on peut déjà beaucoup ouvrir sa musique en n'étant que deux (entre rock saturé pour l'éponyme «Tattooed smiles» et pop lascive pour «Yellow belly»), Jan et Dries ont convaincu Seasick Steeve de réchauffer l'atmosphère de «Built to last» et Elvis Roméo de charmer les amateurs de la langue française prouvant du même coup que leurs instruments pouvaient sublimer un phrasé assez quelconque. C'est donc derrière cette immonde pochette (en course pour la pire de l'année et peut-être même du siècle) qu'il faut aller chercher des titres parmi les plus riches et sympathiques de l'année (après ceux de The Married Monk qui restent mes chouchous).

■ Oli



MELATONINE

Stances
[We Are Unique ! Records]

Douze années que l'histoire de Melatonine s'écrivait au conditionnel, le groupe n'était pas vraiment au point mort (ciné-concert, compil anniversaire...) mais pas des plus audibles non plus, à moins d'habiter juste à côté de leur local de répétition... Stances remet les compteurs à zéro et pointe de nouveau la lumière sur ce projet de rock instrumental aux influences multiples et pour la plupart éloignées du simple «post rock». Proche des math («Deux mille cinq»), de la noise («John Walsh», «[g]») ou du rock tout simplement («T.M.», «Stances»), les Lorrains ne jouent que rarement sur l'étirement des séquences et la reprise d'un même gimmick sous d'autres formes même si lorsqu'ils le font (quand même un peu), c'est assez réussi (aussi) comme sur «Post scriptum». Avec ce retour discographique, Melatonine s'est fait plaisir, piochant dans tout ce que le trio aime et allant chercher Bob Weston pour le mastering, autant pour son CV de musicien (bassiste de Shellac) et donc sa sensibilité que pour celui de son studio (qui a travaillé avec Andrew Bird, Deerhunter, Fugazi...). Un plaisir partagé par celui qui leur prêtera une oreille et se laissera malmené par leurs riffs et leurs rythmes.

■ Oli



MISTY BLISS

Misty Bliss
[Black Market Music]

Mina est le cœur de Misty Bliss, pas seulement parce qu'elle tient le micro (et la basse quand elle compose) mais aussi parce que c'est elle qui est à l'origine du groupe et qui a convaincu Dr Gab d'y apporter sa guitare avant de trouver deux autres comparses genevois pour enregistrer ce premier EP. Si c'est la voix de la miss qui marque principalement l'auditeur, une voix enlevée, poignante, claire et forte, il faut aussi noter le soin apporté aux sonorités de la guitare qui varie les effets et n'hésite pas à accélérer le tempo («Take on the world») ainsi qu'une rythmique mise en avant au travers de la 4 cordes («Deep desire»). Musicalement, l'ensemble est simplement «rock», on peut trouver quelques idées venues du blues et d'autres issues d'un hard rock old school datée des seventies et ces deux influences cohabitent sans mal, liées par le chant repérable de Mina. Sympathique mais pas révolutionnaire, Misty Bliss aurait pu ne pas retenir notre attention mais un petit truc nous dit que le futur proche pourrait faire du groupe une très bonne surprise, ils ont en effet programmé une session studio pour un album sous la houlette de Steve Albini, le genre de truc qui peut changer une carrière...

■ Oli



ARABELLA

Arabella
[Autoproduction]

Entre le morceau des Arctic Monkeys, le vôtre et les nombreux artistes qui s'appellent déjà Arabella, ça fait trop, les gars, changez de nom ! Le groupe n'a pas encore 3 ans et ceci n'est qu'un premier EP, vous avez le temps avant les emmerdes. Parce qu'avec une musique aussi universelle, touchante et efficace, elles risquent d'arriver... à moins de vouloir se cantonner aux bars du quartier et de ne pas être très partageur. A l'heure d'internet, c'est peine perdue et il semble assuré que nos voisins anglais vont fondre pour les tubes que sont «You know» et «Arabella» (quel refrain !) même si les quatre autres titres ne sont pas mals non plus, d'ailleurs c'est «Summertime again» que le combo a choisi de cliper, petits chœurs, distorsion soignée, solo à l'arrière-plan, breaks pour mieux relancer la machine, Arabella maîtrise l'art de la chanson pop-rock. Ce qui leur donne un supplément d'âme c'est le ton de Rémi (chanteur et guitariste également au Quai D'Orsay), entre détachement et proximité, il est super à l'aise et provoque un attachement immédiat. Allez, pour vraiment prendre son envol, il va falloir sortir de l'ombre d'Arctic Monkeys, on y croit, let's go !

■ Oli



OUI OUI OUI

Ok ok !
[Autoproduction]

Enfin ! Enfin on va pouvoir penser à autre chose que les savoureux dialogues d'un film porno, les délicieuses paroles du tube de Francky Vincent «Tu veux mon zizi» ou les excitations d'un commentateur de foot quand on entendra «Oui Oui Oui». Car c'est désormais dans mon esprit associé à un trio électro indie pop venu de Lyon qui sort avec Ok ok ! un premier album coloré. Ça fait quelques années qu'ils tournent dans leur région grâce à deux EPs mais ils n'étaient jamais remontés jusqu'à mes oreilles, c'est chose faite. S'ils aiment doubler ou tripler les noms, jouer avec les images (va voir leurs clips), les gimmicks et les plans se succèdent sur des bases simples qui font le grand écart entre plans blues et rythmes électroniques, mais ils réussissent très bien à marier les sons (venus de samples étranges ou d'un violoncelle plus charnel) comme les voix (celles de Manon et des garçons et en particulier celle très délicate d'Arthur), amalgamant des ambiances assez diverses (l'enchaînement «Sweetie» / «Lost») pour créer un univers qui leur est propre et clairement pas dénué d'intérêt. Alors, qu'est-ce qu'on dit ? «Oui» ! Trois fois «oui» !!!

■ Oli



YOUTH KILLED IT

What's so great, Britain ?
[Rude records]

Quand Cousin Avi définissait Londres par : «fish, chips, tasse de thé, bouffe dégueu, temps de merde, Mary Poppins de mes deux» dans l'excellent Snatch de Guy Ritchie, on se disait que ça devait pas être facile d'avoir la patate quand on habitait dans la capitale britannique. Et à voir les visages un brin désabusés des autochtones sur la pochette de What's so great, Britain ?, on se dit que Youth Killed It va nous mettre une ambiance bien plombante, à concourir pour le Darwin Awards, histoire de mettre un point d'orgue à notre propre dépression. Musicalement, c'est tout le contraire ! Ce quintet londonien propose 12 tracks d'indie rock rythmée et positive, dans la lignée des Arctic Monkeys ou Blur (quand ces derniers veulent la jouer plus pop rock). Textuellement, en revanche, on est bien dans la description des difficultés sociales, de classe, générationnelles, du peuple anglais. Mais globalement, à l'instar du très ironique «Great british summer», c'est un album dynamique et punchy, aux sonorités un peu 90's (funk, punk, dub, ska), sans agressivité mais avec beaucoup d'envie et de plaisir. Ça me donne même envie de prendre l'Eurostar.

■ Eric



THE LOST MERIDIAN

Incomplete puzzle
[Autoproduction]

Bristol et Bordeaux, toutes deux villes d'estuaires ouvertes sur l'Atlantique ne partagent pas qu'une situation géographique, un art de vivre et un centre ville partagé entre le passé et l'avenir, elles sont désormais reliées par le trip hop, Portishead et Massive Attack côté severnien pour l'invention du genre, The Lost Meridian côté girondin pour l'influence majeure. Tu peux ajouter d'autres combos cités par les Français (The XX, Morcheeba) et même Tricky histoire d'avoir un tour d'horizon un peu plus large mais tu ne trouveras pas pour autant tout ce qui a fait ce Incomplete puzzle porté par la voix limpide de Laety qui n'est pas sans rappeler la pureté venue du froid (Bjork à ses débuts ?). Autour d'elle, les quatre musiciens créent des ambiances délicates et éthérées, isolant les notes et les repères rythmiques pour ne pas obstruer le champ d'audition. Avec des harmonies vocales enlevées, on se retrouve donc davantage dans un registre «pop-lounge» loin des tensions latentes que pouvaient créer certains chefs de file du trip hop. Et comme on n'a pas de phrasé rap, il faut forcément aller voir ailleurs que dans ce simple raccourci pour résumer The Lost Meridian et les situer quelque part sur la carte.

■ Oli



ADG

Schizophrenic conversations
[NB Records]

Musicien montpelliérain qui a souvent travaillé dans l'ombre, Adrien Doran Girard se livre totalement aujourd'hui avec Schizophrenic conversations. 14 dialogues avec lui-même, treize pistes en anglais (et «Paris brûle») où il met en scène ses inspirations. Qu'elles soient pop, blues, folk, électro, hip-hop ou rock, elles trouvent toutes leurs places grâce à des mélodies simples et des orchestrations soignées. Où qu'on aille, on se raccroche à sa voix, pénétrante, douce, puissante, elle est un atout de taille pour faire tomber les barrières qui nous séparent de son univers. Et si le nom te dit quelque chose, c'est que tu n'as pas forcément été convaincu par «Rockstar» ou le titre éponyme, ritournelles hybrides électro-pop un peu trop faciles d'accès qui se sont frayées un chemin jusque les grandes ondes. L'album vaut mieux que ces singles, creuse un peu du côté de «Me & the Devil», «The man with no name» (et son ambiance Woven Hand) ou «50 shades of leather» pour flairer l'esprit rock, tête du relief de «Family tree» pour écouter autre chose qu'une guitare ou alors plonge la tête la première dans les bidouillages d'«Under pressure» même si ces derniers sont moins révélateurs du potentiel d'ADG.

■ Oli



FABULOUS SHEEP

Fabulous Sheep
[Differ-ant / Bitter noise]

Ce fabuleux mouton est un tout jeune ovin qui vient d'un terroir du sud de la France, plus connu pour le rugby ou son maire, à savoir Béziers (mais justement, grâce à Fabulous Sheep, on va enfin en parler en bien). Ce fabuleux mouton est plutôt nomade, puisqu'il a déjà parcouru la France et l'Allemagne avec notamment un passage aux festivals des TransMusicales ou de This Is Not A Love Song. L'éleveur fait dans l'indie rock, et ce fabuleux mouton a dû être gardé par plusieurs bergers qui pourraient s'appeler The Pixies, The Libertines ou Sonic Youth. De biens belles références pour ce mouton à 5 pattes (Piero à la guitare et chant, Timothée à la guitare, Gabriel au saxophone et clavier, Charles à la basse et Jack à la batterie), qui sait alterner plaisir punk, sucrées pop et rock énergique ou nonchalant. Ça en fait une palette de style, mais comme ce Fabulous Sheep est bien gras, il nous gratifie généreusement de 14 vrais titres qui permettent de couvrir toute la gamme. Pour un premier album, Fabulous Sheep démontre sa maîtrise dans un rock qui sait filer la rage, titiller la mélodie, et travailler la belle dissonance. Un mouton d'exception.

■ Eric



QUENTIN SIRJACQ

Companion
[Schole Records]

Revoilà Quentin Sirjacq en solo, après un travail remarquable avec Dakota Suite (Wintersong) où on regrettait le peu de moments uniquement portés par les instruments, pour son quatrième album, nos vœux sont exaucés puisque c'est surtout accompagné de son piano qu'il nous livre ses états d'âme. Un clavier délicat qui correspond davantage à un format «pop» que classique, jazz, lounge ou je ne sais quel courant plus habitué aux exercices de style avec des touches noires et blanches. Et pourquoi pas «post-pop» étant donné qu'on est souvent emmené à la découverte de paysages assez mélancoliques où viennent se greffer des ajouts plus ou moins discrets mais tous indispensables (batterie, marimba, vibraphone, glockenspiel, conga, sifflotis, synthés... joués par des compagnons de passage). Les humeurs se promènent donc, alternant entre vibrante zénitude («Carol», «Harmonium»), énergie électronique («Variations» ou «Organum» qui peuvent rappeler le travail du Chapelier Fou) et chaleur percussive («Choral»), elles colorent l'opus, lui donnent du relief et proposent quelque chose de très différent du Refuge d'Ô Lake (chroniqué par ailleurs) alors que les deux musiciens partent d'une même base.

■ Oli



BEAUCOUP DE BRUIT DANS L'HEXAGONE : RETOURS DE SCENES

ÇA ALLAIT ASSURÉMENT CHAUFFER SOUS LE MOTEUR DE LA CADILLAC DU ROCKSTORE EN CE VENDREDI 23 NOVEMBRE AVEC 2 GROSSES FORMATIONS ADEPTES DE LA MONTÉE DE TEMPÉRATURE EN MILIEU CLOS, À SAVOIR TAGADA JONES ET NO ONE IS INNOCENT, DEUX POINTURES EN MATIÈRE DE RETOURNEMENT DE SALLE ET DE CERVELET.

Mais il ne fallait pas trop traîner chez soi avant de rejoindre le théâtre des festivités, puisque l'ouverture des portes était initialement prévue à 19h. Un horaire déjà bien prématuré, plutôt pour les poules que pour les renards, mais bon, en ce début de week-end, ça ne tombait pas si mal de commencer celui-ci si tôt. Mais arrivé à 19h20 dans la salle, c'est avec la fin du concert de Madam que je suis accueilli. C'est quoi ce travail ? Une première partie prévue nulle part, sauf sur la page événement sur Facebook, et un début de concert vers 18h30 pour ce jeune groupe rock de Tarbes. J'aurais d'ailleurs bien aimé les voir un peu plus que 5 minutes puisque j'avais souvenir avoir lu dans un très bon e-zine l'interview d'un groupe qui avait été scotché par leur prestation. Si tu veux savoir de quel groupe il s'agit, recherche toi-même dans le MAG n°33 du Fenec à la page 41, pour savoir que c'étaient les No One Is Innocent. On comprend alors mieux pourquoi on les retrouve quand la tournée «Du bruit dans l'hexagone» passe dans le sud, puisqu'elles feront également la date à Marseille, le lendemain.

T A G A D A J O N E S

Annoncé et attendu, Tagada Jones vient apporter sa contribution de bruit dans l'hexagone, et de fort belle manière. Avec autant de concerts au compteur, la mécanique est bien rodée et Niko, Stef, Job et Waner, en bons chefs de meute (d'émeute ?), savent en un clin de doigt, réchauffer l'atmosphère et captiver la foule. Honneur est fait au dernier LP *La Peste* et le

choléra, avec pas mal de titres qui nous sont offerts («Envers et contre tous», «Je suis démocratie», «Pas de futur», « La Peste et le choléra»,...) et quelques tracks des précédents albums («Zéro de conduite», «Cargo», «Vendetta»), sans aller trop loin dans leur discographie. En ces temps de contestation sociale où la mode automne-hiver de cette fin d'année 2018 est au gilet jaune, les Bretons nous offrent une parfaite bande originale. Pas de grands discours, entre les morceaux, mais toujours quelques mots à destination du public. De toute façon, pour savoir quels messages les Tagada Jones souhaitent passer, il suffit d'écouter les paroles. A ce titre, mention spéciale pour «Vendredi 13», en hommage aux victimes du Bataclan. Une chanson d'autant plus intense, quand elle est jouée en live, et que l'on imagine avec effroi dans quelles circonstances a eu lieu cette tuerie infâme. En plein concert, en pleine fusion des individualités vers des instants de partage et de plaisir, spectateurs comme musiciens, tout cela broyé par la barbarie. «Debout, nous ne céderons pas» hurle Niko, non nous ne céderons pas. Et pour terminer ce set impeccable, les No One Is Innocent rejoignent Tagada Jones pour partager ce qui est devenu l'hymne des Rennais, le très chantant «Mort aux cons». Devant une salle toujours plus chaude, bien garnie et qui fait plaisir à voir, les slams s'enchaînent gentiment (très gentiment même pour une des musiciennes de Madam qui entame son stage diving en «s'asseyant» délicatement sur la foule). En attendant le changement de décor, c'est dégustation de diverses boissons rafraîchissantes à base de malte et de houblon, l'obligation de réhydratation en périodes caniculaires étant recommandé par le ministère de la santé.



NO ONE IS INNOCENT

Et ça fait plaisir de retrouver les No One Is Innocent, groupe tout aussi emblématique que les Tagada Jones. Près de 25 ans de carrière mais le feu est toujours là. Et le dernier LP Frankenstein étant encore tout chaud, il va tourner pas mal ce soir. Kemar reste toujours un maître de cérémonie efficace et charismatique. Il fait ce qu'il veut du public : tenter un mini wall of death sur une surface de 200 m², faire monter les filles sur la scène tout en refoulant gentiment un gazier qui voulait être de la fête. Mais les autres membres de No One Is Innocent font aussi le show : Poppy avec son éternel bonnet en mode hyperactif et Shanka qui tripote sa guitare dans tous les sens, prennent bien possession de la scène. Thunder B à la basse est un peu en retrait, que ce soit dans le jeu et au niveau de la scène. Gael à la batterie, est lui aussi plus statique, mais bon, c'est normal quand on est batteur, pas facile de sillonner la scène avec les fûts sous les bras. Mais qu'importe, ça gigote dans les coins et ça envoie du feu sacré, celui qui chauffe les cœurs, la couenne et la voix. Shanka, d'ailleurs, nous offre un petit solo sympathique avec sa guitare mutante équipée d'un espèce de talkbox. Digression individuelle sur scène, et de nous rappeler le

fondement du rock : «blues is the teacher, punk is the prayer». Autre moment notable, le stage diving totalement impromptu de Kemar en plein set et qui atterrit (en partie) sur la tête de mon voisin. Une fois le chanteur remis sur les planches, celui-ci se frotte la nuque endolorie, la tête à moitié rentrée dans les épaules et me sort, amusé, un «il aurait pu prévenir ce con». Méfie-toi donc, cher lecteur du saut du Kemar si tu viens à les croiser à l'avenir. Côté playlist, c'est tout comme les Tagada Jones, quand on a une discographie longue comme un manche de basse, on peut piocher les meilleurs titres des précédents LP («Nomenklatura», «Charlie», «La peau»,...) et se concentrer sur Frankenstein. Et preuve que No One Is Innocent est prêt pour le Bal des enragés, ils nous gratifient de quelques covers bien senties, de Rage Against The Machine à Nirvana. Enfin, le single «What the fuck» est évidemment l'occasion de finir la soirée en beauté avec les Tagada Jones qui les rejoignent pour refoutre le oai dans le Rockstore suintant de sueur, de rock et de métal. En bref, à part une soirée qui débute à 18h30, mais c'est loin d'être de la responsabilité des groupes (et je suis sûr que Madam aurait préféré jouer devant une salle comble que parsemée), il n'y a eu que du bon, du bonheur de bruit dans l'hexagone porté par des bêtes de scènes.

■ Eric



EN MOINS DE 24 HEURES (LES 7 ET 8 DÉCEMBRE), ENTRE CALAIS ET LIÉVIN, J'AI PU ASSISTER À DEUX SOIRÉES MÉTAL QUI AFFICHENT «COMPLET». ÇA FAIT DU BIEN, D'AUTANT QUE CES SALLES SONT GRANDES ET QUE POUR L'UNE DES DEUX (L'ARC-EN-CIEL), LES BÉNÉFICES SONT DES JOUETS POUR LES ENFANTS. LES TROIS PRESTATIONS SONT L'ŒUVRE DE TROIS GROUPES QUE J'AI DÉJÀ VUS EN LIVE, DONT JE CONNAIS LES ALBUMS PAR CŒUR ET QUI NE DÉÇOIENT QU'ULTRA RAREMENT SUR SCÈNE. RETOUR EN MOTS ET EN PHOTOS SUR CETTE DISTRIBUTION D'ONDES POSITIVES.

UNSWABBED

Ouvrir pour Ultra Vomit c'est l'assurance d'avoir un public prêt à répondre aux sollicitations, connaisseur et surtout nombreux car partout où les Nantais posent leurs amplis, on se presse pour passer du bon temps avec eux. Les régionaux de leur étape ont donc profité d'un Centre Culturel Gérard Philippe plein à craquer pour dire au revoir à 2018 (c'est leur dernier concert de l'année) avec un beau pogo, un gros wall of death, une heure de gros son et douze titres qui mixent nouvel album et vieux tubes. Un équilibre atteint mathématiquement (six titres pour les deux camps) pour un ensemble homogène même si le vieux fan que je suis aurait aimé entendre d'autres morceaux «cultes» comme «Encore sourire», «Si souvent», «Jusqu'à l'aube» ou «Addict» et pourquoi pas «Sans lendemain» ou «A l'envers» du dernier opus, bref, il aurait fallu que le groupe joue 30 minutes de plus... Il leur aurait aussi fallu garder de l'énergie parce qu'ils ont balancé tout ce

qu'ils avaient en ce vendredi soir, arpentant la scène de long en large, se frottant au bouillant public, Séb' et les siens n'ont pas laissé beaucoup de temps morts et convaincu les quelques sceptiques qui pensaient qu'ils auraient du mal à s'éclater avant leurs chouchous Ultra Vomit.

Setlist :

D'amour et d'ivresse

La chute

L'équilibre

Sans faire de bruit

Paranoïaque

L'étincelle

Dans le chaos

Les nerfs à vif

De l'ombre à la lumière

Ma place

Sur la brèche

Si





U L T R A V O M I T

Les Ultra putains de Vomit sont des tarés. Leur show est millimétré du début à la fin, et même avant le début et carrément après la fin. Rien n'est laissé au hasard dans ce qui semble n'être qu'un joyeux bordel. Tout est prévu, certaines vanes ont été moisies en fûts de chêne pendant 18 ans pour être aussi contre-performantes et donc excellentes. Attention, y'a du spoiler si tu n'as jamais assisté à une de leurs messes ! Avant le début, y'a le line-check, la vérification que les instruments sont bien branchés et accordés, basse besogne laissée aux roadies, ceux d'Ultra Vomit ont de la chance, ils ont un sweat floqué qui claque et des lunettes de soleil, des vraies stars qui font bien leur boulot même s'ils cherchent un peu à s'accaparer la gloire du groupe en jouant quelques morceaux bidons («J'ai du bon tabac» quoi), ça doit être leurs potes car je ne comprends pas qu'on puisse laisser des mecs autant piquer la lumière au groupe qui en mérite tant. Le temps d'accorder (pour de faux) la gratte et la basse, le groupe monte enfin sur scène pour y enchaîner méga-

tubes, blagues et conneries en tout genre poussant le souci du détail et de la carritude à éviter les pains (malgré une excellente «Boulangerie pâtisserie») et à multiplier les ambiances métalliques. Les gars sont vraiment doués car passer d'un style à l'autre avec une telle aisance, c'est pas évident. Et puis il y a tous ces petits trucs qui font que c'est encore mieux que sur album (le micro plus haut pour «Quand j'étais petit» et le clin d'œil à Lemmy, les images projetées comme le batsignal sur «Batman vs Predator», la prononciation de «dollar» à la mode de Québec...). A Calais, il paraît que c'était la centième date, Fetus s'est senti pousser des ailes et a carrément demandé l'impensable à Flockos, ouais, à brûle-pourpoint il a réclamé, histoire de fêter ça dignement et un peu en mode «t'es pas cap» parce que bon, voilà quoi, c'était la putain de centième date, bref, le leader charismatique aux longs cheveux qui ne joue pas de batterie a défié son guitariste à crête et, l'impensable se produisit, le défi fut relevé, haut la main. Le public a lui aussi répondu présent quand il a fallu chanter «Une souris verte», faire «La ch'nille», organiser un wall of death scatologique sans écraser le mec sceptique au cœur de la fosse et a même eu le droit à «Je collectionne des canards (vivants)», un titre d'un vieux album qu'un gars a réclamé parce qu'il

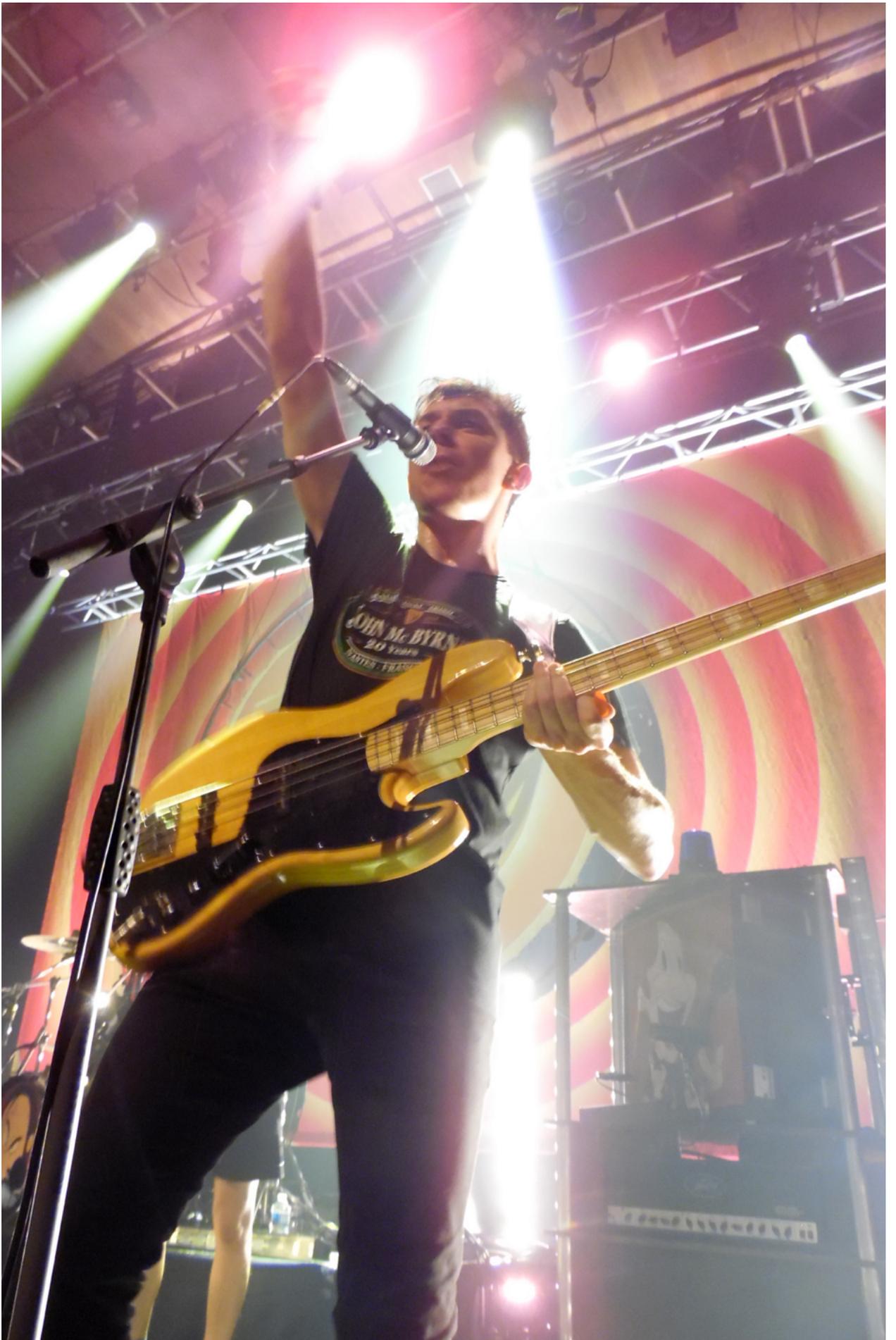
pensait que les Nantais ne rejoueraient pas ce vieux morceau. Et quand on croyait que c'était terminé, bah c'était pas tout à fait fini avec une ultime pitrerie qui était bien rigolote. Ahah, je m'en marre encore.

Ultra Vomit Setlist :

Darry Cowl Chamber
 Les bonnes manières
 Un chien géant
 E-tron (digital caca)
 Mechanical chiwawa
 Je ne t'es jamais autans aimer
 Mountains of maths
 Calojira
 Takoyaki
 Boulangerie pâtisserie
 Super sexe

Hyper sexe
 Batman vs Predator
 Une souris verte
 Phoned to death
 La ch'nille
 La bouillie IV
 Keken
 Anthracte
 Je possède un cousin
 Like to vomit
 Pipi vs caca
 Outro
 Je collectionne des canards (vivants)
 Kammthaar
 Quand j'étais petit
 Evier metal









M A S S H Y S T E R I A

Il se passe toujours quelque chose à un concert de Mass Hysteria. Ici, outre l'énorme prestation qui a amalgamé vieux titres et nouvelles bombes, je retiendrais qu'un certain Alexis a remplacé Yann sur un titre... Dès le début du concert (parti sur des bases plus que massives avec «Reprendre mes esprits» et «Vae soli»), Mouss repère un grand carton et surtout le message qu'il véhicule, un mec a appris «Plus que du metal» et voudrait le jouer avec eux. Fred et Yann sont chauds, c'est donc ok, mais ce sera pour plus tard, le suppléant d'un soir aura le temps de voir monter la pression... Pression qu'on trouve au bar mais la bière se boit aussi en bouteilles et alors que le vigile voulait faire son job en ôtant une canette à un spectateur, Mouss intervient «t'inquiète, c'est un public gentil, il les ramène sur scène quand elles sont vides, y'en aura une ou deux seulement ce soir», bon, en vérité, il y en aura plutôt 5-6 mais elles seront ramenées sur scène. Bon esprit, bonne ambiance, le vigile n'aura plus rien à faire ce soir, à part profiter du show... Parmi les vieux

morceaux, on sent que l'actualité influe sur la setlist, «World on fire» permet déjà de placer un petit mot sur les gilets jaunes pacifistes et sur les révoltés, les sans-dents, les citoyens qui se bougent sans attendre les politiques ou les syndicats, les «Chiens de la casse» qui sont eux aussi de la partie ce soir. «Se brûler sûrement» et son break final était attendu, c'est désormais vérifié, on décolle grâce aux vibrations exceptionnelles de ce titre. «Chaman acide» enquillé derrière se défend bien aussi avant de provoquer, provoquer, la «Contradiction», un peu plus un de mes titres préférés depuis ce samedi soir. Pour «P4», seul Mouss descend dans la fosse, le circle pit est gros, ça va vite, «Tout est poison» ralentit un peu le tempo mais c'est «L'Enfer des Dieux» qui permet un peu de repos et de recueillement. Grosse baffe avec «Nerf de bœuf», gros bisou avec «Derrière la foudre» et on se rend compte que le temps passe vite alors que les Mass quittent la scène. Pas de «We came to hold up your mind» en ouverture, pas plus en transition pour le rappel, on ne l'aura pas ce soir mais je me console avec un de mes nouveaux titres préférés à savoir «Arômes complexes», grandiose sur scène. Et c'est l'heure de gloire ou de malaise pour Alexis, Yann lui laisse sa guitare (il prend du coup des baguettes pour filer un coup de main à Raph) et le sample de «Plus que

du metal» lance le morceau, le Cambrésien assure et profite de l'instant au maximum. On risque de le revoir le 13 avril au BetizFest... Pour la suite, rien de nouveau, les garçons et les filles peuvent danser et finir en fusion avec le combo qui aura quasiment joué 2 heures, distillant un max d'énergie et de sourires autour d'eux, offrant également plus de 1000 cadeaux à des enfants qui en ont besoin. Bravo aussi donc à l'organisation qui chaque année apporte du bonheur pour un soir à ceux qui sont au concert et pour de longues heures à ceux qui joueront avec les jouets offerts à la place d'un ticket d'entrée.

Setlist :

Reprendre mes esprits

Vae soli

Une somme de détails

Positif à bloc

World on Fire

Failles

Se brûler sûrement

Chaman acide

Contraddiction

P4

Tout est poison

L'Enfer des Dieux

Chiens de la casse

Nerf de boeuf

Derrière la foudre

Arômes complexes

Plus que du metal

Donnez-vous la peine

Respect to the dance floor

Furia

Merci à Elodie et Manon, merci à Verycords.

■ Oli







TANG

■ Oli (Carré Sam, Boulogne/Mer)









LOFOFORA

Dernier concert de la tournée acoustique à Echo System (Scey-Sur-Saône - 70)

■ Ted









BIRDS IN ROW

■ Pooly (The Macbeth, Shoreditch, Londres)



LIVE



LIVE

KEN MODE

■ Pooly (The Macbeth, Shoreditch, Londres)



LIVE



COILGUNS

■ Pooly (The Macbeth, Shoreditch, Londres)





FIRECRACKERS

Firecrackers (Un Dimanche)



Rock'n'Roll baby ! Les Firecrackers sont de nouveau dans les bacs avec un Long Play ! S'ils ont toujours le sens du groove, des riff et des mélodies qui accrochent, ils ont en plus réalisé un gros travail sur les sonorités de leurs instruments, quittant les rivages scandinaves modernes pour voguer davantage vers les sources du rock qui défrise : les sixties et les seventies. Ca sonne donc désormais plus à l'ancienne que «garage» et on peut imaginer que s'il avait 40 ans de moins le groupe pourrait partir en tournée avec des potes en «The» (Who, Animals, Kinks, Yardbirds, Shadows...), ou qui portent un nom en deux mots (Status Quo, Canned Heat, Led Zeppelin, Deep Purple, Black Sabbath...) et je passe forcément sur pas mal de références de l'époque bénie des tubes rock qui demeurent indémodables.

Parmi les titres de la rondelle, on pourra trouver quelques clins d'oeil plus ou moins évident à d'autres stars de l'époque, qui entendra ici un son à la Jimi Hendrix, qui se remémorera là un plan de Creedence Clearwater Revival, qui reconnaîtra le «Darling be home soon» des Lovin'Sponful à la fin du 33 tours (cette reprise bonus n'est dispo que sur la version vinyle). Si les allusions au passé sont nombreuses, les Grenoblois sont également bien dans le temps

présent puisqu'ils ont invité les Decibelles à faire les chœurs sur «The dance is over», le trio féminin donne par ses voix une ambiance très ricaine qui ne déplairait pas au dernier combo en date de Jon Spencer (Heavy Trash). Est également de la partie Robert Dahlqvist guitariste et chanteur des Hellacopters (et de Thunder Express), il lâche son solo sur «Give away» et se fond dans le collectif isérois très facilement. Entre passé et modernité, ce sont The Chameleon's Day qui assurent la liaison puisque leur «Out of gasoline» extrait de Tired of the old world paru en 1988 est repris par le quatuor.

Voilà pour le ton d'ensemble, pour ce qui est de mon avis personnel, c'est simple «Waste-man», «Still alive», «I must protect my soul», «Go right on and shoot me» et «I start a fire» sont des bombes et j'aime beaucoup l'orgue Hammond du morceau caché intitulé «Flash-back». Ceux qui pensent que le Rock est mort ferait bien de se caler le disque dans les oreilles et de se raviser...

■ Oli

W(ho's next)-FENECE

NOSTROMO

KLONE

MEMBRANE

DIRTY SHIRT

RESCUE RANGERS

BEARTOOTH

AM SAMSTAG

OFF MODELS

PROJET KO

DEVOTCHKA

BIRDSTONE

GRAND MONO

IDKHOW

THIS IS DADDY LONG LEGS

...



DOMINO MEDIA AGENCY

DANS L'OMBRE: AURELIO

AURELIO A LONGTEMPS ÉTÉ UN MEMBRE DU W-FENEC MAIS ÇA NE NOURRIT PAS SON HOMME ALORS IL A MONTÉ SA PETITE ENTREPRISE : DOMINO MEDIA GROUP QUI AIDE LES GROUPES À SE FAIRE CONNAÎTRE ET À FAIRE LES BONS CHOIX, UN ACTEUR DE L'OMBRE TRÈS PRÉCIEUX POUR CEUX QUI CHERCHENT LA LUMIÈRE...

Quelle est ta formation ?

Je viens du marketing digital et j'ai dans le même temps fait un peu de droit puis de sciences politiques.

Quel est ton métier ?

«Startupper» dans les industries culturelles et audiovisuelles.

Quelles sont tes activités dans le monde de la musique ?

Je pilote une structure de développement musical (**Domino Media Group**) qui fait pas mal de choses, lesquelles vont de la communication/promotion à une forme de management, en forme consulting. C'est un truc que j'ai voulu au fil des années pas mal hybride, parce que je pense qu'on ne peut plus travailler en 2019 comme on le faisait en 2005 ... ou même 2011... et qu'il faut donc «inventer» de nouvelles choses, des approches un peu novatrices etc. Parce que l'attaché de presse classique ou la boîte de promo tradi', ça me semble un peu fini dans le rock. Sinon j'ai aussi un jouet éditorial digital : Score A/V. Qui me permet de m'extraire du cirque musical habituel pour m'amuser à

parler des trucs qui me plaisent sans aucune contrainte ni limite, ni guerre d'ego, ni label brise-chose.

Ca rapporte ?

Difficile de faire fortune mais si on fait bien les choses, de manière pertinente et adaptée au marché actuel, oui, raisonnablement.

Comment es-tu entré dans le monde du rock ?

Je devais être pré-ado. Parcours assez classique de ce point de vue là : Oasis puis Radiohead entre 10 et 13 ans. Pour des raisons personnelles, «Creep» est ma chanson de chevet à vie. Puis ensuite, RATM/Sepultura/Machine Head époque Burn my eyes à fond parce que les Red Hot, Metallica et Nirvana me les brisaient sévère et que j'avais envie d'écouter un truc qui avait un peu plus de burnes. Parallèlement, je me suis calmé avec Porcupine Tree découvert à mes vingt ans... sur le tard quoi... et c'est en explorant un peu les voies des musiques plus ou moins prog', post-truc et disons aventureuses que j'ai un jour tapé à la porte du W-Fenec. C'était il y a quoi ? 16 ans non ? Un truc dans le genre.

Une anecdote sympa à nous raconter ?

Un jour alors que je plaçais des vanes dans des articles de types chroniques et autres, on m'informe qu'un des mecs de Converge reposte sur Instagram ce que je balançais. Je me suis alors dit qu'il fallait que je fasse attention quand même à ne pas aller trop loin, parce que la magie des réseaux sociaux faisait qu'accidentellement des gens commençaient à vraiment lire mes conneries.

Ton coup de cœur musical du moment ?

The Armed : leur nouvel album, sorti l'an dernier, fesse bien sa mère quand même.

Es-tu accro au web ?

Clairement oui. Du coup, parfois c'est vraiment salvateur de couper un peu. Quelques heures....

A part le rock, tu as d'autres passions ?

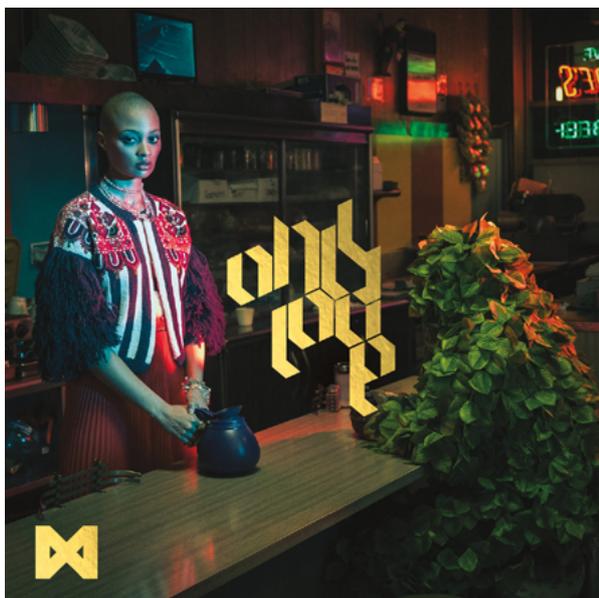
La bouffe !

Tu t'imagines dans 15 ans ?

Pas trop. Je planifie à 3 ans mais 15... arf ça fait loin quand même.

■ Team W-Fenec

Photo : DR



SCOREA



0219